This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

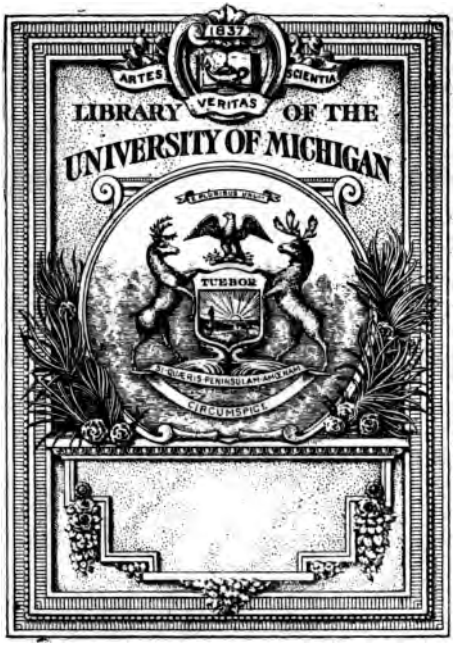
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,281,893


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

DC
135
.D85
.L2
v.1

MÉMOIRES

SECRETS ET INÉDITS

SUR LES COURS DE FRANCE

AUX XV^e^, XVI^e^, XVII^e^ ET XVIII^e^ SIÈCLES.

MÉMOIRES

SECRETS ET INÉDITS

SUR LES COURS DE FRANCE

AUX XV^e^, XVI^e^, XVII^e^ ET XVIII^e^ SIÈCLES.

EN VENTE.

MÉMOIRES D'UNE FEMME DE QUALITÉ, 4 vol. in-8°. 30 fr.

MÉMOIRES DE MADAME LA COMTESSE DU BARRI, 4 vol. in-8°. 30 fr.

MÉMOIRES DU CARDINAL DUBOIS, 4 vol. in-8°. 30 fr.

Les deux premiers volumes sont en vente. (Les deux derniers volumes paraîtront fin juillet.)

SOUS PRESSE.

MÉMOIRES INÉDITS DE MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR, 2 vol. in-8°.

Ces Mémoires n'ont de commun que le titre avec les compilations apocryphes dont l'existence connue de la marquise a plusieurs fois donné l'idée. Nous y voyons figurer, dans une galerie de portraits et d'anecdotes, les personnages les plus remarquables du dernier siècle, mais surtout les littérateurs et les artistes dont madame de Pompadour aimait à s'entourer. — (Pour paraître le 15 août prochain.)

MÉMOIRES INÉDITS DE MADAME LA DUCHESSE DE CHATEAUROUX, 2 vol. in-8°.

Le manuscrit de ces Mémoires avait été laissé par la duchesse de Châteauroux entre les mains du chevalier de Grille, qui reçut son dernier soupir. La duchesse nous y fait connaître les premières amours de Louis XV, les intrigues et les mœurs de la cour jusqu'en 1744. On sait que cette maîtresse de Louis XV fut pour la France une autre Agnès Sorel. — (Pour paraître le 15 septembre prochain.)

Les Mémoires inédits de madame de Châteauroux, de madame de Pompadour et de madame Du Barri complètent l'histoire du règne de Louis XV, que Frédéric le Grand appelait le règne des trois Cotillons (Cotillon I, Cotillon II, Cotillon III), pour désigner les trois favorites.

MÉMOIRES ET VIE PRIVÉE DU MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU, 4 vol. in-8°.

Ces Mémoires sont le complément de ceux de Saint-Simon, du cardinal Dubois et des trois favorites de Louis XV; mais pour ce qui regarde plus particulièrement la vie privée du maréchal, ils offrent une suite variée d'aventures et d'anecdotes galantes qui peignent parfaitement les mœurs de l'époque. — (Pour paraître le 15 juillet prochain.)

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

MÉMOIRES

DU

CARDINAL DUBOIS.

Tome premier.

PARIS,

MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, LIBRAIRES,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1829

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR.

On s'étonne de ce déluge de mémoires dont nous sommes inondés, et les lecteurs paraissent encore plus infatigables que les éditeurs. Cependant des juges superficiels, pour se venger d'avoir été trop crédules d'abord, commencent à douter de l'authenticité la mieux établie. Le titre de *mémoires* est pour eux un signe manifeste de suppositions plus ou moins adroites, et ils passent condamnation sur le tout, sans essayer de distinguer le vrai du faux.

Cependant cette multitude de mémoires n'a rien qui doive surprendre. Nos bibliothèques publiques, aussi mal connues des gens de lettres que des conservateurs, regorgent de manuscrits inédits : les bibliothèques particulières ne sont pas moins riches ; et combien de nobles familles qui ne garderont pas toujours précieusement dans leurs archives les faits et méfaits de quelqu'un de leurs aïeux !

Les volumineux mémoires de Saint-Simon, mis au secret pendant près d'un siècle, sont une preuve des entraves opposées naguère à la publication de ces sortes d'ouvrages, entraves qui disparaissent tous les jours. Je le répète, les richesses de ce genre, encore ignorées, sont immenses, et je citerai seulement les mémoires authentiques du maréchal de Villars, bien différens du mauvais extrait imprimé sous ce nom. La bibliothèque Sainte-Geneviève, sur un ordre émané du trône, a rendu à la famille ce précieux dépôt formant six in-folio. Ils arriveront tôt ou tard à leur adresse; la postérité les réclamera.

En effet, plus les siècles marchent, moins a d'empire le préjugé timide qui empêche de publier les révélations d'un mort sur ses contemporains. Sans doute ceux-ci ne sont plus là pour se défendre de telle ou telle imputation, mais l'histoire, cette balance invariable, qui pèse les hommes et les choses, remplit toujours sa mission : l'or pur est séparé de l'alliage; l'opinion parle plus haut que les flatteries ou les injures; Louis XIV, descendu de son piédestal, a perdu les proportions colossales que lui attribuaient ses historiographes brevetés; mais Henri IV défierait par sa renommée toute française les attaques de ses ennemis. Certes,

si de l'exhumation de tant de mémoires historiques, peut résulter l'obscurcissement de bien des gloires mensongères, ils peuvent servir aussi à réhabiliter des vertus et des talens injustement méconnus. Le bien l'emportera encore sur le mal.

« A quoi bon, disent les rigoristes, livrer au grand jour les turpitudes de la vie privée? Que de noms vont se trouver compromis, vilipendés! Il ne faut point toucher à la cendre des morts. » Cette sévérité conviendrait s'il s'agissait d'une ligue établie pour saper les réputations d'autrefois, si des harpies littéraires s'amusaient à salir ce qui est beau et bien dans tous les siècles. Mais non, c'est une résurrection intéressante pour la science et pour les mœurs que celle d'une époque peinte d'après nature par des spectateurs placés en position de voir. On ne fait en quelque sorte qu'obéir à leur volonté dernière en offrant à tous ce qu'ils ont légué à leurs descendans. Il y a loin de là à ce système de diffamation posthume et spéculative de l'abbé de Lableterie, faisant grimacer à plaisir la grande figure de l'empereur Julien.

Les mémoires ne sont pour ainsi dire que des matériaux préparés pour l'historien : on dirait les pierres tirées de la carrière tantôt brutes, tantôt taillées; l'architecte et le maçon savent comment les

employer. Voilà pourquoi les plus pauvres mémoires renferment toujours une plus ou moins forte dose d'utilité. Il n'est pas jusqu'aux *souvenirs* attribués à M^me^ de Caylus qui ne se rattachent à toute l'importance de l'histoire. Celle-ci a été comparée fort à propos à un ouvrage de marqueterie. L'art consiste dans la main-d'œuvre et surtout dans le choix des matières.

L'histoire retirera donc quelque avantage de la publication des mémoires inédits du cardinal Dubois, qui portent avec eux un caractère d'authenticité plus irrécusable encore que les preuves que je puis fournir. Ces mémoires, outre une foule de faits entièrement nouveaux et de versions nouvelles, présentent une manière d'écrire, un abus dépravé d'esprit que nul ne prendrait à tâche d'imiter. La fin du règne de Louis XIV et toute la régence du duc d'Orléans sont narrées avec un cynisme de bonne foi, un égoïsme railleur, une perversité de principes qui ne permettent pas de douter de leur auteur. Là Dubois apparaît tout entier : il ne joue plus au ministre et au cardinal. En un mot, les inductions que l'on peut tirer de l'altération sensible de quelques événemens, de l'oubli de quelques personnages, de quelques erreurs de dates, du reflet défavorable jeté à dessein sur tout ce qui entoure

Dubois; ces inductions, dis-je, parlent assez haut pour empêcher les plus pyrrhoniens en fait de mémoires, d'élever la voix contre ceux-ci. Voici les détails les plus circonstanciés sur leur origine.

Ces mémoires, qui s'arrêtent au mois de janvier de l'année 1723, paraissent, d'après plusieurs passages, avoir été commencés l'année précédente. C'est à cette époque que Dubois, usé par les débauches, et plus encore par le travail du ministère, se délassait des fatigues du cabinet par un retour de conscience. Trop dégagé de préjugés et soutenu par une philosophie *démocritique*, il nous apprend qu'il écrivait de préférence ces *bagatelles* les mardis et samedis de chaque semaine; le reste de son temps était occupé à des soins plus graves; car, selon le jugement d'un de ses modernes biographes, « si le cardinal Dubois ne mérite pas d'être placé parmi les prélats qui ont honoré la pourpre, encore moins parmi ceux qui ont édifié le monde chrétien par l'austérité de leurs mœurs, il doit au moins l'être parmi les négociateurs les plus distingués; » j'ajouterai parmi les hommes de cour et d'intrigue les plus remarquables. Tout le monde sait que son instruction et son esprit étaient encore au-dessus des éloges qu'on en a faits.

Le motif qui a poussé Dubois à laisser des mémoires se comprendra facilement, lorsque l'on appréciera les calomnies atroces dont ses ennemis le noircissaient en vers et en prose. Dubois, tout pervers qu'il fût, n'avait pas dans sa philosophie libertine et hardie les envies et la puissance du crime. On a pris sa colère pour de la méchanceté, ses folies pour des horreurs : Néron et Caligula sont des dieux auprès des portraits satiriques dont il a tout au plus fourni quelques traits. On lui eût préféré Cartouche son contemporain !

Et pourtant Dubois, dont le panégyrique ne me conviendrait pas, avait un génie égal peut-être à celui de Mazarin. Ses bonnes qualités se réduisaient à des mouvemens de grandeur d'âme, bien rares, il est vrai, et à un attachement inviolable au duc d'Orléans. Nous le laisserons lui-même se disculper du reproche qu'on lui a fait d'être pensionnaire du gouvernement anglais. Il n'aimait pas plus Louis XIV que M^me^ de Maintenon, et, comme il l'avoue, l'argent gagné à leurs dépens lui semblait de bonne prise; mais aussitôt que le Régent l'eut admis dans son conseil, il renonça brusquement aux subsides de l'Angleterre. Il est à observer que dans ce pays, où l'on estime plus les hommes par leurs talens que par leurs vertus, on le regarda

toujours comme un grand politique. La paix d'Utrecht témoignait de sa capacité de diplomate.

Après la mort du cardinal Dubois, arrivée le 10 août 1723, ces mémoires, entièrement écrits de sa main, furent volés par Lavergne, un de ses secrétaires, le même qui composa, par ordre du cardinal Fleury, la vie privée de Dubois, imprimée pour la première fois en 1789. Ce Lavergne, que Dubois ne fait que nommer, était la plus vilaine copie de son maître, dont il n'avait ni l'esprit ni les talens. Ses fonctions le retenaient dans l'intérieur du cardinal-ministre; un abus de confiance condamnable lui apprit la nature de ce manuscrit original : il l'emporta dans le dessein de le vendre bien cher aux héritiers. Dubois, frère du défunt, directeur des ponts et chaussées, avait eu connaissance de ces mémoires; il s'étonna de ne point les trouver dans la succession, et comme la publicité pouvait le compromettre en même temps que le régent, il n'épargna rien pour découvrir en quelles mains ils étaient tombés. Les recherches furent inutiles, et le duc d'Orléans, qui craignait les indiscrétions écrites de son confident, fit sceller tous les papiers du cardinal à la Surintendance. La mort ne lui laissa pas le temps de les anéantir.

Ces papiers, dont une partie a été distraite lors

de la révolution, existent encore au ministère des affaires étrangères, où personne n'oserait se vanter d'en avoir obtenu la communication. Les préposés à la garde de ces archives sont plus vigilans que les dragons du jardin des Hespérides. Cependant des fragmens curieux de correspondance sont arrivés des mains de Ledran, commis aux affaires étrangères sous Dubois, dans celles de feu M. Rayneval, ancien chef de division du même ministère. M. de Sevelinges a mis en ordre ces lettres, presque toutes relatives à des négociations secrètes, et les a publiées en deux volumes in-8°, 1814.

Les mémoires de Dubois n'eurent pas la même destinée; Lavergne attendit deux ou trois ans la mort ou du moins la disgrâce des principaux amis du cardinal, et lorsqu'il crut pouvoir le faire sans danger, il proposa sous main l'acquisition du manuscrit à diverses personnes intéressées. Le bruit de l'existence de ces mémoires parvint à Versailles, et bien des craintes se réveillèrent. M. d'Argenson, lieutenant de police, fut mis sur la voie, Lavergne conduit à la Bastille, et les mémoires réunis aux autres papiers de Dubois. Lavergne sortit de prison plus tôt qu'il ne le méritait. Les mémoires sont encore enfouis aux archives.

Le comte de Maurepas, qui avait été ministre

de la marine du temps de Dubois, appréciait singulièrement l'esprit de son collègue, et cette estime, la seule dont le cardinal ne fût pas indigne, redoubla encore par la lecture de ses mémoires. M. de Maurepas était lui-même un homme instruit, amateur éclairé de la littérature; mais, imbu du libertinage de la régence, il dépensait beaucoup de temps et d'argent à recueillir ces livres licencieux qui se publiaient alors sous le manteau, sans approbation et privilége du roi; c'était le goût du jour, et ces livres, devenus rares aujourd'hui, sont conservés comme des monumens de la corruption du dix-huitième siècle. M. de Maurepas poussait si loin cette bibliomanie particulière, qu'il faisait copier des manuscrits à grands frais. Il possédait seul la collection inédite des poésies ordurières de Robbé de Beauveset. Nous lui devons l'admirable recueil de chansons historiques formant cinquante volumes in-4° manuscrits, qui sont maintenant à la bibliothèque du Roi. On a lieu de croire que les mémoires originaux de Dubois rentraient dans cette classe d'ouvrages où l'énergie du style l'emporte encore sur celle des faits. Le cardinal devait s'y montrer nu des pieds à la tête.

Cette copie exacte devint la propriété de Mercier plusieurs années après la mort de M. de Mau-

repas, en 1781. Il paraît que cette propriété était dangereuse, car Mercier ne se vantait pas même à ses amis de l'avoir. La prise de la Bastille ne l'enhardit pas davantage, et ses propres ouvrages absorbèrent tous ses momens. Il ne songea à faire imprimer ces mémoires que dans les derniers temps de sa vie; il avait même traité de leur publication avec un libraire. Mais comme il tenait à ne pas se dessaisir du manuscrit de M. de Maurepas, de la plus belle écriture et orné de dessins à la plume, il en fit faire une copie sur laquelle ces mémoires sont publiés pour la première fois.

Le manuscrit de M. de Maurepas n'existe plus malheureusement; j'ai appris ces détails de la bouche même des personnes qui y sont nommées. Une partie des papiers de Mercier appartenait en 1818 à M. Lalle..., un de ses parens. Ces papiers contenaient plusieurs ouvrages inédits entiers et en fragmens : j'ai entendu louer entre autres un poème en dix chants et en vers de dix syllabes, dans le genre de la *Pucelle* de Voltaire, et illustré par une centaine de figures dessinées par Mercier lui-même; un recueil de satires et de contes, des drames, etc. M. Lalle..., ainsi que tous les fonctionnaires publics, faisait assez peu cas de Mercier, de la poésie et des autographes.

Il avait un fils, aimable mauvais sujet, qui ne partageait pas son mépris de bureaucrate contre tout ce qui était vers. Ce jeune homme, élève de seconde au collége Louis-le-Grand, avait découvert au fond d'une armoire hermétiquement fermée l'héritage lubrique de la muse de son grand oncle. Les préceptes qu'il y trouvait lui semblaient préférables à ceux de ses professeurs. Un jour M. Lalle..., rentrant de mauvaise humeur, surprit son fils en commerce ouvert avec feu Mercier de l'Institut national. Dans l'impétuosité d'un premier mouvement, il saisit tous les papiers, particulièrement ceux de M. de Maurepas, et les jeta dans le feu. Ce fut une perte irréparable, dont il s'est depuis souvent repenti.

L'autre copie de ces mémoires, laissée en des mains tierces, m'est parvenue avec des lacunes, des altérations visibles, qui me font présumer que Mercier avait déjà fait un travail préparatoire dans le but de voiler le trop nu de quelques tableaux, d'enlever bon nombre de morceaux relatifs à de grandes familles, et de *dramatiser* diverses scènes, selon son système de peindre en littérature, comme son ami Greuze sur la toile. Néanmoins l'auteur du *Tableau de Paris* s'était montré trop indulgent pour le cardinal Dubois; il y avait d'ailleurs quelques rapports entre ce style rude, sec, épigram-

matique, et le sien; il aimait aussi passionnément l'histoire anecdotique écrite par un contemporain : je ne parle pas de son histoire de France, pleine de déclamations démocratiques, *ab irato;* mais ses drames ne sont que des mémoires en action.

Je n'ai pas cru ma tâche terminée après l'acquisition du manuscrit. Aidé des conseils de l'éditeur des mémoires de M^me^ la comtesse du Barri, j'ai fait les retranchemens et les modifications que le goût actuel rendait indispensables. J'espère que si les mémoires n'ont pas gagné à cette prudente révision, ils n'ont rien perdu de leur physionomie et de leur intérêt.

La division par chapitres, qui a déjà été adoptée avec succès dans les mémoires de M^me^ la comtesse du Barri, nous a paru nécessaire, surtout dans un livre où les faits et les personnages se succèdent si rapidement. Nous avons poussé la conscience littéraire jusqu'à ne point corriger ou rectifier par une note, des fautes et des erreurs légères qui attestent la difficulté qu'avait l'auteur à se remémorer de si loin tous les événemens d'une vie agitée de soixante-dix ans. Il est cependant remarquable que la première partie seulement présente de ces hésitations de mémoire, de ces démentis donnés aux inexo-

rables dates, dont au reste ne sont pas exempts les mémoires du duc de Saint-Simon.

C'est avec un véritable regret que nous avons sacrifié à la susceptibilité des lecteurs d'aujourd'hui plusieurs passages audacieusement historiques, que la gaze de l'expression n'aurait pas suffi à rendre supportables. Il est certain que Mercier nous avait devancés à cet égard; mais notre prudence a été plus loin que la sienne. L'époque où nous vivons, meilleure sous tous les rapports que celle où vivait Dubois, est aussi éloignée d'un cynisme effronté que d'une pruderie mal entendue. Nous avons fait la part du goût actuel, en purifiant surtout les expressions qui

... se sentaient des lieux que fréquentait l'auteur.

Ces légères modifications, faites avec une réserve consciencieuse, n'ont pas même défloré ces mémoires, qui maintenant sont moins hardis que ceux de *Grammont*, le chef-d'œuvre du genre. Sans doute nous avons dû souffrir en conservant certaines assertions sans preuve contre les puissans d'alors; mais nous nous sommes d'abord persuadés que Dubois écrivait toujours de conviction, quoique souvent avec passion. Enfin, les reproches qu'on peut adresser au siècle de Louis XIV valent

des éloges pour le nôtre, puisque la comparaison entre eux est désormais impossible.

On conçoit que nous ayons souvent regretté l'absence du manuscrit original, qui pouvait seul nous éclairer sur l'obscurité de certains détails et sur la cause des lacunes que la forme de chapitres empêche d'apercevoir. Cette forme évite les transitions à l'auteur et réveille l'attention du lecteur.

Ces mémoires, qui s'interrompent brusquement six mois avant la mort du cardinal, demandaient une fin. Nous avons terminé le quatrième volume par un narré rapide, où l'on ne retrouvera que le squelette des événemens, écrits sans la prétention de continuateur. Nous nous étions quelque temps flattés de recouvrer le manuscrit original, qui peut-être conduit Dubois jusqu'à la maladie dont il mourut; nos espérances ont été trompées.

Notre jugement sur ces mémoires sera sans doute confirmé par celui du public. Si le style est l'homme, comme dit Buffon, on reconnaîtra le caractère irascible de Dubois, son cœur dur, son ambition et son intarissable jovialité. Quand il ne nous dirait pas qu'il a écrit presque sans notes avec le secours de sa prodigieuse mémoire, on s'en apercevrait bientôt à sa complaisance dans le développement de telle partie, à sa sécheresse dans telle autre. Il se

distingue par cette habitude d'observer la figure des gens; ses portraits ne sont jamais que des croquis, mais d'une ressemblance toujours chargée. Il voit tout, il juge tout à travers le prisme non de l'envie, mais de sa causticité bilieuse. La grandeur factice de Louis XIV ne lui en impose pas; il ne s'arrête pas à l'écorce du Régent, qui certes n'avait pas que des vices. Il se plaît à un désenchantement continuel, à une contradiction quelquefois inexplicable.

Un homme tel que Dubois pouvait-il, par exemple, comprendre et admirer une âme aussi belle et aussi pure que celle de ce Fénelon dont J.-J. Rousseau se croyait à peine digne d'être le valet-de-chambre? C'est dire assez que nous ne saurions nous rendre solidaires des opinions de Dubois. Il est mainte autre renommée, jusqu'ici respectable, qui ne saurait souffrir des jugemens d'un tel homme : nous aurions pu les modifier, mais c'eût été plutôt défendre le cardinal que ceux qu'il attaque. Il est juste que le lecteur ne perde jamais de vue le caractère du narrateur pour apprécier sa manière d'envisager les hommes et les choses de son temps.

Il nous reste à parler du peu d'ouvrages qui ont Dubois pour sujet. On peut dire que ce fameux

cardinal vit sur sa réputation, car l'histoire s'est à peine occupée de lui. Voltaire, dans le *Siècle de Louis XV*, consacre dix pages à toute la régence. Les *Mémoires sur la Régence*, de Poessens, n'apprennent que ce que tout le monde sait. Marmontel *périodise* des phrases, Duclos fait de la petite satire, le jésuite Lamotte, dans sa *Vie de Philippe d'Orléans*, laisse Dubois presque dans l'ombre.

On a imprimé en 1789, sous la rubrique de Londres, un volume in-8°, intitulé : *Vie privée du cardinal Dubois, archevêque de Cambray, premier ministre du Régent.* Cet ouvrage obtint un si grand succès, qu'il eut l'année suivante une seconde édition en 3 volumes in-18. Il fut, dit-on, composé d'après le manuscrit d'un secrétaire du cardinal, manuscrit qui existe à la bibliothèque de l'Arsenal. Et en effet, l'exactitude des faits nous laisse soupçonner que l'auteur avait ou avait eu sous les yeux les mémoires originaux de Dubois. Des citations donnent le *specimen* du style du secrétaire, qui a l'air passablement bouffon : tel maître, tel valet.

P. L. J.

MÉMOIRES

DU

CARDINAL DUBOIS.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de ces Mémoires. — Naissance de Dubois. — Son père et sa mère. — A-t-il été baptisé? — Les premières armes d'un apothicaire. — M. Lefebure. — Entrée au collége des Jésuites.

Je me fais vieux; mes infirmités m'en avertissent. En cherchant, l'autre jour, la date de ma naissance, de souvenir en souvenir, je me suis mis en tête de faire et d'écrire mon examen de conscience. Je crois valoir mieux que ma réputation : d'ailleurs, il n'est fille si laide qui n'aime à

se regarder au miroir. Je vais donc retracer tous les événemens de ma vie, pour me juger moi-même avec impartialité, comme la postérité me jugera peut-être, riant de mes peccadilles, qui ne m'ont pas empêché de devenir cardinal, et rendant justice au talent qui m'a porté au ministère, où je me soutiens contre vent et marée depuis quelque temps. J'écris mes mémoires pour moi d'abord; mais je permets à mes héritiers de les publier, s'ils n'ont pas peur de ma franchise posthume : car je veux tout dire, le bien comme le mal, dussé-je faire rougir mes flatteurs de leurs panégyriques, et donner parfois gain de cause à mes détracteurs ; mais les uns et les autres vont, j'espère, recevoir de moi plus d'un démenti : il y aura compensation.

Je naquis à Brives-la-Gaillarde, le 6 septembre 1656, fils *légitime* de Jean Dubois et de Marie Dujoyet. Comme je ne dois guère qu'à moi-même d'être ce que je suis, je n'ai pas eu la vanité de me faire faire une généalogie. Mes ancêtres, quels qu'ils aient été, me pardonneront de connaître tout juste mon père : bien des marquis n'en peuvent dire autant. Mon père, d'origine béarnaise, était apo-

thicaire de son métier. Depuis deux ans qu'il avati contracté mariage, il semblait attendre avec patience que le ciel lui envoyât un enfant. Sa femme était plus pressée, et le bruit de la ville attribua au hasard l'accomplissement de ses vœux. Je ne saurais garantir cette anecdote; mais je dois la raconter pour donner un gage de mon impartiale franchise, même aux dépens des auteurs de mes jours.

Un vieux célibataire de Brives épousa une demoiselle de seize ans, sans doute eu égard au proverbe de *vieux coq et jeune poulette.* Or, la veille des noces il assembla les bonnes têtes de la faculté de l'endroit pour tenir conseil sur sa mince capacité. Les avis furent partagés: selon les uns, la nature avait seule d'admirables ressources à tout âge; selon les autres, certaine drogue prescrite par l'ordonnance tiendrait lieu de jeunesse à cet époux sexagénaire. Celui-ci, sans balancer, choisit de deux chances de succès la plus prompte et la plus sûre. La recette fut envoyée à l'apothicairerie de mon respectable père. M. J. Dubois se mit à l'œuvre aussitôt, et composa une potion capable de ressusciter un mort. Ce philtre précieux

ne devait être rendu que le lendemain : il se faisait tard, et ma mère pressait son mari de se mettre au lit. Celui-ci, à qui un peu de fatigue donnait le même conseil, se déshabilla, souffla la chandelle, et se coucha maritalement : mais au milieu de la nuit il se réveilla en se plaignant d'une soif brûlante. Sa moitié, interrompue dans son sommeil, se leva à la hâte, et chercha à tâtons de quoi apaiser cette soif importune; sa main rencontra la bienheureuse potion : c'était bien un spécifique. Je vins en attester les vertus à neuf mois de-là, et faire doublement l'orgueil de mon père.

Mes ennemis ont crié au scandale en répandant eux-mêmes le bruit que je n'avais pas reçu le baptême. Je serais embarrassé de prouver par pièces authentiques que j'ai été lavé de la tâche originelle. Je me sens encore tous les penchans vicieux d'un vrai fils d'Adam : mais nier mon baptême n'est, après tout, qu'une épigramme contre l'infaillibilité du pape qui m'a fait cardinal. En tout cas, il est trop tard pour réparer l'omission. Je ne comprends pas pourquoi ma pauvre mère, si pieuse d'ailleurs, m'avait exposé à un

reproche dont je suis tenté de rougir pour elle. J'ai entendu dire, entre autres versions, qu'on s'était avis de me baptiser le même jour qu'un mien cousin, qui avait fait presque à la même heure que moi son entrée dans le monde, et que, par une erreur inconcevable, monsieur mon cousin avait reçu deux fois le sacrement, y compris celui qui m'était destiné. Ce fut, dit-on, le 24 septembre que l'église se serait trompée à mon désavantage. Néanmoins, dans le régistre des actes, mon nom se trouvait; mais le double emploi étant reconnu plus tard, la page qui certifiait mon baptême fut déchirée pour l'honneur de la paroisse. Cette histoire est une fable inventée pour donner à rire à la cour; et j'en ai ri tout le premier. La marquise de La Ferté me disait un jour, avec des yeux qui rendent son libertin de mari bien inexcusable : « Monsieur l'abbé, est-il vrai que vous ne soyez pas baptisé? —Je ne sais, madame, répondis-je; en tout cas, je ne manque pas de noms. » Le duc d'Orléans venait dans ce moment de m'en donner un des plus énergiques.

Mon enfance devait nécessairement se ressen-

tir de la boutique d'apothicaire, et je glisserai sur des détails qui n'intéresseraient que les gens de l'art. A six ans, on m'envoya à l'école, où pendant deux années j'appris à lire passablement, à écrire mal, et surtout à subir des corrections. Je passerai sous silence les coliques dont je gratifiai maîtres et élèves, en jetant une dose d'antimoine dans la marmite. Cette espiéglerie, qui pouvait avoir des suites funestes, n'aboutit qu'à me faire rentrer sous le toit paternel plutôt que je ne l'espérais.

Mon père se fâcha d'abord, puis s'apaisa comme tous les pères du monde; et même il se réjouit de me montrer les premiers principes de sa profession. Il voulait, disait-il, faire de moi le plus habile apothicaire de la France, ou pour le moins du Limousin. Il m'enseigna les noms et les qualités des drogues; mais je préférais perdre le temps à jouer dans la rue avec des drôles qui me battaient et me volaient mon argent. On conçoit les rapides progrès que je fis avec ces belles connaissances. Mon père, mécontent de ma paresse, était quelquefois brutal dans ses leçons; c'était à la fois un père et un apothicaire irrités. Mes espié-

gleries pouvaient compromettre la santé de toute une ville. Quand il m'arrivait de commettre quelque bévue ou quelque négligence dans l'exécution d'une formule, il fallait, pour obtenir ma rentrée en grâce, la protection de ma mère qui me préférait à un frère que j'avais précédé en ce monde de quelques années. Une drôlerie que je ne puis me rappeller sans rire, m'exila de nouveau du toit paternel.

Vis-à-vis la boutique demeurait M^me^ de Chatelude, jeune et jolie veuve, dont la vue avait opéré sur mes douze ans précoces l'effet de la potion à laquelle, selon la chronique de l'endroit, je dois la vie. Les vauriens que je fréquentais avaient préparé mon éducation; c'était à moi à faire le reste. La taille et les formes divines de M^me^ de Chatelude égaraient surtout mon imagination quand je la contemplais à sa fenêtre. Par une curiosité bien digne d'un petit polisson de mon âge, j'enviais le sort de mon père qui était requis de temps en temps pour exercer les formalités les plus délicates de son ministère auprès de cette dame; et je me demandais, à part moi, si pendant la durée de l'opération il ouvrait ou fermait les yeux.

Un soir, que mon père était allé faire une saignée, la chambrière de M^me^ de Chatelude vint apporter une ordonnance par laquelle l'apothicaire était mandé à l'instant même avec armes et bagage. Je conçois sur-le-champ le projet de remplacer mon père : l'instrument, chargé selon l'ordonnance, est roulé dans mon tablier blanc, et j'arrive fièrement chez la malade. J'étais pénétré de l'importance de mes pouvoirs et presque grandi de deux pieds. « Que veux-tu, mon petit? me dit une duègne qui m'introduisit.

» —Madame, répondis-je poliment, je viens de la part de M. Jean Dubois; mon père n'est pas à la maison, et je crains qu'il y rentre fort tard : c'est pourquoi je puis à sa place..... »

A ces mots, j'élevai le tube d'étain de la façon la plus significative. La vieille comprit mon intention : « Sainte Vierge, dit-elle, qu'avons-nous besoin dun enfant...?

— » Enfant! m'écriai-je, pensez-vous qu'il faille six pieds pour atteindre où vise un apothicaire? »

Ma saillie n'eut pas de succès.

— « Allons, petit effronté, me dit la chambrière, remets entre mes mains.....

—» Jamais! interrompis-je; cela me connaît, et vous ne me ferez pas cette injure....»

La querelle s'engageait : je tenais bon, elle redoublait d'efforts; je m'aperçus que le canon de la seringue était tourné vers la figure de la gouvernante; et le jet d'eau que je dirigeai de ce côté à bout portant, mit fin au combat; le malheur voulut qu'aux cris de mon adversaire féminin, une porte s'ouvrit, et la perruque énorme du docteur qui se présenta, eut sa part du déluge. Je m'enfuis, quoique vainqueur; et mon père me prouva le lendemain que tout n'était pas profit dans l'état d'apothicaire.

Cette aventure attestait cependant d'excellentes dispositions; et je ne sais pourquoi mon père, au lieu d'en augurer que j'étais né pour marcher sur ses traces, se priva encore une fois de l'aide de mon jeune talent, et m'envoya au collége des Jésuites où je fus recommandé par un M. Lefebure. Il est vrai que cette recommandation s'étendait jusqu'à payer le prix de la pension.

CHAPITRE II.

Dubois chez les jésuites. — Il ne communie pas. — Le carnaval. — Dubois Scaramouche. — Dubois tonsuré. — Départ de Brives-la-Gaillarde. — Portrait de Dubois. — M. de Gourgues, président du parlement de Bordeaux. — Dubois précepteur. — Mademoiselle Pierrette. — Dubois marié. — Accouchement de Pierrette. — Le second père. — Départ pour Paris.

Au collége, où je restai quatre années, j'acquis le peu de défauts qui me manquaient. En revanche, j'appris quelques bribes de latin que les bons pères Jésuites me gravèrent dans la mémoire à coups de verges. Je leur ai prouvé lors de la Constitution que je n'étais pas ingrat.

Malgré ma paresse et le mauvais exemple, je dus à mon extrême facilité de m'instruire moi-même dans les livres. Ainsi, je faisais peu de cas des *Racines grecques* de Port-Royal, et j'étudiais l'histoire avec une aptitude au-dessus de mon âge. Le *Prince* de Machiavel, traduit par Amelot de La Houssaie, me plaisait singulièrement, et

je suis sûr que j'y ai puisé de bons principes politiques.

Les jésuites savent admirablement recruter les prosélytes de leur ordre dont tous les membres se distinguent par le savoir ou le savoir-faire. Il paraît que je possédais les qualités requises pour faire un bon jésuite, car on n'épargna ni exhortations, ni ruses, pour m'enrôler dans la compagnie. Je tins bon, et je m'applaudis de n'avoir pas cédé à ces séductions qui n'eussent fait de moi peut-être qu'un régent de collége. C'est une belle charge pourtant que celle de confesseur du Roi! Si le père Lachaise n'avait eu d'autres mérites que son long nez, Dieu sait ce que nous serions devenus!

Cependant je faisais aussi des progrès rapides dans tous les vices d'écolier, et je mentais avec une impertubable assurance. Je ne savais ce que c'était que la honte, et lors de ma première communion, je m'absentai de la sainte table pour dévaliser le buffet des révérends pères; ce qui ne m'empêcha pas de soutenir hardiment que j'avais reçu mon Créateur. De là vient que les méchans m'ont traité comme un païen, sans doute par

charité chrétienne. Un talent dont je pouvais déjà me vanter alors, était celui de lire avec une rare perfection. On m'avait même nommé lecteur du réfectoire, et j'eus le temps de me perfectionner dans cet art si difficile et si rare, auquel je dois quelque chose de ma grandeur actuelle.

Au carnaval de 1669, j'obtins une permission de le passer chez mon père. M. Lefebure, que j'allai remercier de ses bienfaits, me mit bien en argent, et me recommanda d'être aussi sage que possible. Je n'eus garde de ne pas le promettre; mais il n'est pas de folies que je ne fis dans ce bon temps de mascarades! Mon honoré père, me voyant grand garçon, eut presque un regret de n'avoir pas fait de moi un apothicaire; mais mon frère, qui grandissait en science comme moi en perversité, le consola, en lui promettant un digne héritier de sa seringue et de ses droits de cité. En effet, ce cher frère fut depuis apothicaire privilégié des Récollets de Brives, avant que je leusse appelé près de moi et créé surintendant des ponts-et-chaussées. J'ai pû renier des sots parens; mais je n'ai jamais rougi de ma naissance. Bien des grands hommes ne me valent pas sur ce point.

Je reviens à mon carnaval. Je me procurai un habit de Scaramouche qui convenait fort bien à ma mine éveillée et à la vivacité de mes saillies. C'est dans ce costume que je courus les bals et les danses. Le masque m'empêchait d'être reconnu, et j'y gagnais d'autant en hardiesse. Au reste, l'élève des Jésuites était entièrement méconnaissable; je pourchassais filles et femmes! on ne parlait dans tout Brives que du gentil Scaramouche, et une première conquête ne servit qu'à enfler ma réputation. J'avais imaginé de me faire porter dans une hotte aux fêtes où j'étais invité, et tout à coup je m'élançais au milieu de l'assemblée avec des pirouettes et des culbutes qui enlevaient tous les suffrages.

Heureusement mes folies ne déplurent pas à M. Lefebure; mais il en conclut que j'étais déjà trop mûr pour le collége, et au bout de l'année, me voyant tonsuré, il déclara que je lui paraissais en état d'instruire les autres. Un de ses amis à Bordeaux cherchait un précepteur : je partis pour cette ville afin de postuler la place. Je quittai le collége et Brives-la-Gaillarde, après avoir fait mes adieux à mon bonhomme de père que je ne de-

vais plus revoir, à ma mère qui me recommanda de dire mon Rosaire exactement, et à mon petit frère qui savait déjà distinguer la casse du séné. M. Lefebure faisait toujours les choses en règle : il me donna avec la lettre de recommandation une bourse bien garnie.

Je n'avais pas plus de quinze ans, et je paraissais en avoir vingt ; au reste, je remplissais toutes les conditions de l'apparence : mes larges épaules n'étaient pas trompeuses, et j'avais de quoi faire figure dans le monde, avec des traits fortement prononcés, et pourtant agréables, des yeux chatoyans, de beaux cheveux et de belles mains. Soit que j'eusse confiance en ces avantages extérieurs, soit que je fisse plus de cas de ceux que l'on n'est pas toujours à même de mettre en évidence, j'arrivai à Bordeaux avec autant de joie que si j'y venais hériter.

Au risque de laisser prendre à un autre la place que j'allais solliciter, je résolus de profiter de mon *incognito* pour voir un peu la ville : mais ma bourse se tarissait à vue d'œil, et je fus, au bout de quatre jours, obligé de suspendre le reste de ma curiosité. Ayant mis un petit collet assez

propre et du linge blanc, je me rendis chez le président de Gourgues, avec plus d'assurance que n'en a d'ordinaire un solliciteur. Mon habit m'ouvrit toutes les portes, et je fus admis à rendre moi-même la lettre de M. Lefebure au président. Le regard sévère dont il m'honora lorsque j'entrai dans son cabinet, aurait déconcerté un moins hardi; mais je ne me troublai pas seulement à l'aspect d'un magistrat si grave. Les premiers mots qu'il m'adressa me furent un encouragement dont je n'avais pas besoin. « Monsieur l'abbé, me dit-il avec bonté, veuillez-vous asseoir. » Pendant qu'il lisait la lettre de recommandation, il me toisait du coin de l'œil, et je le lui rendais bien. C'était un grand homme, sec de corps, et non pas d'âme, comme je le sus plus tard; sa maigreur avait quelque chose de vénérable, et sous le dôme de sa perruque à marteaux, ses yeux étaient aussi austères qu'à l'audience; ses gestes avaient de la noblesse dans leur lenteur; mais sa parole brève et brusque annonçait pourtant sa franchise et sa prud'homie.

« Monsieur, me dit-il, il suffit que M. Lefebure vous envoie pour que ma confiance vous soit acquise tout d'abord; vos services m'agréent d'au-

tant mieux que le précepteur de mon fils ne vous a pas attendu, et s'est retiré hier; je vous prie donc de le remplacer dès ce moment.

— » Monsieur le président, répondis-je impudemment, j'espère mériter l'honneur que vous me faites; j'ai déjà terminé plusieurs éducations...

— » Comment, reprit M. de Gourgues, M. Lefebure me marque que vous sortez du collége de Brives....!

— » Il est vrai, répliquai-je sans balbutier, et c'est au collége que j'ai fait ces éducations, qui m'ont valu, au reste, plus d'honneur que d'argent. »

Je fus heureux de me tirer ainsi de mon premier mensonge avec M. le président, mais je me promis de m'en tirer encore mieux à l'avenir. Cependant je fus installé après convention faite de mes gages, qui devaient se monter à trois cents écus par an, avec la nourriture et le logement. Je ne me sentais pas de joie, et j'aurais bien volontiers dépensé d'avance une année de mon fixe avec les mêmes personnes qui m'avaient si bien aidé à manger le peu que je possédais. Mais dans ma nouvelle position, les mœurs faisaient partie indispensable des qualités que j'étais censé avoir; et bien que

M. de Gourgues entretînt une comédienne ou deux, il m'était défendu de porter la main, voire même les yeux, sur ce qu'on appelle quelquefois si improprement le beau sexe. Découcher une fois de l'hôtel, c'eût été prendre mon congé; et par forme de récréation je menais mon élève se promener sur le port; encore le temps que nous restions dehors était-il fixé par M^me^ de Gourgues.

Je fus tenté de me tourner du côté de cette dame, faute de mieux. Ses trente-cinq ans ne m'effrayaient pas; ce fut de sa dignité que j'eus peur. Je n'eus pas la vanité de croire qu'un petit précepteur aurait triomphé de la vertu d'une présidente. Mais le diable est bien fin, la femme est bien faible, et en affaire de galanterie le premier pas est le seul difficile.

J'ai su depuis que le grand laquais de madame m'avait devancé : je n'eus donc pas de regret du partage. Je ne sais si son fils avait une origine plus roturière que son père ne s'en doutait; mais l'enveloppe de son esprit était si épaisse que rien ne fit pour le décrasser. Je me chagrinai d'abord d'enseigner une brute de cette sorte, et j'y perdis mon latin, si peu que j'en eusse.

Mais comme je l'ai dit, je fus bientôt consolé: je fis meilleur usage de mon temps en étudiant moi-même, comme pour compenser l'ignorance paresseuse de mon élève, et surtout en me jetant à corps perdu dans un amour vulgaire. Mme de Gourgues m'en voulut à la mort.

Je dînais à l'office avec les domestiques, sans me croire déshonoré pour cela; ma propre estime me vengeait de ce qu'il y avait d'humiliant dans cette condition : mon prédécesseur ne s'était pas montré plus grand seigneur, et j'aurais eu mauvaise grâce de vouloir me distinguer plus que ne faisait M. de Gourgues. D'ailleurs, avais-je l'embarras du choix? Je me trouvais bien des convives qu'on m'avait donnés; ils me traitaient avec une déférence qu'ils accordaient moins à l'habit qu'au personnage, et je daignai élever jusqu'à moi une jolie fille qui avait fait descendre jusqu'à elle plus d'un galant de robe ou d'épée : c'étaient des restes de roi.

Mademoiselle Pierrette qui ne s'encanaillait jamais, comme elle le disait souvent à table, repoussa les hommages de Lafleur et de Labrie; elle se laissa prendre aux miens. En vérité, elle était

femme trop experte en pareilles bagatelles pour ne pas craindre les résultats d'une complaisance; et je suis porté à croire que je fus cause d'un oubli qui produisit son fruit après les neuf mois d'usage. Nous nous aperçûmes du malheur trop tard pour y remédier, et il fallut nous résigner aux tourmens de père et mère. Pierrette s'amaigrissait à force de pleurer, et sa taille grossissait en proportion. Deux conseillers au parlement, un négociant et trois abbés étaient désignés, tout bas, comme complices du méfait. Mon maudit élève, tout sot qu'il fût de sa nature, eut pourtant l'esprit de mettre à découvert ma paternité. Le petit drôle devait être un jour maître des requêtes.

Il remarqua le premier l'embonpoint intempestif de la femme de chambre, et ne se fit pas faute d'en parler devant ses parens qui virent anguille sous roche.

« Maman, dit le marmot, je crois que Pierrette est quasi malade comme M. d'Ardennes. »

Ce bon M. d'Ardennes, qui me valait cette fâcheuse allusion, était un pauvre greffier hydropique à qui il fallait faire la ponction périodiquement tous les mois.

M. et Mme de Gourgues se firent part de leurs observations mutuelles.

« Décidément, dit Mme de Gourgues, ce serait m'exposer au ridicule que de garder plus longtemps cette fille à mon service.

— » Vous êtes plus difficile que monsieur l'abbé Dubois; reprit l'enfant, et je doute fort qu'il s'accommode aussi bien d'une autre. »

Ces mots éveillèrent des soupçons contre moi, que mon élève se chargea d'éclaircir. Il raconta naïvement que la nuit j'allais dans la chambre de la soubrette sans lumière et sans manteau. Ce n'était pas certainement pour y lire. Il n'en fallut pas davantage pour mettre au jour mon iniquité. La présidente voulait me chasser de la maison; le président changea de couleur; mais ennemi du scandale, il imagina un expédient plus moral et plus coûteux.

Le lendemain, je fus mandé en son cabinet, où je me rendis plus vite que si j'eusse connu la véritable cause de cet appel. M. de Gourgues ne me dit pas de prendre un siége, et entra en matière dès le début.

— « Dubois, vous avez fait un enfant.....

— » Monsieur le président, interrompis-je, déterminé à tout nier, ne vous moquez pas d'un pauvre jeune homme qui vous est si redevable.

— » Mon ami, reprit-il, le plus sage pour toi est d'avouer sans recourir aux tergiversations qui seraient cette fois inutiles. Les preuves sont trop patentes, et Pierrette n'est pas la seule coupable...

— » Ni moi non plus, répliquai-je, ne pensant pas être si près de la vérité.

— » Écoutez-moi, Dubois; les reproches seraient ici hors de saison; les avis conviennent mieux à la circonstance. Vous comprenez qu'après ce qui s'est passé, vous ne pouvez espérer de rester en ma maison : l'exemple profiterait mal à mon fils.

— » Parbleu! il serait à souhaiter qu'il lui en arrivât autant; son intelligence y gagnerait.

— » En tous cas, continua-t-il en souriant, ceci n'est pas dans vos attributions de précepteur. Mais choisissez, s'il vous plaît, de partir seul, ou avec une femme.

— » Plutôt le diable, monsieur le président!

— » Vous êtes bien dégoûté, monsieur l'abbé, quand je consens à fournir la dot...

— » Plaît-il ?

—» Mille écus assureraient votre sort; votre industrie et celle de Pierrette suffiraient pour vous acquérir un bien-être que je vous souhaite sincèrement.

—» Monsieur le président, ordonnez; j'épouse les mille écus. »

La scène devint pathétique quand Pierrette tout en larmes se précipita dans mes bras, en m'appelant son cher mari. Toute la famille se donna le mot pour me complimenter. Le contrat fut dressé, et un mariage en bonne forme ne me laissa plus le loisir de réfléchir. M. de Gourgues me compta la dot que je couvais des yeux comme si c'eût été une fortune entière; il me recommanda la sagesse, le travail, l'économie; et son sermon fut à peine achevé, que je courus faire brèche à ce bon argent qui m'avait coûté si peu à gagner. Je quittais ma femme pour d'autres qui ne la valaient pas: elle n'avait pas plus de scrupule à mon égard, et les écus sortaient d'un côté pour revenir de l'autre. Du reste, nous étions bons amis comme devant.

Les couches de Pierrette ne se firent pas longtemps attendre après les noces, et je me vis père d'un bel enfant qui attira bien des cadeaux dans

notre ménage. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que j'avais jeté le petit collet aux orties : me voyant en argent, comme s'il ne dût jamais finir, j'avais dit adieu à l'état de précepteur et menais une joyeuse vie entre le jeu, le vin et les femmes. Une bonne partie de la dot avait déjà changé de mains.

M. le président me fit encore appeler auprès de lui, et me dit avec son éternelle gravité :

« Dubois, si tu continues d'aller ce beau train, je t'attends sous trois mois à l'hôpital.

—» Monsieur, répondis-je insolemment, avez-vous encore quelque fille à me faire épouser? cela est de bon rapport.

— » Non ; mais je veux sauver un malheureux : j'ai résolu d'adopter ton fils, et de le faire élever comme s'il était le mien.

— » Soit, M. le président, à vous permis de le croire, et je suis bien persuadé que ce cher enfant vous prendra pour son père tout comme un autre.

— » Quant à toi, Dubois, tu as un esprit souple qui doit réussir ; je t'engage à te rendre à Paris avec ta femme.

— » Avec ma femme, soit.

— » Dans cette capitale, les occasions ne te

manqueront pas de faire fortune; je me repose sur ton adresse. Tiens, cette bourse contient huit cents livres pour les frais du voyage; vos places sont retenues dans le carrosse public. »

Je vis bien que M. de Gourgues était bien aise de mon départ et de celui de Pierrette que je trouvai instruite de tout. Son caractère insouciant n'éleva pas un obstacle à ce brusque départ; il paraît que des relations existantes entre ma femme et le président le rendaient indispensable. Je me résignai, et quand le nouveau-né eut été envoyé en nourrice par son second père, M. de Gourgues, Pierrette et moi nous montâmes en voiture avec cette satisfaction que l'on éprouve à visiter des lieux nouveaux quand aucun lien de sentiment ou d'intérêt ne nous attache à ceux que nous quittons. Je dirai même à mon honneur que je n'entamai pas à Bordeaux la somme que je tenais de la générosité du père de mon fils. Je me promettais de faire grosse dépense à Paris, où nous arrivâmes après quinze jours de route. Je ne me rappelle pas au juste où j'allai pour me délasser de ma fatigue.

CHAPITRE III.

Les épines de Paris. — L'abbé Bodeau. — Dubois et sa femme se séparent. — Dubois précepteur chez M. Trotier de Riancé; chez M. de Gourgues, frère du président de Bordeaux. — Le collége de Saint-Michel. — M. Faure. — Les boursiers, dame Françoise et Henri Boivin. — Les promenades du soir. — Dubois précepteur du jeune Maroy. — M. Pluvant, maître de la garde-de-robe de Monsieur. — M. le duc de Vendôme. — La chaise percée : l'évêque de Parme et Albéroni. — Dubois en faveur.

Ah ! que Paris me parut beau tant que dura la dot de Pierrette! Il n'était lieu où je ne trouvasse des roses à cueillir dans ce paradis du riche : mais tout à coup je m'aperçus qu'il y avait aussi des épines; et par malheur les deux choses importantes me manquèrent à la fois, l'argent et la santé. Je m'avisai alors de me souvenir de ma femme que j'avais laissée veuve deux nuits sur trois; et ce qui eût calmé mes remords de mari, si j'en avais eu, ce fut de la retrouver toute consolée de mes continuelles absences. Le lendemain de mon

indisposition, je vis paraître un personnage qui m'était inconnu de nom et de visage: il m'assura depuis m'avoir rencontré ailleurs; je ne dis pas non. L'abbé Bodeau (il s'appelait ainsi à la ville, à la cour et en tous lieux) était chanoine de titre, et de son état pourvoyeur des petites maisons des grands seigneurs. Ma femme me donna le détail de ses attributions: quant à l'homme, gros, court, rond en affaires, toujours gai et souriant, il ressemblait à tous les chanoines du monde. Il me connaissait sans m'avoir jamais vu, car il éclata de rire en regardant le pot de tisane. Sa gaîté était communicative, et je fis comme lui. Les relations amicales que j'entretins plusieurs mois avec cet honnête négociant, facilitèrent celles de ma femme avec les cliens de l'abbé. Je m'accommodais volontiers de cette vie oisive, où la fortune m'advenait sans que je songeasse à remercier le ciel ou ma femme: nous n'avions rien à nous reprocher mutuellement, si ce n'est que je ne vivais pas de mes économies. Le digne marquis de Louvois, entre autres, était d'un bon revenu, et je l'aimais comme un père. M^me^ Dubois avait grand tort de ne pas l'aimer; c'est un grief que je ne lui

ai point pardonné. J'ai soupçonné le cher abbé d'avoir filé toute cette aventure qui me réussit au-delà de mes espérances. Quel service il me rendit en me débarrassant de ma femme!

Par ses conseils intéressés, le gros Louvois eut son congé et moi le mien. Ma femme était lasse de me nourrir à rien faire : l'abbé voulait ma place.

« Mon ami, me dit un jour ma femme, quel parti comptes-tu prendre ?

— » Le meilleur probablement, répondis-je, si je ne l'ai déjà pris.

— » Alors je te vais parler à cœur ouvert, et considère-moi ici moins comme ta légitime épouse que comme ta véritable amie.

— » Je n'ai pas eu la fatuité de te considérer jamais autrement.

— » Écoute-moi donc; je me repens dans le fond de l'âme de t'avoir fait quitter le petit collet et le préceptorat. M. l'abbé Bodeau pense que tu méconnais ta vocation.....

— » Veux-tu me faire moine à présent? Passe encore si tu étais religieuse!

— » Qui sait ce que je ferais si tu le trouvais bon.

— » Corbleu! ne dirait-on pas que tu m'as tou-

jours demandé conseil? Je croyais que nous étions convenus d'agir à notre guise chacun de notre côté.

—» Je ne desire pas autre chose, et c'est marché conclu. Ainsi je te déclare que tu peux dès demain mettre à profit ton industrie.

—» Comment? et la tienne?

—» Ne suffit pas pour tes menus plaisirs, et je suis honteuse de nourrir tes mauvaises habitudes. Adieu, sans rancune.

—» Songes-y bien à deux fois; peut-être te repentiras-tu de m'avoir mis sur le pavé, lorsque je deviendrai cardinal ou premier ministre.

—» Tu vois bien que tu n'étais pas fait pour le mariage. Monseigneur, vous ne m'oublierez pas dans vos honneurs.

—» Tâche alors de conserver tes dix-huit ans pour ce moment-là : on pourra t'employer dans ma maison.

—» En attendant, monseigneur, la mienne n'est plus à vous.

—» Depuis long-temps elle est à tout le monde.

—» Souvenez-vous, monsieur, que je ne suis plus votre moitié.

— » Ni plus ni moins qu'auparavant. Bonne chance, ma mie. Quand vous aurez des enfans et de la fortune, je serai leur précepteur de tout mon cœur. »

Sans être chagrin de cette séparation à l'amiable, j'embrassai ma femme très-respectueusement, en faisant mille vœux pour son bonheur. L'abbé Bodeau, qui m'attendait à la porte avec une physionomie radieuse, me consola charitablement, et me promit sa protection. Je sortis de mon ménage, emportant un mince paquet de hardes; et déjà revêtu de l'uniforme doctoral, j'allai me montrer en ce costume chez des dames qui me donnèrent un asile jusqu'à ce que j'eusse déterré une condition. Ce fut une de ces dames qui voulut bien s'intéresser à moi; et de sa main, M. Trotier de Riancé, de la chambre des comptes, me reçut précepteur de son fils. Cette fois je mis tous mes soins à faire mentir l'étrange recommandation qui m'avait mieux réussi que n'aurait fait peut-être une autre plus honnête. C'est la seule éducation dont je puisse me vanter devant Dieu et devant les hommes. Mon élève eût fait honneur à un janséniste de Port-Royal. Je ne restai pas moins de deux ans

dans cette maison, menant une vie exemplaire en paroles à l'édification des parens. Le jeune homme qui m'était confié, doux et timide de tempérament, se prêtait si bien à mes morales, que le père fut forcé de me prier de modérer l'ardeur de mon zèle. La mère ne m'appelait que le saint homme; et mon hypocrisie m'amusait comme une comédie où je me faisais applaudir à la fois comme auteur et acteur, sans compter les recettes qui entretenaient mon courage. Cependant je n'avais pas renoncé à mes attachemens; et comme ma conduite n'était nullement surveillée, je n'allais pas aussi souvent à l'église que je le faisais croire. Cela dura jusqu'à ce que le père de mon élève m'eut rencontré en fort mauvaise compagnie, où il ne venait pas me chercher apparemment. Il ne dit mot de ce qu'il pensait; mais peu de temps après, sous prétexte que je n'avais plus rien à apprendre à son fils, il me donna mon congé avec un riche cadeau. Nous nous quittâmes bons amis, et nous promettant tacitement le secret sur la nature de nos connaissances mutuelles. M^me^ de Riancé, vieille coquette dévote, me dit adieu en pleurant, de manière à faire croire ce qui n'était pas.

Ce fut elle qui me plaça chez le président de Gourgues, frère du président de Bordeaux, auquel ma femme, mon fils et moi nous étions tous redevables. Ce président avait les défauts de la famille : libertin à cœur joie, mais point tartufe, il ne se faisait pas meilleur qu'il n'était réellement ; et la première fois qu'il me vit, je devins son confident et son complice. Ma compagnie lui plut aussitôt, et il ne pouvait s'en passer dans ses expéditions galantes. Il faisait tort à son fils de mes leçons ; et le langage que je tenais avec lui prouve que le latin n'est pas le seul qui brave l'honnêteté dans les mots. Les jurons n'étaient que des ornemens accessoires que j'ai toujours conservés depuis. M. de Gourgues prenait dans son veuvage de quinze ans l'excuse de sa conduite dissipée, et messieurs du parlement étaient des Catons de son espèce. Je n'étais pas mieux partagé en élève que dans mes précédentes éducations. Je perdais mon temps et mes peines à enseigner un petit ours mal léché. Le président me consolait des ennuis de mon emploi ; et c'eût été le plus aimable des hommes, si sa joyeuse philosophie avait su se préserver de l'influence des préjugés. J'avais cru inutile d'en-

trer avec lui dans les détails de ma vie privée ; et sa discrétion, à cet égard, me fit soupçonner qu'il en savait sur mon compte plus que je n'eusse voulu lui en apprendre Je me trompais. M. de Gourgues, écrivant à son frère de Bordeaux, eut la maladresse de lui parler de moi, et la réponse qu'il en reçut vint interrompre notre amitié : il craignit le ridicule, le scandale, et, par une incroyable faiblesse, il résolut de ne pas me garder dans sa maison. Je gage qu'il m'a souvent regretté. Il m'appela un jour dans le jardin, et me montra la lettre où se trouvait tout au long la chronique de mes hauts faits et de mon mariage, sauf quelques réticences relatives à la naissance de mon fils.

— « Eh bien! qu'as-tu à répondre à cela, mon enfant? me dit le président.

— » Tout ce que je voudrai, ne vous déplaise.

— » Tu comprends que je n'en croirai pas davantage; mais enfin tu es marié et portes le collet....

— » Eh! monsieur, cela vous prouve que je suis redevenu ce que j'étais avant de prendre femme: la mienne est morte, dieu merci! »

M. de Gourgues soupira à ces mots, de

manière à me faire comprendre qu'il ne voyait pas le veuvage sous de plus noires couleurs que moi.

Malheureusement, telle est la conséquence des préventions, que dès ce moment-là j'avais perdu mon crédit auprès de lui. Me garder était à ses yeux devenir solidaire de la mauvaise réputation que me faisait son cher frère. Cependant il réécrivit à celui-ci qui lui renvoya de si beaux portraits de moi, le tout apostillé de la main de sa femme, que M. de Gourgues ne put faire autrement que de me prier à contre-cœur de chercher une maison où mes prouesses fussent inconnues. Je craignais que le maudit président de Bordeaux ne mît le comble à ses persécutions, en m'adressant mon fils que je lui avais rendu avec tant de désintéressement ; mais il le regardait comme son propre bien. M. de Gourgues ne me laissa pas en aller les mains vides, et m'engagea de le venir voir en qualité d'ami. Je n'y manquai pas, et je me souviens des belles parties que nous fîmes à sa maison d'Aunay. Il faut avouer que mon élève changea depuis à son avantage; et comme si M. son père eut été son précep-

teur, il devint bon vivant et presque homme d'esprit.

Me voyant sans place et avec quelque argent, j'eus la fantaisie de terminer mon éducation qui était toujours restée imparfaite. Je sentais une ambition de m'instruire, qui répondait à celle d'avancer dans la carrière de la fortune. Dans mon beau zèle je descendis pour être plus sûr de m'élever. J'entrai au collége de Saint-Michel ou de Pompadour; et M. Faure docteur en Sorbonne, principal de ce collége, qui avait été précepteur de M. Letellier archevêque de Rheims, me prit à son service particulier. Je m'attachai moins à l'homme qu'à la place, et je travaillais plus pour l'avenir que pour le présent. M. Faure était vraiment un docte sorbonnien, mais d'un tempérament colérique. Moi qui n'ai jamais su ce que c'était que la douceur et la patience, j'étais ferme à la riposte du geste et de la voix: de là d'interminables disputes qui ne procédaient point par *ergo* et *utrum*; la Sorbonne perdait ses droits, et chacun de nous jurait dieu et diable. Cependant mes finances étaient taries: je ne refusai pas une bourse qui se trouvait vacante au collége. Le secrétaire devint

boursier et dès-lors je ne marchai plus de pair avec le principal. Mon humeur irascible se déversa sur mes camarades.

Il fallut renoncer aux habitudes d'aisance que j'avais contractées dans mon apprentissage de précepteur. Je fesais des progrès que mes élèves n'avaient jamais faits sous ma férule : se lever matin, se coucher tard, sécher sur le grec et le latin, je supportais tout avec dévouement. Maintenant j'ai raison d'être fier; car enfin, me voilà le fils de mes œuvres.

Je ne voyais que rarement la face rubiconde de M. Faure. J'étais tombé au milieu des boursiers, race épaisse et encroûtée. Leur paresse, leur ignorance et leur orgueil me fesaient pitié, et de préférence je m'étais lié d'amitié avec la vieille Françoise notre cuisinière et Henri Boivin notre portier, frère naturel du savant Jean Boivin qui vit encore. Dame Françoise, pourvue d'une beauté de cinquante ans et d'un embonpoint qui simulait fort bien la fraîcheur, était encore un morceau trop friand pour des écoliers affamés, mais elle résistait aux galans avec plus de persévérance que je ne l'en croyais capable; et le portier participait

seul avec moi aux bonnes grâces de la dame. Comme nous dînions tous ensemble, les boursiers à tour de rôle, fesaient les honneurs de ce sérail masculin. Françoise ne jetait le mouchoir qu'à ses deux fidèles adorateurs qui avaient, à table, toujours la plus grosse et la meilleure part. Nous fesions bien des jaloux et Boivin, tailleur de son état, voyait croître le nombre de ses ennemis, et diminuer celui de ses pratiques. C'était une bonne pâte de tailleur, et je ne l'ai pas oublié dans ma prospérité : il habille encore ma livrée, et je visite quelquefois la boutique qu'il a établie de mes deniers, dans la rue Saint-Honoré. Nous vivions donc comme frères et sœur, Henri, Françoise et moi ; tout était commun entre nous; et un boursier ayant voulu violenter notre Hélène, je fis contre lui l'essai de mes forces de vingt-deux ans. Nous combattîmes ainsi que deux chevaliers de la table ronde, en présence des boursiers qui me proclamèrent vainqueur. Françoise m'en aima davantage.

C'est à l'école des boursiers que j'acquis ces bons principes d'économie, qui m'a valu deux cent mille livres de rente, et que l'on a souvent

traitée d'avarice. Au reste, le nom ne fait rien à la l'affaire; et défaut ou vertu, je m'en suis toujours bien trouvé. Je ne rougis pas de dire maintenant que j'ai nettoyé mes souliers avec ma salive; j'ai donc raison de m'indigner que mes neveux dépensent et jettent l'argent par les fenêtres. Mes neveux ne feront pas le chemin que j'ai fait.

La vie de collége est pauvre en distractions et je ne fus pas sans regretter les plaisirs que j'avais goûtés même d'une manière si cuisante. Dans les belles soirées d'été, Henri prenait un bras de Françoise; je m'accommodais de l'autre, et nous allions nous promener sur le quai de la Tournelle, à la pointe de l'île Saint-Louis. Cette récréation durait jusqu'au coucher du soleil.

M. de Gourgues étonné de mon silence, m'écrivit pour m'engager à passer trois jours à sa maison d'Aunay, m'y promettant bonne chère et bon lit. Je compris qu'il s'agissait pour moi d'être infidèle à dame Françoise, et je me rendis chez le principal.

« Te voilà, mauvais sujet, me cria-t-il lorsque j'entrai, on m'a conté la belle vie que tu mènes...

— » Monsieur, lui répondis-je sans le laisser

achever, accordez-moi, s'il vous plaît, un congé de trois jours pour aller chez M. le président de Gourgues.

— » Va-t-en au diable, s'il veut de toi!

— » Je me garderai bien de le lui demander, il n'aurait qu'à me prendre au mot.

— » N'aie pas peur, c'est déjà fait. Je ne suis pas en peine de savoir où tu iras; ces trois jours-là te mettront sur la conscience plus de trois péchés mortels.

— » Vous êtes bien honnête : je suis votre valet.

— » Je le sais bien, drôle; tu ne pouvais rien dire de plus juste. »

A ces mots, je revîns sur mes pas, la rougeur sur le front, et la rage dans l'ame.

— « Vous vous trompez, M. Faure, lui dis-je en appuyant sur chacune de mes paroles; et pour vous en offrir la preuve, de mon autorité privée, je me donne un congé de plus de trois jours.

— » Éternel, si bon te semble.

— » Le diable m'emporte! vous pouvez reprendre ma bourse de cent vingt livres; je ne rentrerai plus dans votre antichambre, et je vous souhaite beaucoup de valets qui me ressemblent.

— » Non pas moi, je te jure, je suis content d'être délivré d'un cuistre tel que toi.

— » Moi, d'un cuistre tel que vous. »

J'allai faire mon paquet, qui n'était pas plus lourd qu'à mon entrée à Saint-Michel ; j'embrassai Henri et Françoise les larmes aux yeux, et je sortis de la rue de Bièvre, maudissant le jour où j'y avais mis les pieds pour la première fois.

M. de Gourgues me félicita de la résolution que j'avais prise de quitter la servitude du collége, et m'offrit une éducation à faire, que j'acceptai avec reconnaissance. Je revins à Paris, où je fus installé comme précepteur chez un marchand du Petit-Pont, nommé Maroy. « Monsieur, dit Maroy ébloui par la recommandation du président, je ne ne saurais faire assez de sacrifices pour élever mon fils unique, et je n'épargnerai pas l'argent avec un habile homme comme vous. » Ce début flatteur me donna de moi et du marchand meilleure opinion que je n'en avais, et je promis tout ce que voulut celui-ci. « Mon fils, ajouta-t-il, a besoin d'une volonté ferme qui le dompte : il a le caractère si brutal, que moi, qui suis fort doux, je ne sais comment j'ai pu faire un enfant qui me

ressemble si peu. Il n'est pas facile de venir à bout de lui : il crie, il écume, il s'agite; il bat tout le monde, et il ne respecte personne, pas même son père. »

Ce préambule aurait eu de quoi effrayer un apprenti précepteur : mais je fûs tenté de voir quel serait le plus diable de nous deux.

Le jeune Maroy se piquait de justifier en tous points le panégyrique de son père. Il avait déjà poussé à bout cinq ou six maîtres, et ces antécédens l'enhardissaient à ne pas me ménager plus que les autres. Il commença par où il avait fini avec mes prédécesseurs : mais je le payai en même monnaie. Quand il vit que je criais plus haut que lui, que je levais la main aussi vite que la sienne, il songea sérieusement à se corriger, et ses emportemens cédèrent aux miens. Enfin, je sus prendre sur son esprit un empire qui s'est encore accru, lorsque par la suite il devint mon courrier de confiance.

Les trois années que je consacrai à faire un mouton de ce petit Maroy, forment le temps le plus insignifiant de ma vie. Je ne les regrette pas autrement, parce qu'il faut faire la part des joyeux

momens que je me procurai sans bourse délier. Ce fut un valet de chambre de Monsieur, nommé Aquin, qui me donna la recette pour obtenir gratis ce qui se vend partout : cela s'appelle payer de sa personne ; l'apparence y est pour beaucoup, et les paroles équivalent à des actions ; cependant je ne m'en tenais pas à des paroles. J'étais en réputation et en faveur parmi le petit monde, comme M. de Soyecourt à Versailles. Je passe sous silence un bon nombre de connaissances honnêtes qui me mirent à la mode dans la classe marchande : M^me^ Maroy et d'autres ne juraient que par M. l'abbé. Quant à moi je jurais le nom de Dieu le plus modérement possible, pour ne pas perdre cette vieille habitude.

Je passai dans une autre maison, sans désespérer toutefois de m'élever hors de la sphère étroite du préceptorat. Je changeai de conduite en changeant d'élève. Le marquis de Pluvant, maître de la garde-robe de Monsieur, entiché de mon mérite, pour m'avoir entendu parler chez Maroy, qui était un de ses marchands, me confia son fils, grand garçon de quinze ans, sorte de miniature des vices et des ridicules des gens de qualité. Je

m'en inquiétai peu, et le laissai croupir dans sa suffisance et sa nullité. Je ne manquais jamais l'occasion de faire briller les talens et l'esprit qu'il n'avait pas; une partie des éloges me revenait de droit, et je m'en servais à augmenter l'estime dont on avait jugé à propos de me gratifier. Je m'insinuai par degré dans les affections de M. de Pluvant, petit bourgeois annobli, qui mettait sa gloriole dans un *de*, et dans une charge de la garde-robe d'un prince du sang. Il avait fait fabriquer une généalogie dont il s'était empressé d'oublier l'origine.

M. de Pluvant était bienvenu dans la maison de M. le duc de Vendôme, petit-fils de ce Henri IV, dont il avait les belles qualités, sinon son amour pour les femmes. Du reste, brave, bienfesant, ne connaissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance, le Duc mettait sa fierté à rendre service. Le frère du roi le nommait un bon homme de prince. Ses défauts n'étaient pas ceux de son rang. On raconte des détails de sa malpropreté qui font lever le cœur, et sa personne portait témoignage de tout ce qu'on pouvait dire à ce sujet; sa paresse passa même en proverbe; car il n'était pas

rare qu'il restât une semaine entière au lit, sous le simple prétexte qu'il était tout couché pour le soir. Enfin, son désintéressement allait jusqu'à la plus complète négligence, et je l'ai vu sans argent, ne pas s'apercevoir qu'il manquait du nécessaire. Il partageait avec Monsieur la singulière manie de ne jamais donner audience que sur sa chaise percée.

Je me rappelle à ce sujet un fait qui eut lieu du temps qu'il commandait l'armée en Italie. L'évêque de Parme, envoyé par le duc son maître, pour traiter avec lui, fut introduit avec un grand train de clergé, pendant que M. de Vendôme siégeait sur son trône. L'évêque eut assez de politesse pour ne pas se boucher le nez quand il devina ce que fesait le général. On donna une chaise non percée au prélat, qui commença une conversation en l'air pour cacher son mécontentement.

« Monsieur le Duc, dit-il entre autres choses, il me semble, à votre visage, que vous êtes échauffé; l'air de ce pays ne vous convient pas.

— » Vous ne voyez que ma figure, répondit M. de Vendôme, en montrant son derrière à l'évêque, qui se leva tout déconcerté.

— » Je ne suis pas propre à traiter avec vous,

M. le Duc, dit-il en partant; je vous enverrai mon aumônier, dont les manières s'accorderont mieux avec les vôtres. »

Il lui dépêcha Alberoni, qui est devenu, comme moi, cardinal et ministre. Cet ambassadeur parut devant M. de Vendôme au moment où celui-ci quittait sa chaise percée. *Ah! culo di angelo!* s'écria l'Italien, en se jetant à genoux, comme si ce fût devant une madone. M. de Vendôme, charmé de son approbation, le garda chez lui, et en fit son favori.

M. de Pluvant, qui avait l'honneur d'être admis auprès du prince dans ces singulières audiences, lorsque les devoirs de sa charge ne le réclamaient pas chez Monsieur, jouissait d'un crédit égal à son exactitude. M. de Vendôme aimait son entretien, d'ordinaire analogue à la nature de la séance; il l'écoutait, ne répondait pas, riait quelquefois, et ne se gênait nullement. Or, il arriva que ce bon prince ayant ouï citer par son Sigisbé quelques-unes de mes saillies, désira me connaître, et M. de Pluvant conçut de la jalousie contre moi, de ce que l'entrée de la garde-robe m'était ouverte.

CHAPITRE IV.

Pronostic. — Les andiences de M. de Vendôme. — M. Naslin, son aumônier. — Monsieur, duc d'Orléans. — Dubois dans l'antichambre. — Madame de Grancey, maîtresse de Monsieur. — La visite matinale et la prise de tabac. — Le rendez-vous et la protection. — Adieux à M. de Vendôme. — La présentation. — M. de Saint-Laurent. — Dubois entre en fonction au Palais-Royal. — Singulière recommandation de Monsieur. — L'élève. — La première flatterie.

La première fois que je parus devant M. Faure, ma mine éveillée, ma bouche pincée par un sourire sardonique, mes yeux malins, et un je ne sais quoi répandu dans toute ma personne, avaient révelé à ce principal le chemin rapide que je devais faire un jour; il m'examina des pieds à la tête, et s'écria d'inspiration : « Ce petit coquin sera quelque chose! » Cette prévision, qui s'est réalisée, m'avait frappé vivement, et par émulation j'y avais foi entière. De là, cette persévérance que

j'ai mise à poursuivre les honneurs et la fortune; et, maintenant que je suis arrivé au faîte, je ne sais pas encore si je dois m'arrêter. Mais, hélas! j'ai commencé l'histoire de ma jeunesse par l'aveu de mes infirmités: Il y a un terme à tout; je n'aurai pas le temps de devenir pape.

Je me souvins de l'horoscope que M. Faure m'avait tiré, lorsque je me rendis auprès de M. de Vendôme, qui me reçut sans façon, comme tout le monde. Au reste, il fallait savoir quelle sorte de siége occupait le prince, pour le remarquer; l'art ayant parfaitement déguisé aux yeux la forme de ce meuble indispensable à son tempérament: moi qui ai, pendant plusieurs mois, assisté quotidiennement à ses audiences, je fais serment qu'elles étaient inodores et très-décentes. M. de Pluvant qui m'avait instruit de tout, fut mon introducteur auprès du dieu, qui ne se leva pas à mon arrivée. Cette fois l'étiquette était urgente. Il nous fit asseoir à ses côtés, et parla aussi librement que s'il n'avait eu que cela à penser.

« Mon ami, me dit-il, le bon Pluvant m'a souvent fait l'éloge de ton esprit, et je suis tout disposé à y croire.

— » Monsieur le duc, repris-je en fin courtisan, je crains de ne pas répondre à la favorable opinion que vous avez de mon esprit : s'il s'agissait de mon attachement et de mon dévouement, je serais moins embarrassé pour faire mes preuves.

— » Faites toujours, mon cher Dubois.

— » Monseigneur, permettez-moi de vous en dire autant. »

Mon audace réussit mieux que je n'aurais pu m'y attendre, et de bons éclats de rire me conseillèrent de tout oser. L'entretien s'engagea avec un ample assaisonnement de saillies et de jeux de mots; je n'eus pas de peine à persuader au prince que j'étais encore au-dessus de ma réputation.

« Avec cette belle doctrine, me dit-il en riant, n'es-tu pas précepteur de ton métier?

— » Qu'importe ma façon de penser, monseigneur? j'en ai toujours une selon la circonstance, et suis d'avis qu'il faut parler raison avec les sages, rire avec les fous.... Cependant je n'en conclurai pas qu'il faille vous imiter en cette occasion : je sais trop la distance qui existe entre un prince du sang et moi.... »

A ces mots, je reculai mon siége, et le duc at-

tribuant aux inconvéniens du sien cette retraite de ma part, redoubla de gaîté. Il paraît qu'il se trouva bien de ce régime : car le lendemain il me fit venir à la même heure, et au même lieu, et depuis j'allais tous les jours lui tenir compagnie, sans qu'il songeât à me récompenser de mon assiduité. Dieu sait les beaux contes et mensonges que je lui débitais en forme de laxatif ; et M. de Pluvant, jaloux de la faveur dont je jouissais à son détriment, se plaîgnait souvent à moi de ce que je cherchais à le supplanter. Il finit par me remercier, et je me vis sans place avec de modiques économies. Le seul avantage que j'avais retiré de ma présentation à la garde-robe de M. de Vendôme, était la connaissance de quelques personnes titrées qui me nommaient l'*abbé* tout court, et riaient volontiers de mes pasquinades. Pas un cependant ne m'avait offert sa protection. Je me rappelai à temps le précepte évangélique : *Petite et accipietis*; demandez, et vous recevrez.

Parmi les personnes qui me voulaient du bien, se trouvait M. Naslin, aumônier de M. de Vendôme, moins prêtre qu'homme du monde, por-

tant la bonhomie écrite sur ses traits, comme la santé sur son gros ventre. Il prétendait d'abord tenir de la main droite ou de la gauche à la famille des Mortemart que Mme de Montespan avait mise dans les bonnes grâces du roi : mais, comme l'étoile de cette maîtresse pâlit devant celle de la Maintenon, il se débarrassa petit à petit de la parenté, et finit par jurer qu'il n'avait pas une goutte de sang Mortemart dans les veines. A ce petit travers près, M. Raslin était fort estimable, consacrant ses vingt mille livres de rente à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, plutôt qu'à l'Église : très-égoïste, et beaucoup courtisan. A me voir si propre dans ma simplicité, et d'une conversation si joviale, il ne soupçonnait pas que je fisse maigre chère, et que je me visse souvent sur le point de me passer de dîner.

Un jour que j'assistais avec lui à la séance de M. de Vendôme, je pris une ferme résolution pour sortir d'embarras.

— « Monseigneur, lui dis-je, auriez-vous quelque éducation à me donner?

— » Celle du petit Pluvant est donc terminée? son père n'est pas enchanté de toi, à ce qu'il paraît.

— » Au contraire, c'est moi qui ne le suis pas de lui; il m'a payé trop médiocrement : car je n'ai pas assez de modestie pour m'estimer trois cents écus par an : on n'aurait pas un maître d'école à ce prix.

— » Certes, monsieur Dubois, reprit l'abbé Raslin, je ne sais quelles sont vos mœurs; mais je vous regarde comme un savant : on voit que vous sortez des mains des Pères Jésuites.

— » Pardon, mon pauvre Dubois, s'écria le duc, je te croyais tout au plus bon à instruire des moineaux et des perroquets.

— » Souvenez-vous, interrompis-je, que le connétable de Luynes n'a pas commencé autrement. Le génie consiste à saisir le moment opportun....

— » Ventre-saint-gris! comme disait mon grand père, ajouta M. de Vendôme, tu as raison; et ta requête serait plus mal reçue, si je me trouvais dans un autre état de santé.

— » Ah! monseigneur, répliquai-je, combien je suis heureux que la chaise percée vous dispose en ma faveur.

— » Raslin, dit-il, je te recommande ce plai-

sant, et te prie de t'employer chaudement à le placer selon ses mérites.

— » Prenez garde, monseigneur, répondis-je; il n'est pas d'évêché vacant.

— » Au contraire, riposta M. de Vendôme, celui de Charenton. »

On annonça Monsieur, frère du roi : l'aumônier et moi, nous nous levâmes pour sortir. Le duc, sans changer de posture, dit au prince : « Monsieur d'Orléans, voici un mauvais sujet nommé Dubois qui a de l'esprit et de la malice comme un démon, et qui souhaite un emploi de précepteur.

— » Qu'il voie le sous-gouverneur du duc de Chartres, répondit Monsieur; on lui fera avoir quelque place. »

Monsieur ne ressemblait pas le moins du monde au roi son frère, le plus bel homme de son temps. Il était de petite taille, avec une grande trivialité d'apparence et de manières; ses cheveux et ses sourcils faisaient ressortir la pâleur de son visage long et étroit; ses yeux de couleur foncée et bien ouverts, s'accordaient mal avec une petite bouche garnie de vilaines dents. Il avait toutes

connaissait pas : c'était un protégé de La Grancey, sa maîtresse : « Apparemment, lui dit le prince, vous arrivez de l'armée ?

— » Non, monseigneur, répondit l'autre; je n'ai jamais été à la guerre.

— » Vous venez donc de votre maison de plaisance ?

— » Non, monseigneur, je n'en ai point.

— » Vous habitez sans doute la province ?

— » Non, monseigneur, je n'ai jamais quitté Paris.

— » Cela étant, vous demeurez donc avec votre famille ?

— » Non, monseigneur, je n'ai point de parens. »

Monsieur, déconcerté, se mit à rire, et s'éloigna.

Nous arrivâmes au Palais-Royal; mais, comme le craignait Raslin, M. de Saint-Laurent était occupé auprès du jeune duc. Nous fîmes le pied de grue jusqu'à ce que l'on vint avertir l'aumônier que M. le sous-gouverneur était visible pour lui seul. Je compris que ma présence aurait gêné l'entretien; et me reposant sur l'amitié du cher abbé, je m'appliquai à faire bonne figure parmi les valets

qui me toisaient d'un œil de dédain. « Drôles, disais-je en moi-même, vous changerez de gamme, si je deviens quelque chose dans le palais. » Au bout d'un quart-d'heure, M. Raslin vint me trouver; son air mécontent ne m'annonçait pas de bonnes nouvelles : il attendit que nous fussions dans la rue pour répondre à mon impatience.

« Eh bien! lui dis-je, vous avez vu M. de Saint-Laurent ; que faut-il espérer?

— » Je ne sais : mais je crois qu'il est difficile de réussir sans s'être pourvu de la recommandation de Mme de Grancey.

— » Comment? le duc de Chartres est-il encore entre les mains des femmes?

— » Vous l'entendrez comme bon vous semblera; mais voici le fait : M. de Saint-Laurent, que j'ai trouvé très-malade de la goutte, m'a dit qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour être agréable à M. le duc de Vendôme. Mais il m'a donné à deviner que Mme de Grancey jouit toujours d'une grande influence dans le Palais-Royal, et qu'un mot de sa bouche ferait merveille en votre faveur.

— » N'avez-vous pas fait sonner bien haut la

promesse que Monsieur a daigné m'accorder?

— » Je n'y ai pas manqué ; mais il paraît que Mme de Grancey, dont Son Altesse fut très-éprise, conserve la prérogative de nommer à toutes les places de sa maison : entre nous, je m'imagine qu'elle y trouve son intérêt.

— » Je ne vois pas quel pot-de-vin je pourrais lui offrir : j'y songerai cependant. Mais est-il quelque charge vacante qui me convienne?

— » Sans doute : M. Le Saulnier, ancien principal du collége des Trésoriers, qui apprenait la grammaire au prince, vient de mourir la semaine dernière....

— » Corbleu! il a bien fait, et je lui en sais beaucoup de gré : je serai grammairien en dépit des envieux. »

Je pris sur Mme de Grancey des informations qui me servissent à me faire bien venir d'elle. M. de Vendôme me chanta un bon nombre de couplets composés sur ses galanteries, ses amours avec Monsieur, et ses méchantes habitudes. « Elle n'a jamais rien fait, me dit-il, que jouer avec ses amans jusqu'à cinq ou six heures du matin, se régaler, fumer du tabac, et le reste. » Ce reste-là

aurait parfaitement bien convenu à mes goûts et à mes moyens; mais la concurrence ne m'était pas permise. Cependant mon imaginative vint à mon aide, et le lendemain, bien parfumé, bien pimpant, je me rendis au Palais-Royal, où logeait cette dame, de plain-pied avec l'appartement de Monsieur.

Le nom de M. le duc de Vendôme que je jetai à la tête des valets, ne me laissa pas longtemps à la porte. On m'introduisit dans la chambre à coucher de M^me^ de Grancey qui était encore au lit. Je m'épuisai en salutations jusqu'à terre; je m'aperçus que la dame lorgnait un petit paquet cacheté que je tenais sous mon bras : elle cherchait à deviner ce que j'apportais.

« Monsieur, me dit-elle, est peut-être la personne qui recherche l'emploi de maître-d'hôtel?

— » Ce n'est pas moi, madame....

— » Sans doute vous venez pour la place de suisse de la porte.

— » Pas davantage, madame, M. Le Saulnier...

— » Je comprends; vous êtes précepteur, lecteur; on pourra s'accommoder de vous.

— » Mon faible mérite me serait un triste ga-

rant de succès, si je n'espérais en vos bontés.

— » Comment l'entendez-vous, mon ami?

— » Je sais, madame, que vous avez l'oreille de Monsieur....

— » Passe pour l'oreille.

— » Je crois être en état de remplir le poste honorable que je sollicite auprès de Son Altesse le duc de Chartres. M. de Vendôme qui s'intéresse à moi, a daigné me présenter à Son Altesse Royale Monsieur : M. de Saint-Laurent n'attend que votre assentiment....

— » Comme je vous dis, je ne vois point d'obstacle : Qu'avez-vous là?

— » Du même tabac dont use le roi d'Angleterre....

— » Du tabac? pour moi?

— » Non, madame : mais j'ai pensé que M. de Contade....

— » Il est vrai, Contade aime le bon tabac. O l'admirable odeur! il doit être délicieux : en vérité il est très-bon! » M^me^ de Grancey se laissa entraîner à la tentation; et aux larges prises dont elle se barbouilla le nez, je vis bien que mon procès était gagné. Cette dame, dont la sottise éga-

lait presque la beauté, me donna certaines distractions qui me détournèrent de l'objet de ma visite; le dérangement de sa toilette n'y fut pas étranger : elle s'aperçut de mon trouble, et sourit en me demandant mon nom. Une femme est toujours sensible au sentiment qu'elle inspire. Elle me dit de compter sur elle, et de procurer encore à M. de Contade de cet excellent tabac qu'elle aimait tant.

M^me^ de Grancey ne m'oublia pas : car le lendemain je reçus ma commission pour remplacer feu M. Le Saulnier, et un billet de ma protectrice, dont je rendis grâce à ma bonne mine. C'était une sorte de rendez-vous, sous prétexte de me faire la leçon, et de prendre jour pour ma présentation à M. de Saint-Laurent. J'allai au lieu indiqué, et je me persuadai que M^me^ de Grancey tirait profit, soit en argent, soit en nature, du pouvoir qu'elle exerçait au Palais-Royal. Je fus doublement protégé, et je m'inscris en faux contre les bruits que M^me^ de Bouillon et la marquise d'Alluye avaient répandus à la Cour sur la santé de cette dame. C'est par-là que je signalai mon entrée dans le grand monde : je ne renonçai

pourtant pas aux amours bourgeois et roturiers.

M. de Vendôme apprit avec plaisir ma nomination; et quoiqu'il eût encore des doutes sur ma moralité, il me félicita avec sa franchise militaire. « Dubois, me dit-il, il n'est plus question ici d'un petit marchand à élever: tu vas te trouver responsable de l'éducation d'un prince; marche droit si tu veux faire ton chemin.

— » Monseigneur, répliquai-je, j'ai bon pied, bon œil, et je ne ferai de faux pas qu'autant que je le voudrai bien. D'ailleurs, je ne crois pas m'arrêter à mon commencement; il y a chez moi plus d'étoffe qu'il n'en faut pour faire un précepteur. »

Il me promit de me recommander chaudement à Monsieur, qui, la veille, lui avait parlé de moi et de mes belles dents: il souriait à ce détail caractéristique. L'abbé Raslin, étonné qu'un pauvre hère de mon espèce eût touché l'avarice de la Grancey, me témoignait une vive satisfaction de ma réussite. Il m'offrit de me présenter à madame Charlotte d'Orléans, dont il me vanta la rudesse allemande. Elle était à peu près nulle dans la maison de son mari, où on la laissait écrire sans cesse des lettres interminables à ses mille et un parens.

Cependant le roi, qu'égayaient ses saillies originales, avait pour elle beaucoup de déférence et d'amitié; elle ne manquait pas de ressources pour être utile aux personnes qu'elle affectionnait, et l'abbé Raslin, assidu à lui faire sa cour, lui devait de grosses pensions qu'il cumulait, sans se croire simoniaque : Bienheureux les pauvres d'esprit! dit l'Evangile. Quant à moi, j'ai pris le contre-pied du proverbe.

C'est le 1^er^ février 1685 qu'eut lieu ma présentation à M. de Saint Laurent, qui, à son tour me présenta à son élève. M^me^ de Grancey voulut bien me conduire elle-même. Elle s'était superbement parée: je la voyais pour la première fois au grand jour. Je m'aperçus, à son visage récrépi de rouge et de blanc, qu'elle n'était plus dans son printemps : je n'eus pas regret toutefois à ce que j'avais fait pour elle, eu égard à ce qu'elle faisait pour moi.

Nous entrâmes dans le cabinet de M. de Saint-Laurent, qui, malgré ses infirmités, se leva pour venir au devant d'elle, sans prendre garde à moi. J'augurai mal de l'orgueil du bonhomme. La singulière figure que c'était pour un sous-gouver-

neur! Un teint bourgeonné et bilieux à la fois, un nez démesurément long et étincelant, une bouche fendue jusqu'aux oreilles, et de petits yeux qu'il fallait deviner dans cet informe visage. Cette grosse tête sur ce petit corps produisait un effet si comique, que le duc de Chartres, mis à l'âge de six ans entre les mains de ce laid pédagogue, ne put jamais l'envisager sans rire aux éclats. Ajoutez à ces belles qualités physiques une vanité, une pédanterie et une ignorance à toute épreuve.

« Monsieur de Saint-Laurent, dit Mme de Grancey à cette face déplaisante, je viens vous donner de ma main ce jeune homme dont vous serez aussi content que je le suis moi-même.

—» Que sait-il faire, madame, ce grand garçon?

—» Ma foi! monsieur, tout.... Au reste, vous en jugerez.

—» Il est bien jeune, répéta le vieux singe, en me toisant d'un air soupçonneux.

—» Monsieur, lui dis-je très-poliment, j'avais cru que mes trente ans étaient à l'abri d'un pareil reproche: nonobstant, si vous préférez me vieillir de quelques années, je les accepte volon-

tiers, et les porterai tant qu'il vous plaira, jusqu'à ce qu'elles me portent en terre inclusivement.

— » Pouah! s'écria-t-il, jeune homme, vous avez de l'esprit, je vous plains : vous ne serez jamais sous-gouverneur. N'allez pas nous gâter notre élève qui n'a déjà que trop de dispositions à ces jeux de mots puérils.

— » N'effarouchez pas mon protégé, répliqua M^me^ de Grancey ; ne lui cherchez pas noise de ce qu'il parle comme un autre écrit : je suis certaine que vous en tirerez plus que vous ne pensez. Il a de puissans protecteurs, et je vous prie de le mettre en belle posture auprès du prince; c'est moi que vous obligerez.

— » Madame, dit M. de Saint-Laurent un peu décontenancé, vous serez obéie, et M. Dubois trouvera en moi un véritable ami. »

M^me^ de Grancey me lança un coup d'œil d'intelligence, et nous quitta, après m'avoir réitéré le conseil d'être sage. J'avais déjà mon plan de conduite fait.

J'avais deviné à l'enveloppe la sottise de M. le sous-gouverneur ; et dès-lors je regardai sa place comme m'appartenant de droit.

« Monsieur, me dit-il, quand nous fûmes seuls, il paraît que Mme de Grancey ne vous protége pas sans motif.

— » De quel motif parlez-vous, monsieur?

— » Je veux dire que vous êtes son parent ou son ami.

— » Ni l'un ni l'autre, à mon regret, car s'il en était ainsi, je ne commencerais pas par un emploi de quinze cents livres.

— » A votre âge, je n'en avais pas autant; mais je crains que vous ne soyez forcé de vous y tenir : car MM. d'Estrades, Renaudot et moi, nous sommes chargés de tout ce qui concerne l'éducation du prince.

— » Je sais bien que M. le comte d'Estrades est gouverneur de Son Altesse; vous êtes son sous-gouverneur, vous, monsieur. Quant à M. Renaudot, il vous est adjoint, comme moi, en qualité de suppléant, lorsque vous vous sentez malade, et hors d'état de continuer vos leçons.

— » On vous a bien informé, monsieur; mais je vais vous instruire de vos devoirs : je compte sur votre zèle. On m'a parlé avec éloge de votre talent pour la lecture; je suis bien aise d'être à

même de l'utiliser : nous avions besoin d'une personne qui pût lire deux ou trois heures de suite, et le valet de chambre dont je me servais remplissait mal mon but.

— » Ainsi mes attributions se borneront à celle de lecteur.

— » Ce n'est pas tout; vous serez mon aide, et vous préparerez les leçons. Ce travail serait au-dessus de vos forces; mais vous aurez pour guide les conseils des premiers savans, MM. La Fontaine, Maucroix et Faure.

— » Je n'approcherai donc pas du prince ?

— » A quoi bon : ne suis-je pas là ? vous ferez des extraits de l'Histoire Universelle, de l'Histoire Ecclésiastique, des Actes des Martyrs, et des choix dans les meilleurs poètes français modernes : le reste me regarde.

— » C'est-à-dire, que vous gardez toutes les relations avec M. le duc de Chartres.

— » Mon ami, je devine votre pensée; mais je vous avertis que les places sont prises, et le plus sage est de vous contenter de celle que vous avez.

— » Monsieur, veuillez m'indiquer où je loge.

— » On vous conduira tout à l'heure à votre

chambre, où vous attendent les livres nécessaires. Commencez dès à présent vos fonctions. »

Monsieur arriva dans le moment, et me dit, en souriant: « Maintenant que te voilà installé, l'ami, oublie les vilaines histoires que tu contais à mon cousin, M. de Vendôme. Mme Grancey m'a dit du bien de toi ; je t'engage à t'observer sur l'article de la religion : mon fils a d'excellens principes....

—» Il ne les perdra pas tant que je vivrai, monseigneur, reprit M. de Saint-Laurent.

—» Et ta goutte, mon viel ami? continua Monsieur, avec sa volubilité ordinaire; repose-toi, soigne-toi, et guéris-toi. Adieu : je te recommande ce prestolet. »

M. de Saint-Laurent, qui était accoutumé au caquetage trivial de Monsieur, reprit le cours de notre entretien tandis que je restais tout ébahi de son étrange recommandation. « — On croirait, me dit-il malignement, que vous n'avez guère de religion...

—» J'en ai bien assez pour mon usage.... »

Une autre porte s'ouvrit, et un jeune enfant, accourut vers nous, et s'adressant à M. de

Saint-Laurent : « — Monsieur, irons nous à vêpres aujourd'hui ?

— » Comme il plaîra à Votre Altesse.

— » Il me plaît beaucoup, répondit le prince. Expliquez-moi, je vous prie, ajouta-t-il, ce qu'entend M. Renaudot par ces paroles : les princes ne meurent jamais.

— » C'est M. Renaudot qui a dit cela? reprit le sous-gouverneur embarrassé.

— » Monseigneur! m'écriai-je avec vivacité, il est vrai que les bons princes ne meurent jamais dans la mémoire des peuples.

— » Quel est ce monsieur? demanda le duc de Chartres.

— » La personne, monseigneur, qui remplacera M. Le Saulnier.

— » Tant mieux! dit-il en riant. »

CHAPITRE V.

Le duc de Chartres. — Le congé. — Madame de Choiseul. — Madame la duchesse d'Orléans. — Les correspondances. — La Grancey et le chevalier de Lorraine. — Le marquis de Villequier et M. de Harlay, archevêque de Paris. — Les portraits de famille. — Le souper. — L'abbé de Chaulieu. — Le marquis de La Fare. — Le chirurgien Félix. — Madame d'Espagny, mademoiselle Chouin et le grand dauphin.

Le jeune duc de Chartres, qui n'avait pas encore dix ans, était beau comme l'amour; toutes les dames de la cour admiraient sa jolie peau blanche, ses beaux cheveux bruns, ses yeux doux et malins, son teint frais et brillant; et pour ces dames, le visage de Son Altesse n'a rien perdu de sa grâce et de sa beauté, depuis que le soleil d'Italie et d'Espagne l'a bruni et rendu plus mâle. Le prince, alors bien fait dans sa petite taille, n'annonçait pas qu'il dût grandir beaucoup : en effet il n'est pas grand, et son embonpoint lui sied à merveille;

il ne marche pas mieux à présent que dans son enfance; cela vient d'une jambe qu'il a plus courte que l'autre. Quant à sa vue, elle s'est améliorée depuis; car à l'âge de quatre ans, une sorte d'humeur qui lui tomba sur les yeux faillit l'en priver tout-à-fait : une poudre que lui ordonna son médecin, M. Gendron, l'empêcha d'être aveugle. Il me parut d'une santé délicate, qui s'est heureusement raffermie par le bon régime que je lui ai fait essayer par la suite. Enfin, M. le duc de Chartres, était un élève tel que je le souhaitais, intelligent, docile et propre à recevoir toutes les impressions. Je me promis tout bas, dès ce moment, de le mettre à l'œuvre aussitôt que j'aurais pris la place de cet imbécille de M. de Saint-Laurent.

Cet enfant, dès les premiers mots qu'il m'adressa, me fit connaître la bourgeoise éducation qu'il subissait. — « Monsieur, me dit-il, veuillez me conduire à vêpres.

— » Comme il plaira à Votre Altesse, répondis-je; » et je me préparais à le suivre, gémissant tout bas de l'école de cagoterie où se gâtait un prince de si heureuses dispositions. Je l'avoue à ma honte,

je n'avais pas mis le pied dans une église depuis plus de cinq ans, et il m'en coûtait de jouer le dévot, tout bon comédien que je sois. Mais M. de Saint-Laurent me sauva un remords en rappelant son élève.

« Monsieur, lui dit-il, vous vous méprenez sur la charge de M. Dubois, qui n'est qu'un aide que je me suis donné, une sorte de secrétaire-lecteur qui vous sera fort utile; mais c'est à moi et à M. d'Estrade à vous faire remplir vos devoirs de religion.

— » Alors, dit le petit duc d'un air fâché, je n'irai pas à vêpres aujourd'hui. Ce monsieur a vraiment une figure qui s'annonce bien.

— » Monseigneur, repris-je avec un salut jusqu'à terre, ma figure ne ment pas, si elle vous montre tout l'attachement que j'ai pour vous.

— » M. de Saint-Laurent, répliqua le prince, tâchez que les leçons de monsieur commencent bientôt; j'y prendrai beaucoup d'intérêt, et je suis sûr qu'elles me profiteront mieux que celles de ce pauvre M. Le Saulnier qui louchait si horriblement. » Il ne se doutait pas en parlant ainsi, qu'il dût lui en arriver autant avec l'âge.

« Je vous prie, Monseigneur, continuai-je d'une voix contrite, de m'accorder un congé de deux jours que je prétends passer avec quelques amis pour leur faire mes adieux...

— » En vérité, interrompit le duc de Chartres, parce que vous entrez dans ma maison, on dirait que vous allez mourir ou partir pour l'autre monde.....

— » Ah! Monseigneur, répondis-je, comment vous témoigner ma joie et ma reconnaissance? mais je dois remercier mes protecteurs qui m'ont fait ce que je suis, M. le duc de Vendôme surtout...

— » Soit, mais si vous ne revenez pas dans deux jours, je vous ferai bien enrager. »

Pendant cet entretien, M. de Saint-Laurent se mordait les lèvres, et m'envoyait au diable du fond de l'âme; il eût voulu me savoir bien loin. Je restai cependant; et le duc de Chartres avec toute la légèreté d'un enfant, prononça quelques paroles qui me semblèrent de bon augure pour le plan d'éducation que j'avais formé.

« Vous savez bien, dit-il à M. de Saint-Laurent, cette jolie duchesse de Choiseul?

—» Je ne vous comprends pas, répondit le pédagogue.

—» Comment! la nièce de Mme de La Vallière, qui a de si beaux yeux et qui danse si bien, à ce que l'on dit?

—» Je ne vois pas, monsieur, où vous voulez en venir, continua M. de Saint-Laurent.

—» On l'a ramenée à Paris avec la petite-vérole; elle aimerait mieux mourir que d'être défigurée, et elle s'est promenée toute la nuit à la gelée.

—» Qui vous a donné tous ces détails?

—» Laurent, mon valet de chambre, qui les tient des gens de M. de Choiseul.»

Je me mis à rire à ce raprochement de noms qui désolait le sous-gouverneur. Celui-ci me fit signe que je pouvais sortir; mais je ne jugeai pas à propos de profiter si vite de cette permission qui avait l'air d'un ordre.

« Dubois, me dit le prince en riant, j'ai aussi un domestique qui s'appelle comme toi.

—» Alors vous en avez deux, Monseigneur;» et je m'éloignai assez satisfait de mon début. M. de Saint-Laurent me détestait déjà comme un rival dangereux.

J'allai trouver M. Rashn qui m'attendait pour me conduire chez M^me^ d'Orléans. — « Eh bien! me cria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut, la barque est-elle au port?

— » A l'ancre et bientôt à la voile, plein succès : M. le sous-gouverneur me hait déjà comme si nous nous connaissions depuis dix ans.

— » Bon signe, mon cher Dubois; j'ai rêvé cette nuit que vous montiez en grade, et je crois aux rêves comme à l'évangile. »

Nous causâmes long-temps de ma présentation et des espérances qu'elle me donnait; puis nous nous rendîmes chez Madame, qui nous reçut au sortir de la messe. Nous la trouvâmes dans son cabinet, en grand habit de cérémonie, assise devant une table chargée de papiers, où elle s'était mise à écrire. Cette princesse ne m'a pas semblé aussi laide qu'on la disait : c'était une beauté allemande, sans grâce ni délicatesse; son teint frais et coloré, ses grosses joues, sa taille bien dodue, ses bras bien ronds faisaient honneur à sa santé robuste; ses yeux étaient assez beaux, et des dents longues et blanches ne gâ-

taient pas sa bouche. De loin, il est vrai, la place rouge de ses sourcils absens, nuisait à l'ensemble de sa figure. J'ai eu depuis occasion de remarquer sa demarche inégale qui la faisait paraître contrefaite. Elle ne se leva pas à notre arrivée, et continua d'écrire avec une rapidité qui m'étonna.

« M. Raslin, dit-elle avec son accent palatin, sans poser sa plume, aujourd'hui jeudi, je tiens correspondance avec ma tante la chère électrice d'Hanovre; je n'ai encore écrit que douze feuillets, et les nouvelles étant abondantes, j'irai, je crois, jusqu'à trente. » J'ai su après que Madame consacrait chaque jour de la semaine à une correspondance particulière. Le dimanche elle écrivait en Lorraine et en Hanovre; le lundi, en Savoie et en Espagne; le mardi, en Prusse; le mercredi, à Modène; le jeudi, encore en Hanovre; le vendredi, encore en Lorraine; et le samedi, elle acquittait l'arriéré de la semaine. Je l'ai entendue dire: Lorsque, dans une journée, j'ai écrit vingt feuillets à la princesse de Galles, dix à douze à ma fille, vingt à la reine de Sicile, je suis à peu près fatiguée. Louis XIV la raillait de sa bave épistolaire. Il lui

fit un jour présenter une liste de cent chevaux crevés par la poste à son service d'une année. Quand on songe que ce commerce de lettres avec toutes les cours de l'Europe a continué pendant plus de quarante ans, on est presque effrayé : il faut être femme pour s'accoutumer à ce manége. Je ris quelquefois en pensant à la belle réputation que la bonne dame m'a dû faire à l'étranger. Je reviens à notre première entrevue qui n'annonça pas la franche inimitié dans laquelle nous vécûmes ensuite.

« Madame, dit M. Raslin, je prends la liberté de présenter à Votre Altesse Royale, le précepteur que s'est adjoint M. de Saint-Laurent pour l'éducation de monseigneur le duc de Chartres. » Elle me regarda à ces mots avec une attention minutieuse que je soutins le plus effrontément possible.

« Ah! dit-elle, monsieur est le Dubois dont quelqu'un m'a parlé assez favorablement : en effet, mon ami, votre physionomie ne dément pas le bien qu'on m'a dit de vous.

— » Madame, répondis-je avec une adresse qui m'était naturelle, mais qu'un autre aurait dû à

l'influence de l'air de la cour, j'aurai beaucoup à faire pour être digne des bontés qu'on a pour moi; mais j'espère y réussir avec l'aide de Dieu et les conseils de Votre Altesse Royale.

— » Je suis contente que vous soyez venu, répit-elle en m'observant; j'en étais justement sur votre chapitre, et je vais tracer votre portrait d'après nature. »

Je posai de mon mieux pendant que la princesse m'adressait des questions de tout genre, ne manquant pas de coucher par écrit la substance de mes réponses. Je me croyais déjà un personnage; car j'ignorais que tout avait place dans cette correspondance universelle, où la crudité des expressions surpassait souvent celle des sujets. Peut-être me trouvai-je accollé par hasard à des escrocs et à des filles publiques.

« M. Dubois, me dit-elle encore gravement, quand elle eut terminé l'article qui me concernait, vos appointemens se montent à quinze cents livres, m'a-t-on dit; voulez-vous que j'y ajoute cinq cents autres de ma cassette?

— » Madame, m'écriai-je avec une expression

de reconnaissance qui n'était pas jouée, qu'ai-je fait pour mériter....?

— » Rien encore; mais il s'agit de gagner cet argent. Vous allez vous trouver, par la nature de vos fonctions, à côté de mon fils presque nuit et jour...

— » Je suis fier de cet honneur, répliquai-je, devinant d'avance ce qu'elle attendait de ma complaisance.

— » Je suis souvent à court de détails qui le concernent, et pourtant M. le duc de Chartres doit paraître dans toutes mes lettres; c'est une lacune à remplir, et pour cela j'ai compté sur vous.

— » Madame, j'ose aussi compter sur moi lorsqu'il s'agira de faire preuve de zèle.....

— » Je vous prie donc de tenir un journal des travaux et des paroles de mon fils; vous me le remettrez chaque semaine, et les cinq cents livres que je vous promets seront bientôt doublées, si je suis contente de votre intelligence. »

J'acceptai avec joie l'espionnage qu'on me confiait, et qui pouvait être exploité à l'avantage de mon avancement; car je me proposais de faire parler de temps en temps mon jeune prince en

faveur de son sous-précepteur. D'ailleurs, j'eusse été plus honnête homme, que l'approbation de M. Raslin aurait fait taire mes scrupules.

On apporta à la princesse un énorme paquet de nouvelles, qui m'apprit que je ne serais pas le seul employé par la curiosité de Madame. Elle l'ouvrit brusquement, le parcourut en silence, et s'écria d'un air radieux : « La vilaine s'en ira donc enfin! » puis se tournant vers l'aumônier : « Raslin, ce que je vous avais annoncé est arrivé; le roi a pris en considération mes plaintes sur la Grancey, qui devient de jour en jour plus insolente. »

Je me gardai bien de défendre ma protectrice, qui ne l'eût pas été auprès de la duchesse d'Orléans.

— « Conçoit-on, disait celle-ci, que cette pécore s'est vantée de me chasser de ma maison; elle a osé faire beaucoup de bruit d'une prétendue liaison avec Monsieur qui n'a pas son pareil en timidité; c'est un vrai Joseph; il faudrait donc qu'elle l'eut pris de force, comme elle l'a tenté à sa honte. Monsieur lui-même me l'a conté; et depuis le danger qu'il a couru, il ne veut pas rester seul avec cette dévergondée. Enfin les amours de la Gran-

cey avec le chevalier de Lorraine m'ont fourni un prétexte de me venger d'une impudente. Voici qu'on m'annonce que le roi a fait de vifs reproches à Monsieur sur les mœurs de ses domestiques, et l'a prié de chasser la Grancey pour faire cesser le scandale. Le jour où je la verrai dehors, je ferai chanter un *Te Deum*. »

Madame se laissa entraîner à nous lire divers fragmens de ces notes secrètes qui me parurent écrites par une main exercée. J'ai su depuis que le marquis de Dangeau et le duc de Saint-Simon avaient part à ce petit espionnage, dont une branche m'était confiée. La duchesse d'Orléans, avec cette confiance qui ressemblait à l'indiscrétion, nous lut un choix d'anecdotes du jour, que M. Raslin écoutait avec moins d'étonnement que j'en aurais attendu d'un aumônier. Je me rappelle entre autres la suivante qui se retrouvait alors dans toutes les conversations.

M. le marquis de Villequier avait des rapports intimes avec la duchesse d'Aumont, sa belle-mère, tandis que sa femme prenait sa revanche avec M. de Harlay, archevêque de Paris. Cette M^me^ de Villequier, qui ensevelissait les morts par

pénitence, se récompensait de ces mortifications pieuses, en ne se refusant aucun amant. Depuis quelque temps elle les choisissait de préférence dans l'église; et le curé de Saint-Méry, ainsi que le beau prieur de Saint-Martin, suppléaient tour à tour M. de Harlay. La jeune duchesse d'Aumont surpassait encore ce bon exemple, et restait à Paris pour se livrer plus librement à ses galanteries; car le vieux duc, qui l'avait épousée en secondes noces, était retenu par son service à Versailles. Or, M. de Villequier, dans ses fréquens voyages à l'hôtel d'Aumont, s'amouracha d'une chambrière qui ne pouvait se montrer plus cruelle que sa maîtresse. Cette fille devint grosse, fut renvoyée, et se vengea en ménageant au marquis les moyens d'avoir la preuve des infidélités de M^me^ d'Aumont. C'était M. l'archevêque de Paris, qui ne respectait pas plus la belle-mère que la belle-fille. M. de Villequier, piqué de l'étrange rival qu'on lui avait choisi, et ne soupçonnant pas que ce rival le fût doublement, se hâta d'aller à Versailles ébruiter ce qu'il avait vu dans la chambre à coucher de M^me^ d'Aumont; le scandale se répandit si rapidement, que M. de Cou-

langes mit l'aventure en chansons. M. le duc d'Aumont se retira dans ses terres, M^me^ de Villequier dans son oratoire, et M. de Harlay, inquiété des suites de cette affaire, alla trouver M^me^ de Maintenon, afin qu'elle se chargeât de l'assoupir, et en même temps il fit jouer une contremine, en accusant M. de Villequier d'avoir entretenu un commerce adultère avec sa belle-mère. Ces accusations révélaient une foule de mystères amoureux dont tout le monde riait, excepté les parties intéressées. Le roi vint à temps pour arrêter ce débordement de vérités; il manda M. de Villequier et lui dit sévèrement :

« Monsieur, je vous engage à apaiser les bruits auxquels vous avez donné lieu si imprudemment; outre qu'ils touchent de près à l'honneur de l'église, ils portent une rude atteinte au vôtre comme à celui de votre famille; je vous avertis, qu'en cas où cet esclandre continuerait, nous verrons si M. de Harlay est aussi coupable que vous le dites, et si d'autres ne le sont pas plus que lui. Voyez maintenant ce que vous avez à faire. »

M de Villequier qui était plus courtisan que tout le reste, ne balança pas et démentit lui-même ce qu'il avait affirmé par serment: il protesta qu'il s'était grossièrement trompé, alla faire des excuses à M. de Harlay, à Mme d'Aumont, et ne fit pas plus mauvaise mine à sa femme; seulement il ne parlait jamais de lui sans ajouter cette parenthèse : « Moi qui ne vaux pas un archevêque. »

Madame nous lut avec un merveilleux sang-froid cette chronique scandaleuse dont la crudité aurait fait rougir tout autre que moi. Quant au bon Raslin, il était habitué à ces manières et ne s'en formalisait pas le moins du monde. Comme je regardais les portraits de famille dont le cabinet était tapissé, Madame s'interrompit pour me dire: « Remarquez, s'il vous plaît, que je n'ai pas là le tiers de mes aïeux; ce qui est facile à croire, quand on sait que les princes palatins ne le cèdent en noblesse à nul souverain de l'Europe. Le roi en est convaincu mieux que personne; car, lors de mon mariage avec Monsieur, il m'a remercié de l'honneur que je faisais à sa famille. » La séance avait été longue, et Madame s'en aperçut avec un

cri de regret. « Quatre heures! dit-elle, je n'aurai jamais fini mes lettres aujourd'hui; il faudra que je les achève ce soir pendant le jeu d'hombre de Mme la maréchale de Clerambault. Dubois, je vous recommande mes nouvelles, tout ce que vous verrez, tout ce que vous entendrez; votre argent vous attend. » Nous sortîmes enchantés de cette réception, sans morgue et sans étiquette.

« Dubois, me dit M. de Raslin, puisque vous nous restez aujourd'hui, je veux vous faire connaître l'intendant de Messieurs de Vendôme, l'abbé de Chaulieu qui est arrivé ce matin du château d'Anet, avec son ami le marquis de La Fare. » Je n'étais pas sans avoir entendu citer ces deux poètes aimables qui imitaient Anacréon à l'âge de quarante-cinq ans; quoique par goût je lusse peu de vers, je savais par cœur beaucoup de leurs plus jolies chansons. M. de Vendôme avait si souvent loué devant moi ces deux bons vivans que je me réjouis de les rencontrer. La connaissance fut prompte et complète. M. Raslin me présenta à M. Chaulieu qui m'accueillit comme une personne qu'il avait déjà vue, m'embrassa

de leurs prouesses le verre à la main. La fin de l'orgie où Vénus prit la place de Bacchus, me permit de réhabiliter la réputation de ma capacité. Ce souper, qui se prolongea jusqu'au matin, m'apprit que les grands seigneurs étaient passés maîtres en débauche, et qu'auprès d'eux j'avais l'air d'un petit bourgeois. Depuis, je ne suis pas resté en arrière. Le célèbre chirurgien Félix assistait à la fête, et en lui le vin compromit la gravité de la docte faculté. Il nous raconta l'histoire de sa sœur, que je répéterai avec la décence d'un cardinal à jeun.

« Connaissez-vous, messieurs, nous dit-il, la demoiselle Chouin, fille d'honneur de la grande princesse de Conti? Corbleu! quelle fille d'honneur! elle est petite, avec de courtes jambes sur lesquelles on dirait que son corps n'est pas attaché; elle a un visage en forme de lune, des yeux saillans à fleur de tête, un nez relevé et une bouche fendue par-delà les oreilles, ornée des plus horribles dents du monde. On assure qu'elle a de l'esprit, et en vérité ce serait une faible compensation à tant de défauts corporels. Je ne vous parle pas de sa gorge monstrueuse qui charme

surtout Monseigneur le dauphin, assez peu délicat en ces sortes de choses. Cependant, un jour qu'il chassait avec madame la duchesse d'Orléans aux environs de Fontainebleau, il s'alla reposer dans la maison de campagne de ma sœur, M^me^ Desplanes, remariée nouvellement à M. d'Espagny. Ma sœur est aussi jolie que la Chouin est hideuse; et Monseigneur, à qui tout est bon, eut une velléité pour sa charmante hôtesse : il la regarda pendant une heure, sans prononcer une parole, et en frappant contre ses souliers avec le fourreau de son épée. Ma pauvre sœur qui n'avait jamais vu de prince du sang si près d'elle, se laissa éblouir au point d'oublier son second mari : le premier était oublié déjà depuis long-temps. Il paraît que Monseigneur ne se souvenait pas d'avoir été aussi bien traité par les filles d'honneur de madame la dauphine; il s'installa pendant plusieurs jours chez M^me^ d'Espagny, qui ne lui épargna pas les bons procédés. Pour l'en récompenser, il lui donna, sans qu'elle l'eut demandée, une promesse de mariage écrite, portant qu'il l'épouserait dans le cas où son mari et la dauphine viendraient à mourir. Là-dessus il revint à Versailles

retomber sous la tutelle de mademoiselle Chouin. Ma sœur, qui soupirait déjà après un second veuvage, ne tarda pas à suivre l'infidèle. C'est alors qu'elle m'annonça que j'étais presque beau-frère de Monseigneur. Je lui dis d'agir comme il lui plairait, mais surtout de ne point me mêler dans ses prétentions assez ridicules. En effet, elle eut plusieurs entrevues avec le dauphin qui la pria de se tenir tranquille; elle ne fit que plus de bruit, et courut comme une bacchante chez la demoiselle Chouin, dont personne n'ignorait le commerce avec Monseigneur, plus débauché que pas un de nous, messieurs. Or, deux femmes amies s'accordant difficilement, que sera-ce de deux rivales! l'explication fut entrecoupée de pleurs, de cris, d'injures et de menaces. Mademoiselle Chouin, ayant touché un mot d'une promesse de mariage qu'elle avait en sa possession, M^me^ d'Espagny tira la sienne et l'étala victorieusement aux yeux de sa rivale qui s'en saisit et la déchira en morceaux. Peu s'en fallut que sa figure n'eût le même sort: ma sœur se jeta sur la Chouin pour la mettre en pièces; le dauphin, qui arriva par bonheur, apaisa ce combat qu'il avait causé par

sa faiblesse; mais, craignant de le voir recommencer en public, et sous les yeux du roi, il se rangea du côté de celle qui avait conservé sa promesse de mariage intacte, et fit exiler M^me^ d'Espagny à Soissons, dans la famille de son mari. Voilà bien l'ingratitude des grands! Sur ce, messieurs, si vous avez des sœurs belles et sensibles, je vous engage à leur dire qu'elles se défient des princes du sang, et surtout des promesses de mariage. »

CHAPITRE VI.

Le précepteur et le sous-gouverneur. — La lecture. — Disgrâce.—Mort du maréchal d'Estrade, gouverneur du Prince. — Le duc de La Vieuville son successeur. — Faure. — Prophétie. — Maucroix. — Mademoiselle de Joyeuse. — La Fontaine. — Son portrait. — *La Clochette et Baruth.* — *Sainte Champmeslé.* — Le pendu. — La Chapelle et mademoiselle Pelart. — Les *Amours de Catulle.* — Lully. — Furetière. — L'abbé Renaudot. — L'abbé Leblanc. — Dubois dans l'antichambre.

« Allons Dubois, mon ami, me dis-je en entrant en fonctions, puisque tu as mis le pied dans une bonne maison, arrange-toi pour n'en plus sortir. Étudions le terrain, tenons-nous bien. »

M. de Saint-Laurent, qui apparemment connaissait le peu qu'il valait, et redoutait un rival de ma force, s'employa chaudement à me desservir auprès de Monsieur. Pour empêcher que je ne lui rendisse ces bons offices en le brouillant avec le duc de Chartres, il ne me laissa jamais seul avec notre auguste élève, jusqu'à ce qu'il eût

trouvé le moyen de m'en éloigner tout-à-fait. Le duc de Chartres m'avait témoigné de l'affection qui se tournait en haine contre lui. Il n'était pas étonnant qu'il me donnât la préférence : je mettais tous mes soins à ne pas même le contrarier, tandis que M. de Saint-Laurent, qui n'était jamais de mon avis, le contredisait à tout propos et sans nécessité. J'étais cependant assez satisfait de l'état des choses, espérant moins en mon étoile qu'en mon adresse, et je sentais au fond de l'âme des ardeurs d'ambition qui m'excitaient à ne rien épargner pour arriver le plus haut possible. Cette impatience de jeune homme devenait de jour en jour plus vive, irritée par la conscience que j'avais de mon audace et de mon esprit; mon sommeil en était troublé, et l'on m'entendit parler en dormant, de mes grandeurs, qui n'étaient encore que dans mon imagination. C'est à cette volonté ferme, qui me poussait à user de tous les moyens pour parvenir, que je dois honneurs et fortune. J'ai quelque raison d'être fier de ma persévérance et de mon habileté. Qu'on m'en montre un plus adroit et plus heureux! Ce coquin d'Alberoni est le seul qui me vaille!

Je voyais tous les jours le duc de Chartres pendant une heure et demie que durait la lecture que je lui fesais en présence de M. de Saint-Laurent. C'était lui qui choisissait cette lecture dans les ouvrages de M. Bossuet ou dans des livres de piété qui n'étaient pas même toujours d'un bon style. Le duc de Chartres avait trop d'esprit naturel pour se plaire à ces abstractions théologiques, et il lui arrivait souvent d'éclater de rire au milieu d'un sermon. Le pauvre prince! j'avais moi-même quelque peine à tenir mon sérieux.

Un jour je m'avisai de changer le volume de nos lectures et j'entamai une Provinciale de Pascal, qui produisit un effet bien différent sur les oreilles du maître et de l'élève. M. de Saint-Laurent, la rougueur au visage, m'ordonna de cesser; le duc de Chartres me pria de continuer. M. le comte d'Estrade, qui entra par hasard, se rangea du parti du sous-gouverneur, non pas qu'il connût autrement Blaise Pascal, mais attendu qu'un précepteur ne pouvait avoir raison contre un sous-gouverneur. Cette altercation fournit un motif à M. de Saint-Laurent pour ne plus me permettre d'assister aux leçons que je préparais dans ma

chambre avec les conseils de trois savans. Je n'approchai donc plus du duc de Chartres, qui ne m'en aima pas moins, me regardant comme le martyr de mon dévouement pour lui; mais outre que les impressions de la jeunesse sont fugitives, le caractère particulièrement mobile de son altesse ajoutait encore au péril de ma disgrâce. L'expérience m'a prouvé que chez M. le duc d'Orléans l'influence immédiate est la meilleure et la plus sûre.

Durant plus d'une année que je subis cette sorte d'exil, je fus abreuvé de dégoûts de toute espèce. M. de Saint-Laurent me poursuivit avec un acharnement qui me fit supposer que je le méritais. En effet, je n'étais pas un ennemi à dédaigner. Il fallut toute ma persévérance et ma confiance en mon étoile pour que je ne quittasse pas de guerre-lasse un emploi dont les bénéfices n'étaient que des chagrins. M. de Saint-Laurent m'imposait une servitude aussi pénible qu'humiliante: lorsqu'il s'aperçevait que je désirais sortir pour mon amusement, il imaginait quelque prétexte diabolique qui me claquemurait à la maison; il me fesait attendre impitoyablement dans l'anti-

chambre que sa leçon fût finie, et au milieu des valets qui avaient l'ordre de ne pas m'épargner les brocards; je me consolais en formant mille projets de vengeance que le ciel se chargea de mettre à exécution au moment où, de désespoir, j'aurais jeté le manche après la cognée. Pendant cette longue épreuve, que je supportai avec une constance d'ange, au grand désappointement du sous-gouverneur qui espérait par-là se débarrasser de moi, j'eus des relations agréables avec quelques personnes de mérite qui m'estimaient à cause de mon esprit.

Le maréchal d'Estrades était mort, et deux jours après la place de gouverneur échut à M. le duc de La Vieuville, qui ne devait pas en toucher long-temps les émolumens. Le premier de ces deux grands hommes était un des huit généraux que Mme de Cornuel appelait la monnaie de Turenne; et à son tour il considérait les sous-gouverneurs et les précepteurs comme la petite monnaie de sa noble personne. A peine s'il daignait nous accorder un regard. Le duc de La Vieuville se montra plus fier encore, et de sa charge et de la dignité de son nom. Heureusement le prince

nous vengeait de ses dédains en se moquant en véritable espiègle, de ses prétentions et de sa perruque colossale. Mme de La Vieuville avait la peau velue et la bouche toujours entr'ouverte. Voilà tout ce qui faisait remarquer madame la duchesse.

C'était MM. Faure, Maucroix et La Fontaine qui me dirigeaient dans la préparation des leçons du prince. Le premier était mon ancien principal du collége Saint-Michel. Il m'avait retrouvé sans humeur comme sans surprise.

— « Dubois, m'avait-il dit, tu n'es pas sot, et je suis bien aise de voir que ma prévision ne m'a pas trompé. Il y a quelque chose dans la tête de ce drôle, ajoutait-il en riant, et j'ai idée qu'il me surpassera quelque jour.

— » Monsieur, répliquai-je sur le même ton, si je m'étais contenté comme vous d'une charge de principal de collége, je n'aurais pas quitté le vôtre.

— » Toi me succéder! s'écria M. Faure, revenant à sa vivacité doctorale, la Sorbonne ne s'accommoderait pas de l'échange.

— » La Sorbonne est de meilleure composition

que vous ne croyez, répondis-je. » Je ne pensais pas alors que cela dût être aussi vrai à mon égard. Au demeurant le docteur Faure était un savant distingué; son érudition grecque et latine me fut plus d'une fois d'un grand secours; et ce qui me plaisait en lui, c'est qu'il ne songeait pas à se faire valoir, bien que toutes ses paroles fussent bonnes à entendre. Je me souviens qu'il me donna gain de cause contre M. de Saint-Laurent, au sujet d'une leçon d'Homère qui avait amené entre nous une querelle, comme toujours. Un précieux manuscrit qu'il possédait, se trouva par hasard de mon avis. Sa belle bibliothèque fut réunie après sa mort à celle du roi, enrichie par cette acquisition de deux cent cinquante beaux manuscrits des premiers siécles.

Maucroix, chanoine de Rheims, était un lourdaud encore plus bête que savant, sous le nom duquel La Fontaine a pourtant fait quelques jolis vers. Son individu épais comme son esprit contredisait le bien que son ami disait de lui à tout venant. C'était une vieille amitié de quarante ans, et le *bonhomme* (je ne sais qui avait nommé ainsi le plus malin qui fût en France) avait donné

à ce pauvre Maucroix une petite réputation de par le monde, en consentant à imprimer quelques-uns de ses ouvrages à la suite d'une méchante traduction de harangues anciennes que publiait le chanoine. Au reste, ce dernier n'était pas si enseveli dans son érudition, qu'il ne fût parfois d'un commerce agréable: il parlait peu, écoutait tant qu'on voulait, et ne dormait pas aussi aisément que son *fablier*. Il avait fini par se persuader qu'il était poète; mais quoi qu'il fît, il ne put le persuader aux autres. Il ne prononçait pas une phrase sans y glisser le mot *Dieu* qui se trouvait ainsi placé dans des locutions étranges. Il dit un jour à Jean La Fontaine :

« Dieu ait en sa sainte garde la dernière édition de vos contes !

—» Penses-tu, riposta le *Bonhomme*, que j'aie fait des contes pour l'amour de Dieu?

—» Je crois que c'est pour l'amour tout court, repris-je en souriant.» Et La Fontaine, me regardant avec ses yeux fixes, me dit, sans sortir de sa gravité :

—» Ma foi ! Monsieur, vous avez raison ! »

M. Maucroix avait la singulière manie de citer

partout, et comme un modèle universel, la fameuse M^lle^ Sermant de Maucroix, qui avait à sa disposition tout l'esprit de ses galans: elle était, je présume, un peu sa parente; et le moindre mot, en passant par une si belle bouche, acquérait à ses yeux un prix inestimable. Il nous raconta, non sans exclamations admiratives, que la chienne de cette demoiselle se nommait Blanquette, et qu'elle mordait les jambes de ceux qui faisaient la cour à sa maîtresse. J'en ai connu beaucoup qui avaient fait mieux, sans avoir senti les dents de cette chienne plus prude que M^lle^ Sermant. Maucroix avait eu, en dépit d son extérieur grotesque, une violente passion pour M^lle^ Joyeuse, qui fût depuis marquise de Brosset. Il était alors avocat au parlement de Paris; et cet amour, qui triompha de sa jurisprudence, ne s'était pas éteint sous les glaces de la vieillesse. Je n'ai rien vu de plus plaisant que cet amoureux de soixante-huit ans, soupirant comme un berger des églogues de M. de Fontenelle.

M. de La Fontaine, qui s'était pris d'un grand attachement pour moi, m'a toujours semblé aussi remarquable par ses bizarreries que par son génie.

On nous a fait de lui beaucoup de portraits qui ne lui ressemblent pas et se sentent tous d'un préjugé particulier. Les uns n'ont voulu voir dans son extérieur qu'une plaisante contradiction avec ses talens; les autres l'ont peint de fantaisie d'après ses ouvrages. Certes, sa physionomie n'était pas précisément celle qu'on eût voulu voir à un esprit si original et si journalier; mais ses yeux n'avaient pas ce regard éteint qu'on leur a prêté, je ne sais pourquoi; ils paraissaient fixes quelquefois, et brillaient tout à coup d'un éclat inaccoutumé; ce sourire sculpté pour ainsi dire sur ses lèvres, n'avait pas toujours cette expression niaise que quelques-uns y ont vue: j'ai remarqué dans ce sourire une malice qui semblait confidente d'une pensée railleuse ou philosophique. Son air lourd n'avait rien de guindé; et bien qu'il ne sût que faire de ses bras et de ses jambes, il mettait dans son laisser-aller une naïveté de l'âge d'or qui me charmait. Quoique la spirituelle M^lle^ de Cornuel n'ait pas réussi à tirer quatre paroles du Bonhomme (ce qui a fait dire à cette dame qu'il était plus difficile de faire parler les génies que les bêtes), il causait volontiers avec moi, peut-être

parce que je ne le questionnais pas, et que je ne le fatiguais jamais d'éloges. Il était depuis quelques années membre de l'Académie française: mais, disait-il, le fauteuil n'avait été donné qu'à l'auteur des fables; celui des contes n'avait encore qu'une chaise percée. Je lui pardonnais sa malpropreté en l'honneur des neuf Muses : on sait qu'il mangeait avec une gloutonnerie silencieuse, faisant part à ses habits de tout ce qu'il portait à sa bouche. Je me suis trouvé avec lui à la table de M. Raslin, un certain jour qu'il fit disparaître successivement huit ou dix pains en les émiettant sous la nappe. Il composait sans doute, pendant cette distraction, une fable sur les souris. On ne put jamais lui persuader qu'il avait jeté là tout ce pain. Gaches, qui l'accompagnait partout en forme de parasite, répétait pour lui ses ouvrages, et La Fontaine n'écoutait pas. D'autres fois, je l'ai entendu s'applaudir lui-même, sans penser que ce fût lui qu'il applaudissait. Je ne tarirais pas à rapporter tous les traits qui le concernent; je me contenterai de ceux dont j'ai été témoin.

J'ai dit qu'il avait de l'amitié pour moi; voici à

quel sujet. Lorsque j'assistais encore aux lecons du duc de Chartres, La Fontaine arriva un matin, crotté jusqu'à l'échine; il ne salua ni le Prince, ni M. de Saint-Laurent, ni moi, et s'assit gravement à côté de nous. Il était dans un de ces momens de préoccupation qui ressemblaient à de la folie. Le duc de Chartres, habitué à ces boutades du *fablier*, feignit de n'y prendre pas garde. M de Saint-Laurent en fit autant. Soudain La Fontaine se lève, et me frappe sur l'épaule en disant :

— « Je parie, Monsieur, que vous êtes de cet avis.

— » S'il est bon, répondis-je, volontiers.

— » Voyez, répliqua-t-il; la semaine dernière je dînai chez Boileau, à Auteuil; Racine, Chapelle s'y trouvaient, et M. Arnauld était des nôtres. Je ne le connaissais pas, mais j'en avais entendu parler d'une façon fort avantageuse. Je vois qu'on ne m'a pas trompé. Gaches récita pour moi mes *deux Pigeons*; et je me rappelle avoir vu des larmes dans les yeux de M. Arnauld que j'aurais cru trop plein de sa théologie pour pleurer: la théologie ne vaut pas Baruch, je vous jure.

— » Qui est-ce Baruch? demanda le duc de

Chartres, aussi ignorant que M. de Saint-Laurent sur ce sujet.

— » Comment, vous ne connaissez pas Baruch? s'écria La Fontaine, lisez Baruch; c'est plus beau que Malherbe. »

Je vins au secours de cette explication assez insuffisante, et j'appris peut-être à La Fontaine lui-même que Baruch était un prophète hébreu. Je remis le conteur sur la voie de son discours, qu'il avait déjà oublié pour Baruch. — « Vous comprenez, ajouta-t-il, combien je fus flatté d'obtenir le suffrage d'un si grand homme que M. Arnauld; les larmes m'en vinrent aussi aux yeux. J'imaginai, pour témoigner ma reconnaissance à ce digne M. Arnauld, de faire un nouveau conte, et de le lui dédier. Mon conte est fait; je l'ai lu à Boileau et à Racine qui m'ont traité d'impie, disant que mon hommage aurait l'air d'une insulte. Or, je veux vous en faire juge, et prie Son Altesse de m'accorder un instant d'audience. » Il commença brusquement à débiter sa *Clochette*. M. de Saint-Laurent fit d'abord bonne contenance; mais voyant que son élève, qui n'avait jamais rien entendu de pareil, ne riait pas du bout des lèvres,

il m'engagea tout bas à chercher un prétexte qui pût rompre la belle éducation que l'on donnait là au Prince. J'arrêtai brusquement le Bonhomme en le tirant par la manche, et je lui criai à mon tour : « Monsieur, ayez la bonté de venir avec moi lire Baruch. » Ce nom chéri vint tout à coup lui faire oublier la *Clochette*, et il me suivit dans ma chambre, où je n'eus pas plus de peine à le remettre sur le chapitre des contes. Il m'en récita un bon nombre qui n'ont jamais été publiés, parce que, pour être nommé académicien, il avait promis au Roi de devenir sage. Ces contes inédits n'étaient pas moins amusans que leurs aînés, et je m'imagine qu'il les brûla avec une comédie qu'il avait en portefeuille lors de sa dernière maladie. Ce fut cet intérêt que je prenais à écouter ses contes qui l'attacha à moi, de sorte qu'il ne me cachait pas ses hérésies, comme il les appelait lui-même. « Préférez-vous l'Evangile, à Platon ? me dit-il un jour. » Une autre fois il s'inquiétait de ce que la Champmeslé, qu'il aimait de concert avec Racine et beaucoup d'autres, ne serait pas dans l'almanach après sa mort. « En vérité, disait-il, elle n'y tiendrait pas plus de place qu'une autre sainte. »

Un soir que j'étais retiré dans ma chambre, je le vis entrer tout pâle. « Venez, me dit-il, La Chapelle s'est pendu. » Sans attendre ma réponse, il me tourna le dos, et je le suivis machinalement, ne sachant pas ce dont il s'agissait. Je connaissais Chapelle, le poète épicurien, que j'avais souvent vu chez l'abbé Chaulieu; je craignais qu'il ne lui fût arrivé un malheur. Cependant La Fontaine marchait toujours en hâtant le pas, et je le joignis seulement à la porte d'une maison de la rue Richelieu. Il ne répondit à aucune de mes questions, monta un escalier roide et obscur, et entra dans un galetas encombré de livres. Un pauvre diable étendu sur son lit ouvrait des yeux égarés et reprenait ses sens. La Fontaine lui dit tendrement : « Eh bien! mon ami, tu n'es donc pas mort? » Je prodiguai des secours à ce moribond, qui n'avait pas encore recouvré la parole. Pendant ce temps-là La Fontaine s'était assis près d'une petite lampe qui éclairait la chambre à moitié : et il lut attentivement le premier livre qui lui tomba sous la main.

« Monsieur, dis-je à La Chapelle (c'était le membre de l'Académie, qui ne valait pas l'autre

Chapelle), qui a pu vous porter à vouloir attenter à vos jours?

—» Ah! Monsieur, reprit-il avec un soupir, vous ne connaissez donc pas mademoiselle Pelart? »

J'avouai mon ignorance.

— « Voilà, ajouta-t-il, mon inhumaine! Depuis dix ans je languis pour cette beauté cruelle qui se rit de mes souffrances : je lui ai fait l'offre de ma main; elle l'a rejetée, parce qu'elle prétend ne pas m'aimer. Enfin, désespéré d'attendre en vain le bonheur, je la menaçai de mourir.

— » Sans doute, répliquai-je, elle prit cela pour une métaphore, comme on en voit tant dans le *Cyrus* et la *Clélie*.

— » Non, monsieur, reprit le poète qui ne s'aperçut pas que je plaisantais; car aujourd'hui même que j'allai me jeter à ses pieds, elle me reçut avec tant de barbarie, que je m'écriai que je me pendrais de désespoir. Elle me railla sur ce beau projet, et m'engagea à faire mon testament, où elle aurait sans doute autant de place que dans mon cœur. Cette méchanceté me tira des pleurs des yeux, et je revins chez moi avec la ferme résolution d'en finir avec la perfide. Je

dressai un acte par lequel mademoiselle Pelart serait légataire de tout ce que je possédais.

—» La Chapelle, interrompit La Fontaine, as-tu payé le diné que nous fîmes au cabaret Marion?

— » Je me mis la corde au cou, continua La Chapelle, et je ne sais pas ce qui serait arrivé de mon âme, si La Fontaine n'était entré dans le moment où je faisais des contorsions de possédé à deux pieds de terre: il détacha le nœud coulant, et je perdis connaissance lorsqu'il m'eut porté sur mon lit. Ingrate Pelart! que ne peux-tu voir l'état déplorable où tu m'as réduit!

— » Le diable emporte *les Amours de Catulle*! s'écria La Fontaine, en jetant le livre qu'il tenait; quel est l'auteur de cette platitude? »

Il oubliait que cet auteur n'était autre que le pendu de mademoiselle Pelart. Chapelle à qui je contai l'aventure de son homonyme de l'Académie française, dit plaisamment qu'il eût mieux fait de se pendre au cou de cette demoiselle qu'il a épousée depuis. Ce La Chapelle que Louis XIV vantait comme si c'eût été un bel esprit, est bien vieux à présent, s'il n'est pas mort.

Le bon La Fontaine qui m'indiquait les extraits

à faire dans les meilleurs poètes français, s'étonnait que ses contes ne m'en fournissent pas: au fond je n'eusse pas demandé mieux que de les faire servir à une éducation telle que je la concevais.

« Monsieur, lui disais-je, il y a dans ce livre de quoi faire un homme d'un enfant; et M. de Saint-Laurent se gardera bien d'apprendre à M. le duc de Chartres s'il est fille ou garçon.

— » Bah! répondait le Bonhomme, à son âge, j'étais encore ignorant là-dessus; et à voir les manières du Florentin, je douterais volontiers de quel sexe je suis. »

C'était le musicien Lully qu'il appelait le Florentin. Ce dernier ne faisait autre chose que de la belle musique, et le vilain défaut qu'il avait apporté d'Italie en France était presque aussi connu que ses opéras. La Fontaine, (selon l'expression du Bonhomme), *s'enquinauda* à sa prière, c'est-à-dire composa les paroles de *Daphné* que Lully devait mettre en musique. Mais Lully s'en dispensa sous prétexte que l'opéra n'était pas bon, et je crois qu'il ne jugeait pas si mal. Dans cette grande colère qu'il exhalait en satires et en épigrammes,

car il avait de la rancune malgré sa bonhomie, il me disait : Lully est la seule bête que je haïsse. Cependant lorsque les amours déshonnêtes de Lully, avec mademoiselle Larochois, danseuse de l'opéra, occupaient les coupletiers de la ville et de la cour, La Fontaine dédaigna de se joindre à ces assaillans vulgaires. Sa querelle avec abbé Furetière n'eut pas un plus grave motif. Furetière, dans un de ses factum contre l'Académie, reprocha à La Fontaine qui était maître des eaux et forêts, de ne pas savoir ce que c'était que du bois de grume et de marmenteau. La Fontaine, indigné de cette attaque, demanda à Furetière de quel bois étaient les bâtons qui l'avaient assommé en certaines occasions. Cette sortie tout-à-fait hors de son caractère avait allumé entre eux une guerre satirique, dont les détails m'amusaient beaucoup, naïvement racontés par La Fontaine. Il appréciait ma conversation, et faisait cas de mes conseils, que je lui soumettais avec modestie : je lui communiquai même plusieurs sujets de contes qu'il versifia. Ils n'ont pas été imprimés.

« Monsieur Dubois, me disait-il, de tous

les abbés que j'ai vus, vous êtes certainement le moins abbé. »

J'avais encore de fréquens rapports avec M. l'abbé Renaudot et l'abbé Leblanc qui étaient appelés à coopérer à l'éducation du Prince. Le premier fils du célèbre médecin Théophraste Renaudot qui fonda la *Gazette de France* pour amuser ses malades, avait une érudition immense ; il enseignait la théologie au duc de Chartres et ne put le décider à se livrer à l'étude des langues orientales qu'il possédait à l'égal de la sienne. Voulait-il donc en faire un missionnaire de l'île de Siam ?

L'abbé Renaudot, qu'il ne faut pas juger d'après l'acharnement qu'a déployé contre Bayle, en l'empêchant d'imprimer ses ouvrages en France, était un digne ecclésiastique; je lui dois d'avoir pris ma protection dans un temps où tout le monde se réunissait contre moi. Il me disait un jour : « Mon ami, vous feriez un bon précepteur si vous saviez seulement le grec vulgaire, l'arabe, le cophte, le siriaque et l'éthiopien.

—» Pourquoi pas le chinois ? lui répondis-je, avec ma vivacité naturelle. »

L'abbé Leblanc, qui a laissé deux beaux traités des monnaies de France, était un de ces faux prêtres qui voient la paille dans l'œil de leur prochain, et ne voient pas la poutre dans le leur. Il ne m'a jamais témoigné la moindre bienveillance, et la rudesse avec laquelle il me parlait me blessait plus que je ne le faisais paraître. Je lui rendais tous les mauvais services qui dépendaient de moi : c'était un échange de procédés.

Un jour que, la rage dans l'âme, j'attendais dans l'antichambre la fin de la leçon que donnait M. de Saint-Laurent, aux dépens de mon travail du matin, l'abbé Leblanc vint à passer ; il me regarda dédaigneusement et s'approcha de moi avec un sourire ironique.

« Monsieur le savant, me dit-il, distingueriez-vous un denier d'un teston ? » Il tira de sa poche de vieilles monnaies effacées, m'expliqua le coin et la légende, me cita des noms et des dates, et ne s'arrêta que pour me laisser le temps de le remercier de ses doctes renseignemens.

« Monsieur, lui dis-je, je ne suis pas assez riche pour vous payer en semblable monnaie. » Et je fis mine de chercher quelques pièces d'argent.

L'abbé Renaudot parut alors avec M. de Saint-Laurent; il m'aperçut et me tendit la main.

« Monsieur, dit-il au sous-gouverneur, d'où vient que vous n'employez pas ce jeune homme? il ne manque pas d'instruction et de bonne volonté; il pourrait vous être utile en vous épargnant beaucoup de peine.

— » Grâces à M. l'abbé Leblanc, repris-je, je connais déjà le denier et le teston.

— » Ce Dubois, répliqua M. de Saint-Laurent, est plus dangereux que vous ne pensez; laissez-lui mettre un pied là-dedans, il en mettra bientôt deux. »

Il avait raison cependant. Pour mon bonheur, la goutte le reprit le lendemain.

CHAPITRE VII.

M. de Saint-Laurent malade. — Le prieur de Chabrières. — Les Capucins du Louvre. — Fagon, médecin du Roi. — Marie-Thérèse d'Autriche. — Éducation sensuelle du duc de Chartres. — La Fontaine visite Dubois. — Madame de la Meilleraye et Saint-Ruth son page. — Madame de La Vieuville et le duc de Chartres. — Le volume de *contes*. — Dubois en danger de disgrâce. — Le duc de Guiche. — Madame de Montchevreuil et mademoiselle de Montmorency. — M. Letellier, archevêque de Rheims, et sa nièce. — La choucroûte. — L'indigestion. — Le chevalier de Lorraine. — M. Thévenot. — Dubois change de plan de conduite. — La leçon et le portrait du cardinal de Richelieu. — Mort de M. de Saint-Laurent. — L'apoplexie et la colique. — Racine. — Madaillan. — L'abbaye de Livry. — Panégyrique de Dubois.

Quand M. de Saint-Laurent se vit dangereusement malade, et incapable de continuer ses leçons, il fallut enfin que je remplisse sa place, à son grand regret : car il savait bien que je ne me ferais pas scrupule de la supplanter, s'il m'était possible. Cependant je cachai mon jeu : je l'allai voir dans son lit, et je le suppliai de se rétablir prompte-

ment, car sa santé nous intéressait tous, et M. le duc de Chartres ne voulait pas entendre parler d'autre précepteur que lui. Enfin je le touchai jusqu'aux larmes, et il me pria de continuer à le remplacer auprès prince. Je lui conseillai de recourir aux remèdes que le prieur de Chabrières avait laissé au roi en mourant. Cette empyrique guérissait la goutte aux pieds, et la mettait dans la tête ou dans une autre partie du corps: il avait tué M. d'Elbœuf, l'abbé d'Harcourt et la duchesse d'Estrées; ses prétendus secrets faisaient encore mille assassinats. M. de Saint-Laurent me remercia de mon bon conseil, et n'en usa pas. Je lui proposai encore d'appeler les capucins du Louvre qui débitaient alors leur poudre de Sympathie avec un succès établi sur des morts merveilleuses. Le goutteux se défia de ma pharmacopée, et craignant de mourir quinze jours plutôt, ne voulut s'en rapporter qu'au premier chirurgien du roi. C'était Félix qui avait opéré Sa Majesté de la fistule, l'année précédente. Cet habile homme se fit assister par Fagon, dit l'*empoisonneur*, médecin du roi.

Ce Fagon semblait ne pas être de race d'homme

tant il était laid, mais son âme ne méritait pas d'être mieux logée. Il fut accusé, par l'opinion publique, de la mort de la reine Marie-Thérèse d'Autriche. Son amitié pour M^me^ de Maintenon donne donc beaucoup à penser. La reine avait un abcès sous le bras; Fagon eut l'incroyable idée de lui faire tirer du sang. Gervais le chirurgien auquel succéda Félix, dit:

« Monsieur, y songez-vous bien! ce sera la mort de la reine.

— » Faites ce que je vous ordonne, répondit impérieusement Fagon.

— » Vous voulez donc que ce soit moi qui tue sa maîtresse, réprit le chirurgien en versant des des larmes! »

La saignée faite, le mal tomba sur le cœur; l'émétique que Fagon ordonna fut la fin de ce beau traitement qui valut à son auteur de l'argent et des places. Madame eut la précaution de ne pas confier sa vie à ce bourreau, que M^me^ de Maintenon semblait faire servir à ses projets et à ses vengeances. Ce Fagon avait pourtant de l'esprit. Il dit un jour au roi qui parlait de punir les libertins :

« On faisait l'amour avant vous et moi; on le fera toujours; pourquoi le trouver mauvais? on ne peut l'empêcher; quand j'entends un prédicateur en chaire tonner contre ceux qui font l'amour, je songe à un médecin qui dirait à un homme bien enrhumé : « Ne toussez pas, ne vous mouchez pas. » Les jeunes gens sont pleins d'humeur, il faut qu'elle sorte d'une manière ou d'une autre. »

Pendant que Fagon essayait une cure difficile sur la goutte de M. de Saint-Laurent, je cherchais à m'emparer de l'esprit du duc de Chartres qui, lassé d'une éducation timide et religieuse, était bien aise de s'émanciper avec moi. Son caractère devenait dans mes mains une cire molle que je pétrissais à loisir. Je remarquai que ses sens avaient dévancé son âge, et je résolus d'employer à mes desseins ambitieux, ce tempérament précoce. Nous sortimes brusquement de l'ornière où le sous-gouverneur nous avait engagés. Je choisis dans l'histoire ce qui était propre à remuer un jeune cœur, à appeler de nouvelles idées dans un esprit de treize ans; je ramenais sans cesse à ses yeux des images de volupté, et le nom de femme

venait à tout moment réveiller sa curiosité et son attention; toutefois j'eus la prudence de ne pas me compromettre avec un enfant qui pouvait me perdre d'un mot, et je déguisai si bien mes séductions, que je gagnai son amitié sans que son estime pour moi eut diminuée. Mais les Argus qui épiaient mes gestes et mes paroles pour les transmettre à M. de Saint-Laurent, rallumèrent sa jalousie en lui apprenant l'empire que je prenais de jour en jour. De son lit, il fomenta contre moi des haines et mena des intrigues que je ne parvins à déjouer, qu'en changeant pour un temps mon système de conduite.

La Fontaine fut le premier qui m'avertit de ce qui se tramait au chevet du sous-gouverneur. Il entra un matin dans ma chambre en souriant comme à son ordinaire; je ne soupçonnai pas qu'il s'agissait d'une mauvaise nouvelle :

« Etes-vous instruit du scandale du jour, me dit-il ?

— » Bon, s'agit-il de quelque nouveau recueil de contes?

— » Non, ce n'est pas un conte, M^me^ de La Meilleraye, qui passe pour la dévote la plus dé-

licate de la cour, en apparence du moins, est mariée secrètement; devinez avec qui ?

— » Avec quelqu'un sans doute!

— » Avec Saint-Ruth son page! où pouvait-elle en trouver un plus laid et d'une naissance plus vulgaire ?

— » Apparemment qu'il a de quoi compenser ce léger défaut pour une femme qui tient au solide.

— » Toutes ces dévotes sont difficiles à satisfaire. Mme de La Vieuville s'est contentée d'un enfant.

— » Mme la duchesse....?

— » La gouvernante... Je vous dirai ce que l'on en dit, M. le duc de Chartres depuis la maladie de M. de Saint-Laurent, s'en prend à toutes les filles qu'il rencontre, et l'on assure que Mme la femme de son gouverneur l'a traité comme elle eut fait un homme; M. de La Vieuville est le seul qui l'ignore ou qui paraisse l'ignorer; sur ma parole, cette dame a de la barbe de manière à faire douter de son sexe.

— » Combien vous m'étonnez! j'ai peine à vous croire.

— » Me croirez-vous si je vous dis que l'on doit vous chasser du Palais-Royal... ?

— » Vous plaisantez... !

— » Qu'en pensez-vous? On en parlait hier chez M. le duc de Vendôme où je pris votre défense. C'est M. de Saint-Laurent qui vous garde rancune.

— » Mais que me reproche-t-on?

— » Peu de chose; de corrompre le prince, de vous prêter à tous ses caprices et d'en faire le plus joli mauvais sujet du monde. En effet depuis qu'il est entre vos mains, il a changé des pieds à la tête; il va moins souvent à la messe qu'à la chasse; il est plus volontiers pendu aux jupons des femmes qu'à la robe de son confesseur.

—» Ne vaut-il pas mieux en faire un prince qu'un moine ?

— » Monsieur n'est pas de votre avis, et si Madame ne riait pas des espiegleries de son fils, vous auriez déjà reçu vingt fois votre congé. Je crois, Dieu me pardonne! que le petit vaurien s'est avisé de lire mes contes; il m'en a récité hier un tout entier. »

Je me rappelai que depuis quelque jour j'avais

perdu un volume de ces maudits contes, et je compris que le duc de Chartres l'avait soutiré en cachette de ma poche. Je sus bon gré à La Fontaine de ses avertissemens, et je me préparai à prévenir les perfidies de M. de Saint-Laurent. Les premières démarches que je tentai m'apprirent à quel point les esprits étaient envenimés contre moi; je rassemblai les secours de tous mes amis; l'abbé Raslin détermina M. de Vendôme à parler en ma faveur; l'abbé Chaulieu et le marquis de La Fare firent mon éloge à Monsieur qui n'en crut que ce qu'il voulut et répondit : « Passe pour le libertinage, mais manquer à la religion, c'est un crime impardonnable ! »

Félix qui s'était pris d'amitié pour moi la première fois qu'il m'avait vu, alla jusqu'à reprocher à M de Saint-Laurent les persécutions dont il voulait m'accabler, il l'engagea à les faire cesser, et celui-ci qui craignait la Faculté plus que tout lui promit tout. Je voulais d'abord mettre de mon parti le duc de Chartres qui n'eut pas demandé mieux que de me servir; mais je songeai que sa recommandation ne ferait que hâter ma disgrâce et je me tournai d'un autre côté.

Je me présentai chez M^me^ d'Orléans que je

trouvai à déjeuner. Elle me reçut comme toujours avec une franchise allemande, et connaissant de longue date ma patience à l'écouter, elle défila un chapelet d'histoires qui allaient trouver place dans sa correspondance du jour. Elle me dit que M. le duc de Guiche, marié à mademoiselle de Noailles, dormit tout d'un somme la première nuit de ses noces; que l'on avait trouvé un livre ordurier dans le lit de mademoiselle de Montmorency, fille d'honneur de M^me^ la Dauphine, et que M^me^ de Montchevreuil gouvernante des filles d'honneur, allait être licenciée avec tout le bercail. Je ne l'avais jamais vue si acharnée à parler de tout. C'était M. Letellier, archevêque de Reims, vivant avec sa nièce M^me^ de Bélinghen; c'étaient le sieur Lachaut-Montauban, brigadier du roi et le sieur de La Roche-sur-Buies, se battant à coup de poing dans la rue, quoiqu'ils eussent l'épée au côté. Enfin pour faire diversion à la chronique scandaleuse du jour, elle me montra son déjeûner qui consistait en saucisses, jambons et divers mets allemands salés, poivrés et safranés.

« Je ne puis m'accoutumer, me dit-elle, au

café et au chocolat; vous autres Français vous délabrez votre estomac avec ces drogues; vos bouillons même me font mal au cœur; je préfère les ragouts de mon pays. Goutez, s'il vous plaît de cette choucroute; j'en ai fait manger au roi lui-même. »

On me servit et j'affectai de l'appétit pour dévorer cette infernale cuisine qui me brûlait le gosier et les entrailles; je sortis à mon honneur de cette rude épreuve et quand je vins à parler du motif de ma visite, je m'aperçus que mon dévouement gastronomique m'avait conquis la bonne volonté de Madame, qui tint plus encore qu'elle ne me promit.

Ayant toujours sur l'estomac la terrible choucroute qui me donnait des nausées à chaque instant, j'allai chez mon ancienne protectrice qui m'accueillit à bras ouverts comme une ancienne connaissance. Je n'épargnai aucune précaution oratoire. Je l'avais mise dans les meilleures dispositions, lorsqu'une malencontreuse indigestion qui se déclara brusquement, me surprit dans un désordre de toilette dont la circonstance tira profit. M^me^ de Grancey me couvrit de senteurs et

réussit à me rétablir dans un état de santé qui me donna le temps de regagner ma chambre et mon lit. J'y fus retenu plusieurs jours, pendant lesquels mes amis plaidèrent ma cause auprès de Monsieur, qui m'eût préféré voleur et meurtrier plutôt qu'impie. Quand je fus bien débarrassé de la choucroute, je me présentai chez le chevalier de Lorraine, favori de Monsieur, selon l'avis de M^me^ de Grancey qui avait dû m'annoncer.

Ce chevalier, qui était à proprement parler un chevalier d'industrie, avait cent défauts pour une bonne qualité. J'entends qu'il valait mieux que [redacted] réputation, et que son frère le comte de Marsan. Il volait son maître et ne tenait pas à l'argent; il mentait et donnait sa parole d'honneur; il ne croyait pas en Dieu et ne manquait pas la messe le dimanche. Il accordait entre elles ces contradictions avec esprit et gaité. Il avouait qu'il n'aimait pas seulement les femmes et qu'il allait au parterre de l'opéra étudier l'amour Socratique. Je soupçonne Monsieur, d'avoir malgré sa dévotion et ses chapelets, encouragé ces mœurs grecques qui le regardaient plus qu'on ne pense. Le chevalier de Lorraine partageait de bonne intelligence

la Grancey avec Monsieur, et ce n'est que sur la fin de sa vie qu'il épousa secrètement mademoiselle de Lillebonne. Il avait aimé mademoiselle de Fiennes qu'il quitta, dit-on, à cause d'un joli chien dont il était jaloux. Le chevalier de Lorraine avait une belle figure ouverte, plus menteuse encore que lui, car elle annonçait un honnête homme, et Mme de Sévigné s'y laissait prendre. Lorsque je le vis, il avait mauvaise mine, étant à peine guéri d'une maladie qui n'avait pas endommagé sa taille, une des mieux faites de la cour. Je le trouvai en conversation avec Melchisedech Thévenot, qui lui racontait plaisamment ses amours à Rome, où il fut envoyé par le roi en 1654, pour assister au conclave qui élut le pape Alexandre VII.

« C'est donc toi, me dit le chevalier, à qui Mme de Grancey porte tant d'intérêt, je présume que tu n'es pas ingrat et que tu lui as donné des preuves de ton mérite?

— » Je sais trop, Monsieur, le peu que je vaux, ne traitez pas, je vous prie, un petit précepteur comme si c'était un grand seigneur. »

Je savais trop à quel homme j'avais affaire pour

ne pas mesurer mes paroles selon son caractère, et bien m'en prit de laisser de côté le ton cérémonieux.

— « Ah çà! l'ami, réprit-il en riant, on dit que de ton duc de Chartres tu as fait un franc drôle; Mme de La Vieuville l'a violé sans qu'il ait pelé au secours.

— » Le Prince, ajouta Thévenot avec ses lèvres pincées qui lui donnait l'air d'une épigramme vivante, sait trop le respect qu'il doit à son gouverneur pour vouloir rien perdre des leçons de madame.

— » Mon dieu! répondis-je ingénument, je vous proteste que s'il eut agi d'après mes conseils, il aurait fait un meilleur choix pour débuter.

— » Eh! qu'en sais-tu? riposta le chevalier, Monsieur m'a assuré que Mme la duchesse barbue instruirait bien un jeune homme.

— » Alors, interrompis-je, on aurait tort de me mettre à la porte.

— » N'aie pas peur, nous te prenons sous notre protection, et Thévenot qui est fort lié avec

La Vieuville, se chargera de t'appuyer de son côté.

— » Comment vous témoigner ma reconnaissance !

— » En faisant de ton duc un vaurien comme toi, et surtout en jouant de bons tours à la Palatine.

— » Monsieur, je vous demande le temps de démentir les méchans rapports que l'on a faits à monseigneur le duc d'Orléans, et vous verrez ce que Dubois sait faire.

— » Songe que depuis que ton élève a été fait chevalier des ordres du roi, en même temps que MM. de Bourbon, de Conti et du Maine, tu enseignes la grammaire à un prince du sang.

— » Cependant je vais le traiter si durement, que je veux qu'il se plaigne de moi à Monsieur.

— » Mordieu! l'expédient ne paraitra pas suspect et tu es un rusé drôle de l'avoir imaginé. »

Le chevalier de Lorraine et Thevenot me réitérèrent leurs assurances de services, et je com-

mençai à mettre les fers au feu; j'eus le bonheur de réussir.

Les soupçons qu'on avaient soulevés contre moi n'étaient point encore dissipés. L'abbé Renaudot et l'abbé Leblanc, avaient ordre d'être témoins des leçons et souvent on envoyait de surplus MM. Faure, Maucroix et La Fontaine. Pour répondre aux complaisances que l'on m'accusait d'avoir à l'égard du duc de Chartres, je changeai de gamme si brutalement, qu'il me détesta en peu de jours autant qu'il m'avait chéri. Je mettais mes soins à le contrarier, à le contredire et souvent des larmes de colère brillaient dans ses yeux. Ce n'est pas qu'il me respectât assez pour souffrir sans se plaindre; il me tançait vertement, et je priais alors les personnes qui se trouvaient là, de dire à Monsieur comment la leçon s'était passée; le prince ne s'effrayait pas de mes menaces et m'en faisait à son tour. Cette mésintelligence fut cause que Monsieur revint à de meilleurs sentimens pour moi et prit bientôt ma défense autant qu'il put; car les pères ont l'habitude de ne jamais croire les plaintes que les enfans font de leur précepteur. J'étais donc fort avant dans la

faveur du duc d'Orléans et dans la haine du duc de Chartres, lorsque M. de Saint-Laureut mourut bien à propos.

C'était le 3 août 1687. Je donnais ma leçon en présence de l'abbé Leblanc; le Prince me lisait un portrait du cardinal de Richelieu, qu'il avait composé d'après mes notes de la leçon précédente. Mais au lieu de représenter ce cardinal ministre, dont la figure est si grande et imposante dans l'histoire, il s'était avisé d'esquisser un tableau satirique à ma ressemblance. Je me souviens qu'il disait entre autres choses :

« Pédant comme un magister de village, in-» solent comme un valet d'écuries, coquin comme » six, cet abbé... »

Je l'arrêtai avec sang-froid :

—» Où donc, Monsieur, avez-vous pris toutes ces belles choses?

—» Allez-vous les réclamer comme de votre domaine.

—» Je vous ferai observer que le cardinal de Richelieu n'était abbé ni de nom ni d'état.

—» Il l'était autant que vous, à ce que j'imagine.

— » Monsieur, si vous ne faites pas mieux vos devoirs, vous n'irez pas demain à la chasse.

— » Tout beau l'abbé, ce que tu dis n'est pas un précepte; un conseil, peut-être.

— » Monsieur, s'écria l'abbé Leblanc en se levant, vous vous oubliez; est-ce ainsi qu'on élève de jeunes princes!

— » Monsieur l'abbé, répondis-je en colère, que prétendez-vous ?

— » Mais vous avez manqué à Monseigneur...

— » Moi, je sais bien ce qui vous manque ! »

Cette saillie fit rire le duc de Chartres ; l'abbé Leblanc devint tout rouge et sortit sans mot dire. Je continuais plus tranquillement ma leçon, quand on vint m'appeller de la part de M. le sous-gouverneur.

M. de Saint-Laurent était en convalescence, je le trouvai hors de son lit, assis auprès de la cheminée et enveloppé de sa robe de chambre. Je compris que M. l'abbé Leblanc lui avait conté ses griefs.

« Monsieur, me dit-il avec vivacité, vous vous êtes indignement conduit.

— » Non, Monsieur, répliquai-je.

— » Je vais faire part à monseigneur le duc d'Orléans, de la scène scandaleuse qui vient d'avoir lieu tout à l'heure; vous apprendrez la distance qui existe entre un drôle comme vous et un prince du sang.

— » On apprend à tout âge, Monsieur.

— » Je vous ferai chasser à coup d'étrivières.

— » Ne craignez-vous pas les contre-coups?

— » Hors d'ici, faquin, misérable!... »

Comme je ne faisais pas mine de bouger, il quitta son siége pour me pousser dehors. Tout à coup je le vis pâlir, chanceler, et tomber roide sur le parquet. Les muscles de son visage s'agitaient avec d'horribles contorsions; ses yeux étaient couleur de sang. Je sentis une sueur froide couler de tous mes membres, et m'enfuis, de peur qu'on ne m'accusât de l'avoir tué, je faillis renverser Félix qui montait l'escalier.

— « Qu'avez-vous, Dubois? me dit-il, remarquant l'égarement où j'étais.

— » M. de Saint-Laurent...! répondis-je, il est mort!

— » Mort! s'écria-t-il en se dirigeant vers l'appartement que je venais de quitter. Je le suivis

machinalement. Le malheureux sous-gouverneur ne respirait plus. Félix l'examina en silence et dit :

« Apoplexie foudroyante ! » puis il ajouta : « A présent, Dubois, te voilà gouverneur ! »

Je n'étais pas coupable ; eh bien ! ces mots me firent frémir.

Mes ennemis, et j'en ai beaucoup, comme tous les grands hommes, ont dit que M. de Saint-Laurent était mort d'une colique, donnant à entendre par-là que je l'avais empoisonné. Il est si aisé d'empoisonner les gens après leur mort ! Le fait est que j'ai toujours eu horreur du crime, quoique je sois fourré de vices plus que d'hermine. Dire que la mort de M. de Saint-Laurent me causa de grands regrets, ce serait un mensonge incroyable ; au contraire, je remerciai le destin qui me servait à point, et, pour utiliser l'occasion, je sollicitai la place que le défunt mettait à ma disposition.

Je rencontrai beaucoup d'obstacles à vaincre, dont le moindre ne fut pas l'aversion que le duc de Chartres m'avait vouée. Il dit et fit mille extravagances pour échapper à son tyran ; et je fus

tenté de perdre courage, lorsque le roi proposa à son frère de nommer précepteur du duc de Chartres le célèbre Racine, protégé de Mme de Maintenon. Racine, que l'exemple de sa femme avait jeté dans la piété, ne s'occupait plus de littérature depuis douze ans. Il paraît qu'il refusa les offres de Monsieur. Mes amis et mes protecteurs redoublèrent d'efforts. Par bonheur, Madame apprit, je ne sais comment, mes relations intimes avec Mme de Grancey; et dès-lors je me trouvai compris dans la haine qu'elle portait à cette favorite de son mari. Elle essaya de me desservir, et Monsieur, qui n'aimait pas sa seconde femme, prit pour une recommandation le mal qu'elle put lui dire de moi. Le chevalier de Lorraine, qui voyait avec plaisir quelqu'un aussi vicieux que lui, ne se donna pas de relâche avant que la place ne fût emportée.

« Mon fils, me disait-il, l'intrigue est ta fille ou ta mère; prends garde d'être puni comme Madaillan, qui eut la tête coupée pour avoir couché seulement avec sa fille. »

Pendant que je sèchais dans l'attente, l'abbé Chaulieu qui arrivait de province, me vint voir

on m'engagea à demander l'abbaye de Livry, vacante depuis le 23 août par la mort de l'abbé de Coulanges.

« Le bénéfice est d'un bon revenu, me dit-il, et en abbayes comme en autre chose, il n'y a que le premier pas qui coûte : je me fais fort de vous faire obtenir celle-ci.

— » De grand cœur, répondis-je; mais je sollicite ailleurs.

— » Puis-je vous être utile, mon cher abbé?

— » M. de Saint-Laurent est mort.

— » Bonne nouvelle! je vais vous servir chaudement; je me rends de ce pas à Fontainebleau, où est la cour : je parlerai au roi s'il le faut, et les abbayes viendront après. »

En effet, l'abbaye de Livry, que je regardais d'un œil d'envie, fut donnée, le 1^er^ novembre suivant, à l'abbé Séguier, qui se démit de l'évêché de Nîmes.

Cependant la cour était revenue à Versailles; les travaux de Trianon, qui avaient causé beaucoup de maladies, tiraient à leur fin. L'abbé Chaulieu, qui tourmentait le roi et les princes à mon sujet, désespérait déjà de réussir. Les envieux avaient

répandu mille calomnies sur mon compte, dont on avait rempli les oreilles de Louis XIV. Une fois devant toute la cour, il recommença ses demandes, traçant à grands traits mon panégyrique.

« Mon cher abbé, dit avec bonté le roi, vous vous méprenez singulièrement sur votre protégé, des personnes qui le connaissent bien m'ont certifié qu'il jouait, buvait et aimait les femmes.

— » Je ne sais, Sire; mais, en tout cas est-il vrai. que s'il joue il ne perd jamais, que s'il boit il ne s'enivre jamais, et que s'il aime les femmes, il ne s'attache jamais.

— » En vérité, dit le roi, l'éloge est excellent, et mon frère fera bien de récompenser un si habile homme. »

CHAPITRE VIII.

Les compétiteurs. — M. de La Vieuville et le grec. — Le marquis d'Effiat. — L'abbé d'Effiat, dit Rusé ; son portrait. — Benserade; son portrait. — Son bon mot sur les gouverneurs du duc de Chartres. — Ovide en rondeaux et le sonnet de Job. — La dévotion de Monsieur et ses médailles. — Madame de Monaco. — Saillie de madame de Ficnnes. — Dubois nommé sous-gouverneur. — M. Blouin le mathématicien. — La querelle de madame de Grancey et de madame de Bouillon. — Nouvelle éducation. — Le petit Saint-Simon. — Les confidences. — Mesdames de Castelnau et de Vitry. — Dubois se dévoile au jeune prince. — Les promesses. — Puret, Laurent et Dubois, valets de chambre.

Plus d'un mois s'était écoulé depuis la mort de M. de Saint-Laurent, et je remplissais les fonctions de sous-gouverneur sans en avoir le titre et les prérogatives. Je persévérais cependant dans mes sollicitations, je continuais mes visites, et, peu confiant dans les promesses qui co tent peu à la cour, je craignais d'être devancé par quelque compétiteur plus adroit; car sitôt qu'il s'agit d'une

place ou d'une pension à donner, vous voyez les prétendans accourir comme des oiseaux de proie sur un cadavre. Outre un bon nombre d'abbés de toutes couleurs, plusieurs gentilshommes s'étaient mis sur les rangs, et je fus tenté de *désespérer à force d'espérer*, selon le sonnet du Misantrope; mais je repris courage quand Chaulieu m'apprit que le roi se faisait mon protecteur.

J'allai voir Thévenot, le voyageur, avec qui j'avais fait connaissance chez le chevalier de Lorraine, et ce brave homme, qui connaissait mieux qu'aucun l'avantage d'être pensionné par les grands seigneurs, me prêta secours avec un désintéressement sans égal chez un courtisan. Il me conduisit lui-même à M. de La Vieuville qui lui voulait du bien. Ce gouverneur ne m'avait encore adressé que des paroles inutiles ou désagréables; et il s'en rapportait si volontiers à M. de Saint-Laurent, qu'il se mêlait moins que sa femme de l'éducation du duc de Chartres. Cette fois, en faveur de la recommandation de M. Thévenot, qui assura avec autant d'effronterie que j'aurais fait moi-même, que je savais toutes les langues, le pauvre gouverneur, qui savait à peine la sienne,

me regarda dès-lors comme un homme précieux, et si j'avais pu fournir deux ou trois quartiers de noblesse, j'eusse été parfait à ses yeux.

« Il est fâcheux, me dit-il, que vous m'ayez laissé m'avancer avec l'abbé Leblanc....

— » Pauvre homme! répondit Thévenot; voulez-vous l'enlever à ses chères médailles?

— » C'est vrai, dit le duc, il a toujours les poches couvert de vieux cuivre rempli de vert de gris; son Altesse fait grand cas de son savoir.

— » Croirez-vous, monsieur le duc, que cet abbé lit à peine le grec?

— » Voilà qui est impardonnable, s'écria le duc aussi peu instruit en grec qu'en latin; et il répétait :

« Ah! je suis content de savoir qu'il ne lit pas le grec! »

Je ne doute pas qu'il n'ait parlé au roi de l'ignorance de l'abbé Leblanc. Il me congédia après m'avoir presque embrassé pour l'amour du grec.

« Courage, me dit Thévenot, nous réussirons avec de la persévérance; tout le monde s'emploie pour vous. M. de La Vieuville jurera, s'il le faut, que vous êtes un puits de science, et que

vous lisez le grec couramment. Venez maintenant, que je vous présente au premier écuyer de Monsieur. » C'était le marquis d'Effiat, qui partageait avec le chevalier de Lorraine le surnom de favori. Son âge le dispensait des complaisances qui se rattachent d'ordinaire à cette condition : aussi les deux favoris n'étaient pas positivement jaloux l'un de l'autre.

Le marquis d'Effiat avait pu être un bel homme; il ne lui restait qu'une taille bien tournée: je ne louerai pas son esprit, quoiqu'il en eût assez pour se maintenir dans les bonnes grâces de son maître, en se prêtant à tous ses petits caprices féminins. Cela s'appelle, je crois, de l'esprit de conduite. Il était d'un accès facile et d'un entretien agréable, malgré l'orgueil que lui inspirait une généalogie assez authentique, et la renommée de son père, maréchal de France, et surintendant des finances sous Louis XIII. Sa femme, depuis quelques années, avait été nommée gouvernante des enfans de Monsieur, à la place de M^me^ de Clérembault, l'âme damnée de la duchesse d'Orléans. Enfin, Monsieur qui se ressentait de la triste éducation que lui avait don-

née Lamothe-Levayer par ordre de Mazarin, se laissait aller aux conseils de Mme de Grancey, du chevalier de Lorraine et du marquis d'Effiat : avec ces trois protections je ne pouvais manquer de réussir.

Le marquis était avec l'abbé d'Effiat et le vieux Benserade. L'abbé d'Effiat, petite figure caduque, avait joué son rôle lors de l'affaire de Fouquet, et il avait encouru un exil à Veret, dont on venait de le relever. Ce galant mirmidon, qui n'avait pas moins de soixante ans, voulut épouser la marquise de Sévigné, lorsque cette dame devint veuve. C'était une fièvre matrimoniale; car ayant été refusé comme tant d'autres, il s'en prit à mademoiselle de la Bazinière, la plus fine coquette de la Tourraine; et il allait de gaîté de cœur quitter quarante mille livres de bénéfices pour la bagatelle de la nuit des noces, quand on lui dit que le comte de Nancré était plus avancé que lui dans l'intimité de sa future. Il fit ses adieux aux parens en finisant par sa phrase usuelle : « Je ne sais pas si je me fais bien entendre; » puis il partit de peur d'un mal-entendu. En tout cas il portait assez bien le nom de *rusé*, qui lui venait je

ne sais d'où, et qui avait l'air fait exprès pour lui. Benserade, malgré son grand âge qui n'était pas loin de quatre-vingts ans, conservait son esprit âpre et railleur. Ses rondeaux d'Ovide qu'il avait fait imprimer aux frais de Louis XIV, sans autre succès que celui du ridicule, l'avaient dégoûté de la poésie. Il se souvenait de l'épigramme finissant ainsi:

Mais quant à moi, je trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine.

En effet l'impression avait couté plus de dix mille livres. Benserade avait acquis de gros revenus avec les vers qu'il composait pour les ballets de la cour; et son sonnet de *Job*, fameux par la palme qu'il remporta sur le sonnet d'*Uranie*, par Voiture, n'était pas assez oublié à ses yeux pour qu'il n'y revînt pas à tout propos. J'ai ouï dire qu'il avait mené une vie fort dissipée, comme s'il eût été un grand seigneur. Mais en se faisant vieux, il s'était fait un petit vocabulaire de phrases dévotes qui édifiaient la jeunesse, ce qui n'em-

pêchait pas qu'il se retournât souvent du côté de ses anciennes habitudes.

« Si Thévenot nous assure que tu es un habile homme, dit le marquis d'Effiat, après que mon introducteur eut détaillé mes hauts mérites, je le crois sur parole, et m'engage à te servir en temps et lieu.

— » Tout de suite, reprit Thévenot, car on sollicite de tous côtés la place de M. de Saint-Laurent.

— » C'est vrai, dit Benserade; le vilain est mort comme M. d'Estrade; et je prévois que La Vieuville n'ira pas loin, ainsi que toi, mon ami, si tu obtiens la place que tu demandes.

— » Vous vous faites mal entendre, Benserade, répondit doucettement l'abbé d'Effiat; pourquoi tant de gens morts peut être sans confession ?

— » Parce que j'ai prédit que le duc de Chartres ne pourrait pas élever de gouverneurs; je ne sais si je me fais bien entendre, M. l'abbé.

— » A merveille, répliqua Thévenot; mais je prie Dieu qu'il n'en soit pas ainsi pour ce cher abbé Dubois, qui a plus de malice et d'esprit que nous tous ensemble.

—» L'éloge est difficile à soutenir, s'écria Benserade, piqué d'être compté pour si peu de chose; et qu'a-t-il donc fait?

—» Rien, pas même les Métamorphoses d'Ovide en rondeaux, riposta le marquis d'Effiat avec plus de finesse que je ne l'en aurais cru capable.

— « Peut-être, continua piteusement Benserade; mais il n'a pas fait non plus le sonnet de *Job*

—» Ce n'est pas faute de l'admirer, dis-je à mon tour; et je me suis mis du côté du plus fort. Il n'est pas de meilleur *jobelin* que moi.

—» M. le marquis, reprit Benserade, je serais bien mortifié si l'abbé Dubois n'était pas sous-gouverneur. Je rétracte ma prédiction en sa faveur; je disais de la petite Houdancourt épousant M. de Ventadour: c'est bon signe, elle aime son mari, elle pourra en aimer un autre; je dirai au contraire pour vous, lorsque vous serez installé: L'abbé Dubois est sous-gouverneur, c'est signe qu'il ne peut y en avoir d'autre.

—» Benserade, s'écria l'abbé d'Effiat, tu ne

sais plus tourner une flatterie, tu tombes en enfance.

—» Je vous supplie, monsieur l'abbé, de devenir mon précepteur.»

Le chevalier de Lorraine entra en riant:

« Messieurs, dit-il, je n'écoute personne avant qu'on m'ait écouté moi-même. Monsieur vient de me raconter la plus étrange histoire...

—» Est-ce de l'histoire ancienne? dit Thévenot.

— « Moderne, répliqua le narrateur; le fait date de cette nuit, et Monsieur vient de m'en faire part à l'instant. Nous en avons bien ri tous les deux.

—» Prenez garde de parler à des oreilles profanes, lui fit observer l'abbé d'Effiat, qui se défiait de moi comme d'un inconnu.»

—» Le Dubois n'est pas de trop, répondit le chevalier; c'est un drôle qui ne s'épouvante pas de si peu.

—» Vous me faites honneur en me jugeant d'après vous, monsieur! m'écriai-je impudemment. »

On rit, on lança quelques bons mots, et le che-

valier commença son récit d'un ton grave fort opposé au sujet :

« Vous savez ou vous ne savez pas, nous dit-il, que Monsieur est, ou fait le dévot; vous avez vu sans doute son *chapelet nocturne*, ainsi qu'il l'appelle. Ce sont en effet de grosses patenôtres en argent, bénites par le pape, et ornées de toutes sortes de médailles; elles lui servent à faire ses prières avant de s'endormir. Depuis que le laidron palatin le fait coucher en son lit, Monsieur, pour se préserver des boutades conjugales de la dame, fait durer ses oraisons aussi longtemps qu'il peut; et quand elles sont finies, il agite son chapelet sous la couverture jusqu'à ce qu'il s'endorme. Mme d'Orléans, impatientée de ce cliquetis de médailles, lui dit hier :

— » Dieu me pardonne, je crois que vous conduisez vos reliques dans un pays qui leur est inconnu. »

— » Madame, dormez, répondit Monsieur, et laissez moi gagner des indulgences. »

« Parbleu ! dit le marquis d'Effiat, je reconnais bien là Son Altesse Royale, et je crois volontiers

que Mme de Monaco a profité de sa faiblesse d'esprit....

— » Et de celle de son individu, ajouta l'abbé.

— » Oui, reprit le marquis, on m'a dit que cette dame l'avait violé.

— » C'est le monde renversé! s'écria Thévenot.

— » Mme de Fiennes, dit M. d'Effiat, me l'a donné comme certain. Au fait, Monsieur qui portait des jupes dans son enfance, s'est pénétré des principes du sexe, et Mme de Monaco l'a forcé de coucher avec elle.

— » J'ai entendu, répliqua le chevalier de Lorraine, Mme de Fiennes dire en face à Monsieur : « Vous ne déshonorez pas les dames qui vous approchent; ce sont elles qui vous déshonorent. » Je ne comprenais pas trop le sens de ces paroles : la commère avait envie d'en venir aux preuves. »

L'entretien s'engageant, je crus qu'il était temps de me retirer sans qu'on m'en priât, et je sortis au milieu d'un concert de promesses qui ne se perdirent pas en fumée. « Si nos démarches n'aboutissent à rien, me dit Thévenot, nous tenterons un dernier effort du côté de Mme de Maintenon, qui, suivant la rumeur publique, est ma-

riée avec le roi; cette dame n'a pas toujours été dévote, et je l'ai connue autre part qu'à la cour. Je vous présenterai; un mot d'elle fera plus que tout le reste. »

Nous n'en eûmes pas besoin : cependant, chagrin de ne vivre que d'espérance, ce qui ne faisait qu'accroître mon appétit, je partis avec mon élève pour St.-Cloud, qu'habitait le duc d'Orléans. On m'avait bien fait entendre que, si l'on ne me nommait pas sous-gouverneur, c'était pour endormir les envieux, et que je ne perdrais rien pour attendre. Mais il ne fallut pas moins qu'un brevet officiel pour me rendre à la vie.

Le 30 septembre, j'errais tristement dans le parc, quand le petit abbé Coiffier d'Effiat se jeta à mon cou d'un air de condoléance; je pensai d'abord à tout autre chose qu'à une bonne nouvelle : — « Eh bien! me dit-il, vous êtes sous-gouverneur.

—» Pas possible! m'écriai-je, n'osant pas ajouter foi à tant de bonheur.

—» Votre commission a été signée hier; mais...

—» Que signifie ce *mais*, mon cher monsieur?....

— » Quinze cents francs de moins pour vous...

— » Et par conséquent quinze cents de plus pour.....

— » Le duc ou la duchesse de La Vieuville, à titre de pot-de-vin, de récompense, de tout ce que vous voudrez....

— » J'entends, c'est le prix d'une leçon donnée par cette dame au duc de Chartres. Que ne choisissait-on plutôt une danseuse de l'Opéra....

— » Vous voyez, il y a économie.

— » N'importe; je vous remercie de m'avoir appris....

— » J'ai fait mieux; je pense avoir contribué de mon petit pouvoir à votre nomination....

— » Merci mille fois! m'écriai-je; voilà le commencement de ma fortune; je me vois déjà avec deux cent mille livres de rentes au bout de ma carrière. » Thévenot se promenait dans le jardin avec M. Blouin frère du gouverneur de Versailles; ils entendirent cette dernière exclamation de joie: « Monsieur, me dit M. Blouin, je comprendrais votre vœu, si vous espériez des richesses pour en jouir; mais au bout de votre carrière, deux cent mille livres de rentes vous seront inutiles, à

moins que vous ne comptiez les emporter avec vous; ce qu'il faudra voir.

— » Je parie, Monsieur, répliquai-je, que vous êtes mathématicien! »

J'avais deviné juste.

Une fois que je fus revêtu de ma nouvelle dignité, j'allai remercier toutes les personnes qui s'étaient intéressées à mon avancement, et je n'oubliai pas même Madame, qui me reçut assez bien, me reprocha de l'avoir sacrifiée à la Grancey, et me raconta que cette dame en était venue aux mains avec M^me^ de Bouillon qui avait malicieusement glosé sur les suites de ses amours, prétendant que le chevalier de Lorraine lui devait son teint jaune et sa pauvre santé. J'admirai l'effet de la haine qui lui fit oublier entièrement qu'elle m'en voulait aussi; et je me remis dans ses bonnes grâces jusqu'à ce que le mariage de son fils nous eut brouillés tout-à-fait.

C'était le moment de changer de système avec mon élève, dont j'allais disposer à mon gré; je refusai même un jeune précepteur que l'on m'offrit pour m'aider, et j'éloignai petit à petit MM. Leblanc, Renaudot, Faure, Maucroix et La Fon-

taine, qui n'assistaient même plus à mes leçons. Ces préliminaires avaient eu lieu pendant les deux mois où j'exerçais par intérim. Quand ma nomination me permit d'agir, le terrain était à moi. J'avais étudié le caractère du jeune prince qui, sans que j'aidasse à cette réforme, secouait le joug de religion que M. de Saint-Laurent lui avait imposé; je voyais ses pensées, ses désirs se tourner vers cette sensualité qui me semblait si convenable à mes projets. Je n'avais qu'à lui ouvrir la route, et j'étais sûr de le voir s'y élancer de lui-même. Cependant il se souvenait de la dureté que j'avais fait paraître à son égard, et je compris qu'une explication était nécessaire.

Le fils du duc de Saint-Simon venait souvent au Palais-Royal jouer avec le duc de Chartres; son père l'avait amené avec lui à Saint-Cloud où nous étions, et ses visites remplissaient les heures de récréation. Cet enfant, qui avait un an de moins que le prince, était aussi d'un tempérament moins précoce, qui ne s'est même jamais trop développé. C'est lui qui n'a pas quitté encore aujourd'hui M. le Régent: si Dieu ou le diable m'en donne le temps, je lui payerai une longue

dette. A l'âge de douze ans, il était fort peu espiègle, toujours grave, toujours observateur, parlant peu, écoutant beaucoup. Le duc de Chartres, au contraire, avait une incroyable vivacité. Un jour, je les vis descendre dans le parc, et s'enfoncer dans les bosquets; l'idée me vint de les suivre et de savoir quel grand objet était le thême de leur entretien. Je me glissai sans bruit jusqu'à l'endroit où ils étaient assis sur un banc de marbre en secrète conférence. Ils ne s'aperçurent pas de mon approche.

« Savez-vous que Mme de La Vieuville n'est pas belle! disait le petit Saint-Simon; j'eusse préféré, à votre place, la fille aînée de Mme de Grancey.

— » Bah! disait le duc de Chartres, il faut bien commencer, et je doute qu'une innocente m'en eût montré autant que La Vieuville; maintenant je suis en état d'en montrer à d'autres.

— » Il me tarde d'en savoir autant....

— » Adresse-toi à quelque dame qui se fera un plaisir de t'instruire. La maréchale de Castelnau, par exemple....

— » Fi! j'ai ouï dire à mon père, qui ne pensait pas que je l'entendisse, qu'elle coucherait avec le diable s'il se faisait homme.

— » Aimes-tu mieux la maréchale de La Ferté....?

— » Mon dieu! toutes ces maréchales sont bien vieilles! Je suis assez de l'avis de M de La Feuillade qui disait en parlant de la duchesse de Vitry...

— » Je ne la connais pas.

— » Elle est séparée de son mari, et loge à la Conception de la rue Saint-Honoré, où les ambassadeurs vont lui faire la cour.

— » Que disait M. de La Feuillade?

— » Que cette dame était comme les vieux rubans qui se vendent aux étrangers lorsqu'ils ne sont plus de mode en France. »

Cette saillie me fit éclater de rire, et je sortis de ma cachette avec un air de bonne humeur qui frappa le duc de Chartres; il s'imagina que j'étais joyeux d'avoir au moins de quoi le faire réprimander par Monsieur : il pensait peut-être que j'avais entendu toute la conversation. Le rouge lui monta au visage, ses yeux s'allumèrent, et il

me regarda fièrement. Quant à Saint-Simon, il fut si effrayé de mon apparition qu'il se sauva à toutes jambes. Je ne songeai pas à courir après lui. « Dis donc, l'abbé, me dit le Prince, es-tu mon précepteur ou mon espion?

— » Ni l'un ni l'autre, monseigneur, si vous me le permettez, répondis-je; j'ambitionne seulement l'honneur d'être votre serviteur. » Je prononçai ces mots avec un ton si naturel de respect et de cordiale franchise, que le Prince ne put y voir une ironie; il attendit dans un silence indécis que je m'expliquasse. Je le priai de reprendre la place qu'il avait quittée, et je m'assis à côté de lui. « Monseigneur, lui dis-je, avec ce mystère qui convenait à l'ouverture que j'allais faire, Dieu me garde de tyranniser vos goûts, et de vous causer la moindre peine; je n'ai jamais eu d'autre espoir que de vous être agréable. N'accusez que M. de Saint-Laurent de la conduite indigne que je me suis permise envers vous; je vous supplie de me la pardonner; mais j'ai agi suivant la nécessité; et je ne regrette pas les inconvenantes manières que j'ai osé vous faire subir, à vous mon Prince et mon maître.

— » Hélas! l'abbé, interrompit le duc de Chartres tout radouci, n'est-ce pas encore une scène de la comédie que tu joues depuis que tu es au monde?

— » C'est une justification, monseigneur, et je vous demande en grâce de m'entendre jusqu'au bout. Enfin j'ai obtenu le titre de sous-gouverneur qu'il m'a fallu acheter en vous chagrinant, et je suis prêt à vous prouver mon zèle et mon dévouement.

— » Et si je te priais de me laisser tranquille, et de t'en aller?

— » J'obéirais, monseigneur.

— » Sais-tu l'abbé, que je suis tenté de te prendre au mot?

— » Non, vous ne le ferez pas, quand vous connaîtrez jusqu'où va ce dévouement qui vous est acquis à la vie à la mort. Vos goûts, vos caprices, vos passions, sont dans la nature, je veux que vous puissiez les satisfaire.

— » Diable! je vois que nous allons nous entendre à merveille; on m'enchaîne, et c'est toi qui me délivres. Dubois précepteur serait un drôle que j'eusse fait chasser par mes valets, Dubois homme

de confiance vaudra un peu moins et sera un peu mieux traité.

— » Grâce à ce que j'ai eu le bonheur d'apprendre par une indiscrétion répréhensible, monseigneur, je vois déjà les services que je puis vous rendre en dehors de ma charge.

— » Vraiment, te sens-tu de force à risquer...

— » Ma vie, si vous l'exigez. Vous avez éprouvé que les plus grands plaisirs ne sont pas ceux de votre âge, et puisque la nature vous accorde deux ans de jeunesse à l'avance, je vous conseille d'en profiter; le temps perdu est toujours le plus mal employé, et je présume que M^me^ de La Vieuville n'a pas exclu toutes les femmes....

— » Ah! Dubois, mon cher Dubois, bien au contraire; depuis que les Contes de M. La Fontaine (je les avais volés dans votre poche) ont fait tomber un bandeau de mes yeux, je suis rempli d'émotions qui ne demandent qu'à se faire jour. M^me^ de La Vieuville, et je lui en dois pourtant de la reconnaissance, m'a donné des désirs infinis; si je possédais une fille belle, blanche, bien faite.....

— » C'est un fruit qui n'est pas rare à Paris,

et je me fais fort de vous en découvrir une aussitôt votre retour.

— » Mais comment? je ne sors pas seul, et j'ai toujours autour de moi une nuée de gens qui m'importunent.

— » Que faut-il?

— » Fermer les yeux trop clairvoyans. Je réponds de tout : vous n'avez qu'à désirer, je me charge de ne pas vous faire languir.

— » Tu te charges de la trouver, de me l'amener! Mon cher Abbé, laisse-moi devenir grand, je ferai ta fortune. »

L'impatience du jeune Prince était telle, que sous un prétexte quelconque nous revînmes le lendemain au Palais-Royal. Le duc de Chartres me tourmentait pour l'exécution de ma promesse; il voulait le soir même faire une nouvelle connaissance. Je le contins pendant deux jours, et ce temps me suffit pour regagner l'amitié que j'avais perdue pendant une année, et je me mis en devoir de l'augmenter encore; je fis appeler Purel, mon valet de chambre, qui m'avait témoigné de l'attachement : « Mon ami, lui dis-je, en lui re-

mettant dix louis, voilà le premier mois d'une pension que je te fais.

— » Je vois qu'il faut la mériter, me répondit-il; dites-moi ce que je dois faire.

— » Fort peu de chose que tu sauras plus tard; mais la discrétion nous importe plus que tout le reste; et si tu en manques, Son Altesse Royale se chargera de ta punition.

— » Si vous doutez de mon intelligence et de ma bonne volonté, ne me payez pas d'avance.

— » Sonde Laurent, le premier valet de chambre de M. le duc de Chartres, et vois ce dont il est capable. Ce soir, j'aurai besoin de toi. » Ce Laurent était un maître vaurien; Dubois, son camarade, qui le valait sur ce point, avait été renvoyé à ma requête, parce que son nom m'aurait dégoûté du mien.

CHAPITRE IX.

Les indécisions et les cas de conscience. — La petite porte de la rue de Richelieu. — Les cinquante mille écus. — La première capture. — L'ingénue et le rouleau de cent louis. — La débauche de M. le duc Louis de Bourbon. — Saintrailles. — *Monseigneur Total.* — L'incendie et l'enlèvement. — Les grisettes et l'escalier dérobé. — Le dîner de M. de Louvois. — M. de Coulanges et mademoiselle de Serre. — Connaissances du duc de Chartres. — La pierre philosophale.

Je rêvai tout le jour au bon morceau que je devais procurer le soir même au duc de Chartres, et j'étais, à vrai dire, fort embarrassé de trouver ce que je cherchais. La santé du Prince m'était confiée et je n'avais pas le loisir d'un essai préparatoire. Il fallait se recommander à la Providence, et juger les gens d'après l'extérieur, chose fort sujette à méprise. J'étais tenté quelquefois de m'approvisionner dans certaines maisons où je me fournissais de confiance ; mais c'était chercher

les accidents à la source, et il me sembla plus prudent de m'en rapporter au hasard. J'aurais bien pensé à m'en aller tout simplement chez quelque dame de la cour connue par sa conduite dissipée; mais, outre que la sûreté eût été moindre encore, je me serais exposé à une rivalité dangereuse; car je n'en sais pas d'assez sages pour refuser d'être maîtresse d'un prince du sang. Or, les maîtresses ont d'ordinaire plus de pouvoir que les gouverneurs, si complaisants qu'ils soient. Je m'arrêtai donc à mon premier dessein comme au moins chanceux.

Le soir venu, Purel m'amena Laurent disposé à me servir. Ces faquins avaient deviné ce dont il s'agissait, et je les vis sourire. « Enfans, leur dis-je, il y a ici de l'or à gagner ou des coups de bâtons, et mieux encore : si vous vous avisiez de nous trahir, M. le duc de Chartres vous punirait en Prince et vous n'en seriez pas quittes après dix ans de Bastille. Votre emploi pourra s'étendre comme votre pension; mais pour le moment il ne faut qu'un secret inviolable et autant de prudence que vous pourrez. Le prince compte donc sur vous. Ce soir, vers dix heures, vous tiendrez

ouverte la petite porte de la rue de Richelieu ; l'un de vous fera le guet dans l'escalier, l'autre dans ma chambre, qu'il faut traverser pour arriver dans celle de Son Altesse, qui n'est visible pour personne. Dans le cas où Monsieur viendrait, trouvez le moyen de l'empêcher d'entrer : la porte d'ailleurs sera bien fermée. » Après ces instructions préliminaires, je payai Laurent comme j'avais fait Purel, et je dressai mes batteries.

« C'est pour ce soir, l'abbé, me dit familièrement le Prince, qui entra dans le négligé le plus galant. A quelle heure viendra la dame de mes pensées ? est-elle brune ou blonde, grande ou petite ? A-t-elle un petit pied ?

— » Voilà des questions auxquelles elle répondra mieux que moi, Monseigneur ; laissez-la faire, et vous serez content de Dubois, votre pourvoyeur ordinaire.

— » Mais où est-elle ?

— » Pas ici apparamment, car vous l'auriez aperçue, fût-elle cachée...

— » Dans ta poche, n'est-ce pas ? Maudit abbé, tu me fais languir pour faire croître mes dé-

sirs. Dis-moi, comment trouves-tu cet habit que je me suis fait faire?...

— » Presque digne de vous, c'est-à-dire charmant. Mais parlons d'affaires.

— » Dans un autre moment.

— » Non, s'il plaît à Votre Altesse; vous voyez à quels reproches je vais m'exposer pour vous: si l'on découvre le beau rôle de gouverneur que je joue je cours risque de la prison.

— » Au fond tu ne l'aurais pas volé.

— » Je vous demande de vouloir bien prendre sur vous toute responsabilité; cela me donnera un courage incroyable et tous les soirs pourront ressembler à celui-ci.

—» Tu veux ton salaire, petit; et je suis trop prince pour lésiner avec toi; je te laisse tous les menus profits que tu pourras faire dans le maniement de mes écus.

— » Monseigneur, je n'aurais pas attendu votre permission.

— » Coquin, je vais te signer une promesse de cinquante mille écus à toucher à ma majorité.

— » Voici justement une plume, de l'encre

et du papier; je n'ai jamais douté que Votre Altesse ne sut écrire.

— » Maintenant je te jure de prendre sur moi tout ce qui peut arriver dans ce monde.

— » Je me charge des conséquences de l'autre et ne m'en porterai pas plus mal. Monseigneur, j'espère présenter votre billet à l'échéance; en attendant je vais travailler, à votre intention.

— » Dépêche-toi de ne pas revenir seul; que lirai-je pour prendre haleine?

— » Les poésies de M^me^ de La Suze ou les rondeaux de Benserade.

— » Au diable toutes ces fadeurs et fadaises! je ne suis pas un amoureux d'idylle, et les contes de La Fontaine me prépareront à tout.

— » Plaise à Dieu et à l'amour! »

Je fis une toilette que j'avais disposée à cet effet. C'était un costume complet couleur-muraille, et j'avais encore l'absence de la lune pour favoriser mon incognito. J'avais tiré la porte derrière moi, et, caché dans l'enfoncement d'une boutique, j'attendais et j'attendis longtemps. Plusieurs compagnies du guet passèrent sans m'apercevoir; des hommes ivres me

heurtèrent en chancelant, mais je ne voyais pas l'ombre d'une jupe. Je m'étais trompé d'heure, les grisettes étaient rentrées dans leurs domiciles depuis huit heures : c'est un détail important pour le métier que je faisais, détail qui me fut appris depuis par le fidèle Laurent. Nous étions au mois d'octobre, la fraîcheur de la nuit me donnait le frisson, et le brouillard, en s'épaississant, me promettait pour le lendemain un rhume de première qualité. J'entendis de loin des plaintes, et je crus reconnaître une voix de femme. Ses pas approchaient et je distinguai une forme blanche à quelque distance. Je me hâtai d'en venir à une reconnaissance, au risque de me mettre sur les bras une figure laide comme les sept péchés mortels, en supposant que les sept péchés mortels soient tous laids, ce que je nie.

« Mademoiselle, lui dis-je, en l'arrêtant brusquement, qu'avez-vous donc ? »

Elle crut qu'un voleur lui demandait la bourse, et elle poussa des cris qui ne me déconcertèrent pas.

« Mon dieu ! repris-je, vous vous méprenez sur mes intentions qui sont honnêtes et chari-

tables; je vous ai entendue vous plaindre, et je viens savoir s'il est en mon pouvoir de vous consoler.

— » Hélas ! monsieur, répliqua-t-elle. »

Et cet *hélas* fut sa seule réponse ; mais elle l'accentua d'une voix si douce, que je fus charmé de ma trouvaille avant de l'avoir vue.

« Mademoiselle, continuai-je, à cette heure vous courez quelque danger dans les rues ; et si l'affaire qui vous fait sortir si tard ne peut se remettre, permettez-moi de vous accompagner pour vous protéger.

— » Je crains bien, monsieur, de passer toute la nuit sur le pavé; je suis sans asile et je vais à la grâce de Dieu.

— » Non, je ne vous abandonnerai pas dans cette cruelle situation, et je vous offre ma maison pour y rester jusqu'au jour. »

Je fis moi-même la réponse à ma proposition, et je la poussai presque sans résistance dans l'escalier, dont je refermai la porte avec précaution. Je me disais : si je me suis trompé, j'enverrai coucher cette duchesse avec Laurent ou Purel. Le hasard me servit mieux que je ne le sou-

haitais. Laurent vint au devant de nous avec de la lumière. Je demeurai en extase à la vue de cette angélique personne; ses yeux bleus, bordés de larmes, avaient une grâce attachante; sa bouche fraîche, sa taille divine, et jusqu'au désordre de ses cheveux, tout était fait exprès pour le duc de Chartres qui séchait d'impatience.

« Mademoiselle, lui dis-je, ayez la bonté de me suivre; il y a quelqu'un qui sera ravi de vous voir. »

Elle rougit, et cessa de pleurer lorsqu'elle eut remarqué la richesse de ma livrée et le luxe des pièces que je lui fis traverser.

Le prince, en l'apercevant, lui sauta au cou comme s'il l'eût connue de longue date; et ce début de la bonne intelligence qui s'établit entre eux me sembla de bon augure pour elle et pour moi.

« Mon cher Dubois, me dit mon élève, tu me sers en roi.

— » Si le roi vous entendait, repris-je, il vous trouverait bien flatteur : sa Maintenon n'a plus seize ans »

La petite se mit à rire, et je vis bien qu'en

croyant avoir déniché une ingénue j'étais tombé sur un oiseau bien dressé. Je n'en fus pas fâché, puisque le prince paraissait content. Elle se nommait Rose, et elle nous broda une histoire fort décente, qui me prouva encore qu'elle possédait à merveille le talent de causerie si précieux dans les entr'actes de l'amour. Les yeux du jeune duc la dévoraient. Mais j'avais fait assez long-temps le pied de grue pour avoir besoin de restaurer mon estomac. Une collation fut servie, dont je pris ma part, et la princesse nous fit voir qu'elle avait un appétit des mieux conditionnés. Après avoir perdu une heure encore à rire et à jaser, j'obéis au coup d'œil de monseigneur, je me retirai dans ma chambre, et m'endormis jusqu'au matin.

De bonne heure j'entrai dans l'appartement du duc de Chartres qui ne dormait pas : la petite était déjà levée, le teint plus épanoui que la veille. Je lui dis de se préparer au départ, elle ne demandait pas mieux; et ayant embrassé le prince qu'elle ne connaissait pas, elle reprit le chemin de la petite porte. Elle me montra le rouleau de cent louis que *l'enfant* (c'est ainsi

qu'elle désignait le duc de Chartres) lui avait glissé dans la main, en la priant de revenir le soir même. Je me payai moi-même le droit de courtage, et j'embrassai une bouche qui ne se détourna pas. Nous nous séparâmes bons amis, et pendant plusieurs jours j'attendis l'ingénue ; elle ne revint pas. J'ai su depuis que l'abbé Bodeau nous l'avait soufflée pour le sérail du gros Louvois. Le prince s'affligea de ne la pas revoir, puis se consola, et me pria de lui trouver une nouvelle créature. Les confidences qu'il me fit achevèrent de me persuader que Rose était une vertu fort bien dressée.

Le duc de Chartres me dit un jour :

« Mon cousin Monsieur le Duc a marché sur mes traces ; seulement il a négligé de cacher son jeu, et le roi est fort irrité contre lui et contre son précepteur.

— » Qui vous a dit cela, monseigneur ?

— » Cette lettre de Louis de Bourbon, venue de Fontainebleau, où est retournée la cour. Son père Monsieur le Prince tomba de cheval à la chasse, mais plus heureusement que M. de Villeroy, qui s'est cassé le bras en deux endroits. Le gouverneur de M. le Duc, moins surveillé à

cause de cet accident, s'est embarqué au jeu.

— » Quel est ce gouverneur?

— » M. Bellegarde de Saintrailles, qui n'a rien de commun avec Xaintrailles de Pottron, sous Charles VII. Enfin pendant que ce petit gentilhomme perdait tout son argent au jeu; son élève se perdait de son côté. M. le Duc monta dans un fiacre avec ses amis Chemerault, le marquis de Bellefonds, Château-Regnault et le petit Broglio; il les mena à Paris, chez Mme Chevalier, fameuse, dit-on, par le métier qu'elle fait; et Dieu sait la belle débauche qu'ils se mirent sur la conscience! Le roi ayant appris cette conduite exemplaire, voulait faire chasser les complices de M. le Duc, qui eut la générosité de prendre toute la faute sur lui seul.

— » Et le gouverneur?

— » Il conserve sa place, et le roi a dit à M. le Prince qu'il s'étonnait de voir dans son carrosse un homme de cette sorte. Il paraît que la noblesse de M. de Saintrailles n'est pas d'ancienne origine. M. le Prince a répondu que les chevaliers de Rivière, les Lussan et les Briord jouissaient bien du même privilége. Le roi lui a fermé

la bouche en disant qu'il y avait une grande différence entre ces messieurs et ce pied-plat.

— » Croyez-vous, monseigneur, que les Dubois soient plus nobles que les Saintrailles?

— » Je m'en inquiète peu, mais je sais qu'ils sont plus adroits et plus fripons. »

C'était l'occasion de présenter mon compte, dont tout autre qu'un prince se serait difficilement arrangé; il était intitulé: *Parties des dépenses faites par moi pour monseigneur Total*; et il se montait à cent louis dépensés en *silence*, *collation* et *faux-frais*, le tout relatif à mademoiselle Rose. Le prince qui s'entendait fort bien en calcul, eut égard à sa suscription et accepta les conditions du monseigneur Total. Il paya et brûla la note. Depuis ce jour je n'ai jamais dressé mes mémoires particuliers plus exactement. Le duc de Chartres ne marchandait pas avec un serviteur aussi dévoué que je l'étais. Il me demanda du nouveau, et je m'empressai de le contenter. L'événement me fut encore favorable.

Un soir que sur le seuil de la *porte des amours*, comme nous l'avions baptisée, j'observais tout ce qui passait dans la rue de Richelieu, mes regards

se portèrent sur la maison qui était en face de moi; à travers les vitres éclairées par la lumière de l'intérieur, je distinguai une jeune fille qui était prête à se coucher. Je suivais tous ses mouvemens avec une curiosité invincible; et quoique les traits de son visage ne pussent qu'être soupçonnés, je m'en formais les images les plus séduisantes. Ce fut avec un véritable déplaisir que je la vis éteindre sa lampe, et déjà je remettais au lendemain les informations à prendre sur elle, lorsqu'une odeur de fumée me fit concevoir des espérances. Je ne tardai pas à m'apercevoir que le feu était dans la maison habitée par la dormeuse. J'appelai Laurent et Purel; je leur donnai à la hâte mes instructions, et nous commençâmes à crier au feu et à enfoncer la porte de la maison. Avant que les Capucins accourussent avec leurs seaux et leurs pompes, les deux valets de chambre avaient visité la maison, semant l'alarme et cherchant ce qui m'intéressait. Laurent pénétra dans une chambre en flammes, et la vue de vêtemens de femme lui fit emporter dans ses bras celle qui se trouvait à demi étouffée dans son lit : je le vis arriver tout fier avec sa

proie, et j'allais l'introduire dans le palais, quand Purel, chargé d'un pareil fardeau, me jeta dans un étrange embarras. Cependant, à la clarté de l'incendie qui faisait des progrès, je crus pouvoir faire un choix, et je fis signe à Purel d'emporter celle qu'il tenait évanouie. A peine ma capture fut-elle en sûreté, que je débarrassai Laurent de la sienne. C'était une vieille femme que du premier coup-d'œil je pensai devoir être la mère; je la laissai entre les mains des bonnes gens qui lui portèrent du secours, et je regagnai ma petite porte, que je refermai prudemment, tandis que les Capucins jetaient de l'eau, et que les badauds regardaient le feu. Purel avait déposé dans la chambre du prince la jeune fille sans connaissance; le duc de Chartres avait si bien fait qu'elle avait repris ses sens lorsque je revins; elle ne fit pas attention à moi, mon habit me donnait l'air d'un domestique. Je remarquai avec joie qu'elle était plus belle encore que je ne me l'étais figurée. Le prince lui baisait les mains qu'elle ne retirait pas; elle pleurait et demandait sa mère; nous lui jurâmes que sa mère avait été sauvée, et qu'elle la reverrait le lendemain. Elle était si innocente qu'elle

croyait tout ce qu'on voulait et le prince voulait plus qu'elle ne croyait. Elle perdit ses airs effarouchés, et se livra à une si folle gaîté que je m'allai coucher pour leur donner le loisir d'en faire autant. Ils n'y manquèrent pas, et le lendemain je trouvai la petite personne plus vive, plus gaie que jamais ; elle avait oublié sa mère, et ne voulait plus entendre parler de départ. Le duc de Chartres la garda plusieurs jours cachée dans une garderobe, où il la nourrissait de confitures; et je fus obligé de la rendre de force à sa mère qui la faisait chercher dans tout Paris. La pauvre femme fut joyeuse de retrouver sa fille; mais se doutant de ce qui lui était advenu sans savoir en quels lieux, elle se hâta de lui procurer prudemment un mari qui prît sur sa tête la responsabilité du passé et de l'avenir.

Je n'aurais jamais fini, si je m'arrêtais à chaque nouveauté que je faisais goûter au duc de Chartres. Comme je craignais qu'il ne vînt à s'attacher à quelque passion qui me fît du tort dans l'influence que j'exerçais sur lui, je m'arrangeai de façon que les grisettes ne passassent plus la nuit au Palais-Royal. Le prince entendit raison ; quand je

lui représentai que le secret de ses amours dépendait de cette mesure. En effet, il se retirait vers huit heures dans son appartement sous prétexte de travailler ; et l'instruction prodigieuse qu'il avait acquise donnait de la vraisemblance à cette retraite studieuse. Je descendais dans la rue de Richelieu, et je me mettais en embuscade, passant en revue brodeuses, coiffeuses, blanchisseuses, couturières, et toutes les grisettes qui sortaient des boutiques; je remontais rarement seul, et j'ose dire à la louange d'un tact exquis que je possédais, que le prince ne se repentit jamais des conquêtes que je faisais pour lui dans la rue. A minuit, la fillette recevait quelques louis, et était ramenée par Laurent ou Purel à l'endroit où je l'avais prise. De cette manière, la conduite du prince était à l'abri de tout soupçon ; aucune des initiées ne se douta que la petite porte et l'escalier dérobé appartenaient au Palais-Royal. Même pour éviter les observations indiscrètes qu'aurait pu faire naître la somptuosité des appartemens, je persuadai au prince d'établir le temple de ses plaisirs dans un

petit cabinet fort simplement meublé qui se trouvait plus près de l'escalier.

Le duc de Chartres n'était pas encore allé chercher ses amours hors du Palais-Royal. Il dînait un jour chez M. de Louvois: on vint à parler de la nouvelle loi sur la poste, qui défendait de porter autre chose que des lettres.

« Je sais une dame, dit le ministre, qui pâtira de cette ordonnance, j'ai là un paquet qu'on lui adresse de Bordeaux, où, m'a-t-on dit, se trouve son amant.

— » Monsieur! s'écria M. de Coulanges, qui était plus galant de paroles que d'actions, ce serait bien à vous de lui renvoyer ces bagatelles, qui plaisent tant à un cœur tendre. »

Après le dîner, la boîte fut apportée, déficelée, et, au milieu d'une immense quantité de feuilles de roses, on trouva un portrait d'homme qui ne donnait pas mauvaise opinion de l'original.

« Coulanges, dit M. de Louvois, je vous donne tout cela; faites-vous-en honneur auprès de la dame, et éprouvez sa reconnaissance. »

Cette dame était mademoiselle de Serre, demeurant rue de Condé. Coulanges emporta le

portrait, et le jour suivant l'envoya à son adresse par son laquais, avec une lettre en vers et en prose. Il échappait par-là aux suites de sa politesse, très-riche en madrigaux, comme je l'ai dit, et très-pauvre du reste. Le duc de Chartres aurait bien souhaité se charger de la restitution ; mais il n'osa pas le proposer ; seulement il s'informa des résultats de la démarche de Coulanges, et apprenant que celui-ci ne s'était pas risqué en personne, il eût l'idée de profiter de l'occasion que le poète laissait échapper. Il avait appris que mademoiselle de Serre, valait par sa beauté et son esprit, tout ce qu'on pouvait faire pour elle. Je m'employi à contre-cœur à cette intrigue qui s'annonçait d'une manière plus sérieuse que je n'eusse voulu. Je me présentai chez cette dame qui avait reçu l'épître de Coulanges avec plus de plaisir que son envoi. Le portrait n'avait pas réchauffé un amour déjà éteint dans son cœur, et qu'elle avait hâte de rallumer pour quelqu'autre qui ne fût pas un peinture; elle m'aurait embrassé quand je lui appris que j'appartenais à M. de Coulanges, et mon costume d'abbé ne l'empêcha pas de m'accabler de questions auxquelles je satisfis à

l'avantage de mon élève. Elle me remit une lettre qu'elle avait préparée, et le duc de Chartres y répondit en venant lui-même. Il m'avait défendu de l'accompagner, et le temps qu'il resta avec cette demoiselle ne me laissa aucune inquiétude sur l'issue de sa liaison. Il revint fort tard, et comme plusieurs jours il recommença le même manége, je craignis d'avoir trouvé mon maître. Il n'en était rien : mademoiselle de Serre, toute jolie qu'elle fût, n'avait pas de quoi fixer le caractère le plus léger qui existât; elle ne l'essaya pas même, et je vis bientôt avec joie que le prince discontinuait ses visites. M. de Coulanges, qui ne parut dans cette affaire que pour fournir au prince les moyens de réussir, n'en eut pas moins tout l'honneur, que sa fatuité ne fit pas difficulté d'accepter; le duc de Chartres lui-même le plaisanta sur ses rapports avec l'inconnue de la rue de Condé. Il ne s'en défendit que faiblement, comme s'il eût été bien aise de le faire croire; il joua admirablement l'homme à bonnes fortunes.

Ces amours passagers n'influèrent pas sur les études et les progrès du prince; je n'avais plus rien à lui apprendre, et je m'instruisais avec lui

pour exciter son émulation. Son esprit avait une facilité admirable ; il réussissait dans tout ce qu'il entreprenait ; sa mémoire était merveilleuse, son jugement droit et prompt, son goût exquis. Avec ces qualités, il me surpassait réellement, et mon empire prenait tous les jours de nouvelles racines dans l'amitié qu'il me portait. Il faisait des vers mieux qu'un poète de profession, et son talent pour la peinture est signalé par les tableaux de *Daphnis et Chloé*, dont il orna le cabinet de M^me^ d'Orléans. Il composa les paroles et la musique de plusieurs opéra qui furent exécutés dans son palais ; la sculpture et l'architecture ne lui étaient pas étrangères ; il avait des connaissances fort étendues en histoire, en médecine, en géographie. Mais la science qu'il pratiquait avec amour, était la chimie, et il s'en occupe encore maintenant ; il m'y fit prendre goût, et nous passions des nuits au milieu des fourneaux et des alambics. Moi, incrédule par tempérament, je ne voyais dans ces opérations que de savantes combinaisons de l'esprit humain ; et dans les découvertes que je tirais de nos expériences, je ne cherchais que la nature des choses. Le prince

était tourmenté d'un préjugé que mes sarcasmes ne purent ébranler; imbu des principes de la *démonomanie* de Bodin, il imaginait des intelligences avec des esprits qui n'existent pas, et rêvait la pierre philosophale. Je ne crois pas qu'il l'ait trouvée.

CHAPITRE X.

Dubois à la cour. — Les portraits du *Grand Roi*. — Bon mot de Benserade. — Beauté de Louis XIV. — Erreur de nature. — Sa voix emmiellée. — Éducation du roi. — Ses méchans vers. — Le madrigal et le maréchal de Grammont. — — Louis XIV, les savans et les poètes. — Les arts d'agrément. — Le maître de danse et le maître d'armes du *Bourgeois gentilhomme*. — Les chiennes couchantes. — La chasse. — Le roi à la guerre. — Le petit couvert. — L'étiquette. — Les coups de canne. — Roquelaure et le duc d'Épernon. — Tyrannies mesquines. — Égoïsme de Louis XIV. — Ses voyages. — Embarras de la duchesse de Chevreuse, et honnête procédé du duc de Beauvilliers. — La fièvre et la fenêtre ouverte. — Les femmes. — Les maîtresses : la Beauvais, Mesdames de La Vallière, de Montespan, de Soubise, de Maintenon, de Ludres, Henriette d'Angleterre, de Monaco, etc. — La duchesse de La Ferté. — La duchesse de Roquelaure. — M. de Montausier et l'abbaye. — M. le maréchal de Bellefonds et ses dettes.

En qualité de sous-gouverneur du duc de Chartres, j'eus bientôt mes entrées à la cour. Mon petit collet était déjà une bonne recommandation sous le règne de M^me^ de Maintenon, qui

était celui de l'église. Mais, Dieu merci, je n'étais pas le seul à qui l'on pût appliquer dans cette dévote cour, le vieux proverbe :

« L'habit ne fait pas le moine. »

Quoi qu'il en soit, mon habit me tenait lieu de noblesse, d'honneur et de vertu. Je me glissai partout à la suite de mon élève; et si je suis étonné de quelque chose, c'est de n'avoir pas fait un chemin plus rapide. Il est vrai que je ne me jetais pas à la tête des gens, et que j'affectais un maintien décent et retenu qui me coûtait beaucoup. Je fus long-temps avant de quitter mon rôle de spectateur, et je ne montai sur ce théâtre si dangereux, qu'après l'avoir bien étudié. J'écoutais, j'observais et je faisais ma moisson pour l'avenir. C'est ainsi que je crois avoir connu le roi et tous ceux qui l'entouraient plus intimement que cet archi-noble de Saint-Simon, qui, dit-on, a déjà broché ses mémoires en une dixaine d'in-folio. Dieu sait comme il m'arrange! Je m'inquiète peu de ses beaux jugemens; je doute par exemple qu'il ait fait sortir Louis XIV de sa sphère de grand roi! Moi qui ne m'attache jamais à l'écorce, je peindrai ce prince d'après nature et sans flat-

terie. Je ne suis pas de mon métier historiographe de France.

On a crié bien haut, pour qu'il l'entendît sans doute, que le roi était le plus bel homme de son royaume. Pourquoi pas du monde et de son siècle? les flatteurs sont gens à ne pas s'effrayer de si peu; et puis quand l'idole est à bas, ils ne se gênent pas pour chanter la palinodie en s'écriant: que sous un maître qui veut se faire adorer comme Nabuchodonosor, l'exagération de l'éloge est la seule critique permise. En fait de beauté, je citerais un bon nombre de personnes qui ne le cédaient en rien à Louis XIV; le chevalier de Lorraine qui fit dire à Benserade: je ne me console de n'être pas M. d'Armagnac, que parce que je ne suis pas M. de Saint-Hérem, Racine, le duc de Richelieu et tant d'autres. J'en sais peu en effet qui le surpassent en bonne mine: quand on le voyait pour la première fois, on avait peine à ne pas se laisser éblouir: des ambassadeurs, qui ne s'étaient point aguerris à soutenir ses regards, sont souvent demeurés court dans leur harangues. Il y avait dans son marcher, son parler, sa contenance et toute sa personne, un air de gran-

deur, un caractère noble et imposant qui venait de l'opinion qu'il s'était faite d'un roi absolu, semblable au Jupiter Olympien ébranlant l'univers d'un froncement de sourcil. Sa figure était correctement belle, malgré son âge; et sa bouche, fréquemment ouverte comme pour montrer ses dents, n'avait pas cet air niais qu'une pareille habitude jette dans la physionomie. On croyait toujours qu'il allait parler, et cela ne donnait que plus de prix à ses paroles rares, mesurées et pesées à la balance. De jolis pieds et de belles jambes ne sont pas des avantages à dédaigner; et le roi qui en était très-fier, les faisait ressortir par la finesse de ses souliers et l'étroit de ses chausses. Sa taille avait été admirable; mais, l'embonpoint qu'il ramassait dans sa dévotion commençait à gâter la perfection des formes: il devint même trop gros; et comme Monsieur était grand, cela donna sujet à cette plaisanterie :

« Il y a erreur de la part du père ou de la mère; l'un des deux frères a reçu ce qui était destiné pour l'autre. »

« J'espère du moins, disait Mme de Maintenon, qu'il ne s'agit pas de la religion ! »

Le roi avait une voix emmiellée qui vous allait au cœur :

« Sire, répétait Mme de La Vallière, demandez, on ne vous refusera pas; vous arrivez au cœur par l'oreille. »

Quelquefois cet accent si agréable s'accordait mal avec un visage imposant et presque sévère. Son langage d'ailleurs était un démenti continuel pour son air majestueux, quelque gravité qu'il mît à prononcer des phrases banales qui se sentaient de sa pauvre éducation.

Car on sait que le cardinal Mazarin avait ordonné à Lamothe-Levayer, gouverneur du jeune prince, de lui apprendre tout juste ce qu'il fallait pour en faire un roi de nom. La reine approuva tous les desseins de son cher Mazarin, qui ne voulait que reprendre la place des maires du palais; et Louis XIV, ainsi que Monsieur, furent élevés comme des fils de fermier. Il ne tint pas à leurs pédagogues de les changer en idiots; la nature résista chez eux à ce système d'abrutissement. Mais de ce que le roi orthographiait de travers, et rimait en dépit de Minerve, il ne s'ensuit pas

qu'il fût dépourvu de tout sens et esprit. Il n'avait pas l'orgueil de faire beaucoup de cas des méchans vers, qu'il enfilait quelquefois. C'était Racine le tragique qui avait voulu lui persuader que rien n'était impossible à un si grand roi. Le vieux chevalier français Saint-Aignan et Dangeau le faiseur de gazette avaient contribué de leur mieux à son apprentissage poétique.

Louis XIV qui, sachant bien que les flatteurs ne lui manqueraient jamais, prenait quelquefois plaisir à les désoler, tendit un piége cruel au maréchal de Grammont. Étant parvenu à faire un madrigal de pièces et de morceaux, il le jugea lui-même fort rigoureusement.

« Lisez ceci, dit-il au maréchal de Grammont, a-t-on jamais vu rien de plus impertinent? Pradon est un aigle à côté de l'auteur de ce madrigal.

— » Sire, répondit le maréchal, avant même d'avoir lu, votre majesté juge divinement toutes choses et je suis volontiers de son avis.

— » N'est-ce pas que celui qui l'a fait est un grand fat? »

—» Sire, le mot n'est pas trop fort; et je le pensais, si je ne l'ai pas dit.

—» Eh bien! votre franchise me plaît; car c'est moi qui suis le grand fat.

—» Quelle trahison! Sire, il est probable que j'ai mal lu, et je me souviens que ces vers...

—» N'en parlons plus, Monsieur le maréchal, ajouta, en les jetant au feu, le roi que sa décontenance faisait sourire; je vous sais gré de m'avoir dit la vérité. Au reste, pour être un grand roi, il n'est pas besoin d'être un grand poète.

—» Sire, répondit Grammont, pour réparer son imprudence, c'est vous qui faites les grands poètes! »

Le roi, moins par fierté que par défaut d'esprit, était avare de ses paroles, qu'il mâchait longtemps avant de les prononcer; il ne parlait pas non plus à toutes sortes de gens, comme Monsieur, dont le babil, disait-il, l'avait dégoûté de parler. Il disait encore :

« S'il faut pour plaire au monde que je débite autant de sornettes que mon frère, je préfère devenir muet.» Quelquefois, faute de savoir répondre, il se tournait brusquement, et cela signifiait

quelque chose. Comme il était très ignorant, sans vouloir le laisser paraître, il se défiait des savans, et les éloignait avec prudence; il n'aimait que les poètes qui, pour la plupart, seraient bien embarrassés d'une question un peu raisonnable, et qui se retranchent dans des lieux-communs frivoles. Quant à moi, je fais fi de tous ces peseurs de syllabes. Ils ont beau jeu pour me traiter d'ingrat, car ils m'ont chanté comme un autre.

Le roi, en sa jeunesse, avait excellé dans les exercices du corps : le mail, la paume et l'escrime étaient ses jeux favoris. A la première représentation du *Bourgeois-Gentilhomme*, il dit à Molière :

« Le maître de danse et le maître d'armes sont de grands malheureux qui auraient bon besoin d'apprendre leur métier.

—» Sire, répondit Molière, ce sont deux de mes camarades...

—» N'importe; je n'entends pas que l'on parodie en ma présence la danse et l'escrime que j'admire singulièrement. »

Dans un âge plus avancé, il montait à cheval

avec une dextérité sans égale, et s'estimait le premier écuyer de France. Il répétait souvent que pour les arts d'agrément, il fallait y réussir, ou ne pas sans mêler. Il appréciait un homme d'après son habileté à faire un salut, parce que, disait-il, l'écorce est tout à la cour.

Il n'était pas très-recherché dans sa parure; et quoiqu'il fût d'une incroyable malpropreté en son intérieur, elle ne paraissait pas cependant sur sa personne. Monsieur avait les mêmes habitudes: c'était un reste de leur enfance mal soignée et livrée à des valets. Le roi ne regardait pas à faire coucher dans sa chambre de belles chiennes couchantes, qu'il aimait jusqu'à les nourrir de sa main; leurs ordures souillaient le plancher et les meubles, sans qu'il prît garde à ces vilenies; il en avait toujours dix ou douze distribuées dans ses cabinets, qui ressemblaient plutôt à des écuries.

Sa passion pour la chasse ne fut pas diminuée lorsqu'en courant le cerf il se cassa le bras à Fontainebleau, dans une chute de cheval. Cet accident était arrivé quelque temps après la mort de la reine. Il imagina de chasser en calèche à quatre chevaux; il y était seul et menait son

attelage avec une telle adresse qu'il surpassait les meilleurs cochers. Il prenait pour ses postillons des enfans de dix ans qu'il formait à ce métier. Il maniait le fusil mieux que de fameux tireurs; et je crois qu'il aurait abattu la pomme sur la tête du fils de Guillaume Tell.

On a dit que la chasse était l'image de la guerre, et le roi le faisait sonner bien haut. Cependant je n'ai jamais eu foi en son courage, que ses flatteurs pensionnés ont célébré en vers et en prose. Monsieur, qui n'était pas poltron, bien qu'il ne parlât pas de guerre en temps de paix et devant les dames, fit ses efforts pour donner à son frère une réputation d'intrépidité dont il n'était pas en peine pour lui-même. Il racontait à tout venant que le roi, dans une occasion périlleuse, avait joué de l'épée contre un gros d'ennemis qu'il avait arrêté seul. Mais si le roi allait à l'armée, c'était pour tenir table avec ses officiers, qui se trouvaient plus honorés de cette faveur que d'une victoire. Puis, quand il était las d'entendre le canon et la mousquetade, au lieu des concerts et des comédies, il retournait à ses maîtresses, et cela se nommait une campagne faite par le roi en personne.

Ses courtisans avaient fini par lui persuader qu'il était un grand capitaine ; et comme il aimait à être admiré de tout le monde, on ne lui plaignait pas les coups d'encensoir.

Louis XIV, comme son frère, et ses fils était un rude mangeur plus glouton que délicat; Gargantua en eût été jaloux; c'est pourquoi le grand couvert était extrêmement rare : il dînait seul dans sa chambre sur un table carrée vis-à-vis de la fenêtre ; il ordonnait le matin un très-petit couvert, composé toujours d'un grand nombre de plats et de trois services sans le fruit; il y avait d'ordinaire beaucoup de monde pendant le dîner, et j'y ai plusieurs fois assisté avec le duc de Chartres, qui restait debout, selon l'étiquette, à laquelle se conformaient Monsieur, Monseigneur et les princes. Le roi gardait un silence bien employé, car je l'ai vu manger en un repas quatre assiettées de soupes de diverses sortes, un faisan entier, une perdrix, deux salades, du mouton au jus et à l'ail, deux fortes tranches de jambon, des pâtisseries, des fruits et des confitures. Il ne buvait du vin que trempé d'eau et avec sobriété. Le grand-chambellan, ou, à son défaut, le premier

gentilhomme de la chambre servait le roi, qui faisait en mangeant un bruit désagréable de langue et de dents. Son plus grand régal était des œufs durs.

Il avait une manie d'étiquette qui descendait aux choses les plus minutieuses, et soumettait la cour à un brillant esclavage. On rapporte plusieurs traits que m'ont affirmés des témoins oculaires, et qui ne sont pas à l'honneur de cette douceur et de cette politesse qu'on a bien voulu lui prêter.

Au sortir d'un grand couvert à Marly, il aperçut un valet qui, en desservant, dérobait un biscuit et le mit dans sa poche. Au même moment on lui présentait sa canne et son chapeau, il ne put contenir sa colère, et, à la vue des dames et des gentilshommes qu'il poussa de droite et de gauche pour s'ouvrir un passage, il se précipita sur le voleur gourmand, l'injuria, le frappa, et lui brisa son bâton sur les épaules.

« Ce n'était qu'un roseau, dit-il, en forme d'excuse de sa brutalité. »

Le plaisant de l'aventure, c'est que le roi qui avait les juremens en horreur, au point de les punir sévèrement chez les autres, en proféra de

toutes couleurs en cette circonstance. J'imagine que le père La Chaise ne le laissa pas manquer d'absolutions.

Lorsque Roquelaure n'était pas encore duc, un jour qu'il pleuvait par torrent, il dit à son cocher de le conduire au Louvre, où les ambassadeurs, les princes et les ducs avaient seuls droit d'entrer. A la porte, on demanda qui c'était; il cria de sa voiture :

« Un duc!

— « Quel duc?

— « Celui d'Epernon.

— « Lequel?

— « Le dernier mort. »

Sur cette belle réponse, la sentinelle ne s'opposa plus à ce que le carrosse arrivât jusqu'à l'escalier. Roquelaure, qui connaissait la rigidité du roi, craignit les suites de son imprudence :

« Sire, dit-il, le temps est si mauvais que je suis entré en carrosse.

— » Monsieur, répondit le roi en colère, quel est le faquin qui a si audacieusement oublié mes ordres?

— » Ce triple sot n'a pas su arrêter Roque-

laure sous le nom de duc d'Epernon, dernier mort.»

Le roi rit de bon cœur et ajouta : « Monsieur, puisque vous avez peur de la pluie, nous ferons en sorte de vous en garantir. »

Roquelaure ne tarda pas à être créé duc et pair; et le pauvre diable qui n'avait pas distingué un mort d'un vivant, fut renvoyé après une bonne remontrance.

Le roi se faisait un plaisir de mille petites tyrannies qui me semblent bien au-dessous d'un grand monarque. Il se fâcha de voir que les dames à Fontainebleau ne s'habillaient pas pour la comédie. Deux mots qu'il dit là-dessus remirent la toilette à la mode, et bientôt il ne fut plus permis de s'absenter des réunions où il se trouvait. Tout cela se passait avant que j'y fusse présenté, car M^me^ de Maintenon avait changé les divertissemens en affaires de religion. L'horizon de la cour s'était rembruni, et l'élégance des manières, la galanterie, les fêtes avaient disparu.

Personne n'a défendu l'égoïsme qui était comme la seconde nature de Louis XIV. Cet égoïsme, que la royauté avait développé, se montrait dans

ses moindres actions. Je ne sais rien qui le peigne mieux que ses voyages. Son carrosse était encombré de femmes, soit maîtresses, soit bâtardes; il lui fallait en regard des gorges et des jupes. Quelquefois Madame, dont les saillies allemandes l'amusaient quand il était en belle humeur, avait place dans le carrosse où M^me^ la duchesse de Chevreuse était toujours établie. Mais que de tourmens éprouvaient, sans se plaindre, les victimes que choisissait le roi! comme il voulait de l'air, il tenait les glaces baissées, et ne s'accommodait pas qu'on tirât le rideau contre le soleil, le vent, la pluie et le froid. Les dames, livrées à toutes les intempéries des saisons, s'estimaient heureuses quand la poussière ne les dévorait pas. Ce n'est pas tout, le roi, qui prenait plaisir à voir manger de bon appétit, avait soin de faire garnir son carrosse de viandes, fruits et pâtisseries; à chaque instant il excitait ses compagnes de voyage à faire honneur à ses provisions; et celles qui n'avaient pas faim, ou qui mangeaient du bout des lèvres, encouraient sa disgrâce et souvent des paroles très-aigres. Par malheur, les estomacs et les entrailles se révoltaient contre ce régime; il en ré-

sultait une foule d'inconvéniens qui auraient pu prêter à rire à toute autre compagnie.

Mme de Chevreuse racontait que dans un voyage à Fontainebleau il lui prit une colique que redoublèrent le dîner, la contrainte et deux heures de route; elle eut peine à mettre pied à terre sans accident, lorsque le carrosse arriva à sa destination; elle n'eut que le temps de supplier le duc de Beauvilliers de l'accompagner. Ils traversèrent les cours jusqu'à la chapelle où se disait une messe basse; la porte se trouva ouverte et la voyageuse se débarrassa de son fardeau, tandis que ce bon duc lui faisait un beau rempart de son corps. Ceux qui vinrent ensuite ne se doutèrent pas qu'une duchesse avait passé par-là. Quant au roi, s'il se trouvait dans une position aussi critique, il ne prenait pas même la précaution du duc de Beauvilliers; il se contentait de descendre du carrosse, mais les dames n'étaient pas forcées de regarder.

Mme de Maintenon eut beaucoup à souffrir de cet égoïste. Malade ou bien portante, et les femmes ne sont pas toujours en ce dernier état, il fallait qu'elle suivît le roi où il allait, et c'est en partie

à cette exactitude pénible qu'elle dut sa haute fortune. Elle avait fini par obtenir de voyager à part, sous prétexte de modestie; mais elle ne trouva jamais de prétexte pour échapper à ce que le roi voulait d'elle à ses heures ordinaires. Louis XIV, qui lui était vraiment attaché, ne s'inquiétait pas de sa santé, pourvu qu'il se satisfît. Il ne pouvait se passer d'air; et quand il entrait dans la chambre de M^me^ de Maintenon, eut-elle la fièvre, il commençait par ouvrir toutes les fenêtres jusqu'à dix heures du soir; il ne s'informait pas même si la fraîcheur de la nuit l'incommodait; ce n'était pas son affaire, puisqu'il s'en trouvait bien. M^me^ de Maintenon endurait tout en silence : *Telest notre bon plaisir* était la devise de Louis XIV.

Il aimait doublement les femmes, par caprice et par tempérament; sa galanterie tenait moins aux préliminaires amoureux qu'au reste; il n'était pas content s'il n'en venait tout d'abord à la fin d'une passion qui durait tant qu'elle pouvait. Quand la nature parlait, il ne faisait pas le délicat, tout lui était bon, pourvu que ce fussent des femmes, paysannes, servantes, dames de qualité et mille autres. Il n'avait que l'embarras du choix;

on se jetait à sa tête et il n'en prenait pas autant qu'on lui en offrait. Malgré ses passions journalières, il en eut quelques-unes de sérieuses qui le subjugèrent pendant des années. Ainsi depuis que la Beauvais, femme de chambre de la reine-mère, lui eut appris à faire usage de sa jeunesse, il profita des leçons à faire envie à celle qui les lui avait données; ce n'est pas peu dire. Il se laissait aimer, suivant l'expression de Mme de Cornuel, si prodigue en bons mots Mme LaVallière l'aima avec cœur et dévotion; Mme de Montespan l'aima par ambition, Mme de Soubise par intérêt, et Mme de Maintenon par l'un et l'autre motifs.

Mademoiselle de Fontange, élevée à l'école de la *Clélie* et de l'*Astrée*, aima le roi en héroïne de roman; mademoiselle de Ludres en esclave: il se lassa plustôt des cette dernière. Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur, en dépit de l'adultère, ajouta son beau-frère sur la liste de ses amans. Mme de Monaco ne crut pas faire une infidélité aux siens en couchant avec un roi de France; Madame, toute cuirassée de pruderie qu'elle était, menait avec le roi un commerce en apparence fort innocent; je l'ai du

moins entendu dire tant de fois, que je le crois à peu près. Je m'étonnerais d'ailleurs que ce gros embonpoint eût été matière à convoitise, et que la philosophie palatine eût cédé à ces attachemens charnels.

Cependant le roi revenu à la dévotion, se montra cruel à l'égard de la duchesse de La Ferté et de la duchesse de Roquelaure : il les sacrifia au bon Dieu et à la Maintenon. La duchesse de la Ferté, qui, jeune et jolie, ne pouvait ressentir de l'amour pour un roi caduc et asthmatique, en feignit avec tant d'extravagances, que Louis XIV, de peur de succomber à la tentation, se vit réduit à l'exiler. Cette dame le suivait partout, et moins qu'elle n'aurait voulu; elle n'avait des yeux que pour lui, et il était forcé de baisser les siens : elle fut surprise baisant la basque de son habit comme une dévote baiserait celui d'un saint. Elle s'était fait peindre une foule de portraits du roi qui ne la quittaient pas plus que son ombre; elle en portait un dans son sein et dans sa voiture; il y en avait un grand qu'elle contemplait pour prendre patience. Cette adoration ressemble à celle du duc de La Feuillade; je n'oserais pas cer-

tifier que le but n'en fût pas le même, au sexe près Mme de Roquelaure fit des folies moins bruyantes et aussi tendres, qui n'exigèrent pas son éloignement de la cour. Je soupçonne que le roi fut plus sensible à l'amour dévoué qu'elle lui témoignait: elle et lui savent ce qui en est résulté.

Je ne connais guère que deux traits de bonté de la part de Louis XIV, que l'on a déifié en bronze et en vers; encore pourrait-on les regarder comme de l'ostentation ou toute autre chose. Le vieux duc de Montausier, en qui la vérité s'est faite homme, et qui, à ce titre, moins qu'à celui de gouverneur du dauphin, jouissait d'un crédit qu'il ne devait pas à des courtisaneries, demanda pour un de ses amis une petite abbaye qui lui fut refusée; il sortit fâché de chez le roi en disant :

« Il n'y a que les maîtresses et les confesseurs qui aient du pouvoir en ce pays!»

Le roi, accoutumé à son austère franchise, ne lui sut pas plus mauvais gré de cette hardiesse, et le dédommagea quelques jours après en faisant Mme de Crussol, sa fille, dame du palais.

« Montausier, lui dit-il, vous n'êtes pourtant ni mon confesseur, ni ma maîtresse. »

Il eut soin que beaucoup de monde entendît ce reproche d'amitié.

Le maréchal de Bellefonds, chargé de dettes, demanda un congé pour se retirer à l'étranger. Le roi le fit appeler dans son cabinet et lui dit avec douceur :

« Monsieur le maréchal, je veux savoir pourquoi vous me voulez quitter : est-ce dévotion? est-ce ennui? sont-ce vos dettes? En ce dernier cas, je veux connaître le détail de vos affaires.

— » Sire, dit le maréchal vivement ému, ce sont mes dettes.

— » Il faut les acquitter, dit le roi, et vous nous resterez : je vous achète cent mille francs votre maison de Versailles, et un brevet de retenue de quatre cent mille francs, qui servira d'assurance, si vous veniez à mourir; que ce ne soit qu'après un long temps, je vous prie; vous payerez les arrérages avec les cent mille francs. Maintenant voulez-vous encore partir?

— » Ah! Sire, il faudrait avoir le cœur bien dur pour ne pas vous obéir; ma dette ne dimi-

nuera pas; heureux si je puis la payer en reconnaissance.»

Certes, la générosité est noble et royale; mais était-il nécessaire de la publier comme à son de trompe? Il est vrai que le maréchal de Bellefonds ne s'y épargna pas, et le dit à qui voulut l'entendre.

CHAPITRE XI.

Villarceaux, Montchevreuil et madame de Maintenon.—Madame de Montchevreuil; son portrait. — Madame la princesse de Monaco.—Son mot sur la seconde femme de Monsieur. — Jalousie de Lauzun. — Les phyltres amoureux. — Le rendez-vous et la clé. — La main écrasée. —Vive altercation entre le Roi et Lauzun. — Exil du chevalier de Lorraine. — Madame Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur. — Le *boucon*. — Empoisonnement de Madame. —Purnon premier maître d'hôtel de Monsieur.— Ses révélations.—Conduite du Roi envers la Reine.—Lauzun sous le lit de madame de Montespan. — L'épée et la canne. —Les deux rivales.—L'horoscope. — Les amis de la veuve de Scarron. — Mariage de Louis XIV avec madame de Maintenon.

Dès les premiers jours de mon introduction à la cour, je fis connaissance avec un personnage qui avait plus d'importance qu'on ne lui en aurait donné sur son nom. C'était Montchevreuil qui, fort honnête homme du reste, avait gagné à un assez vilain métier la faveur dont il jouissait. Du temps que M^me^ de Maintenon n'était encore

que la veuve Scarron, elle avait plus d'un amant, et se piquait tout juste d'être fidèle à un seul à la fois. Parmi ceux-ci, le plus chaud comme le plus riche était Villarceaux dit le *paillard*, parent et ami de Montchevreuil. Cette intrigue était conduite dans la maison de Villarceaux, dont la femme était aussi vertueuse qu'il l'était peu. La pauvre dame souffrait par pénitence que, sous ses yeux, son mari en aimât une autre qu'elle. Ses prières cependant mirent un remords dans le cœur de Villarceaux, qui, sans renoncer à ses liaisons, consentit à les continuer plus loin. La terre de Montchevreuil fut choisie pour être le théâtre de ses libertinages, et M^me^ de Maintenon, qui se faisait entretenir par Villarceaux, paya, en monnaie courante, l'hospitalité que lui donnait Montchevreuil. Lorsqu'elle devint reine de France, ou à peu près, elle n'oublia pas ses amans et ses amis qu'elle combla de biens et d'honneurs: c'était de sa part reconnaissance bien moins que politique. Je présume qu'elle cherchait à se faire des créatures sur lesquelles, d'avance, elle pût compter. Elle savait bien où placer ses bonnes grâces.

Montchevreuil, nommé gouverneur de Saint-

Germain-en-Laye, et chevalier des ordres, faisait figure parmi les favoris. La Maintenon l'avait si recommandé au roi, qu'il l'honorait d'une estime toute particulière. M^me^ de Montchevreuil, sa femme, de gouvernante des filles d'honneur de madame la Dauphine, était devenue celle de mademoiselle de Blois, qui épousa depuis le duc de Chartres. Cette Monchevreuil était une complaisante qui vendait au dauphin les filles d'honneur de la dauphine, jusqu'à ce qu'elle fît le même commerce à l'égard de sa propre fille. L'âge ne la corrigeait pas: elle cachait si bien sa perversité sous un manteau de dévotion, que le roi l'avait en grande considération. Il est vrai de dire que la Maintenon la faisait sainte, de son autorité privée. La Monchevreuil avait l'air d'une sorcière, tant elle était jaune de peau, maigre de visage, rabougrie de taille, et niaise de la tête aux pieds. Le maréchal de Grammont l'avait intitulée *Madame l'Inquisition*. C'était une plaisanterie; car, si ses yeux austères avaient de quoi rendre sage la plus effrontée, il ne fallait qu'une parole pour endormir cet Argus femelle. Montchevreuil, qui ne s'aveuglait pas sur les bonnes qualités de

sa femme, n'avait pas une apparence plus avenante qu'elle : il était grossièrement façonné, lourd, épais et bourgeonné. Avec ces dehors peu avantageux, il s'en tenait à sa réputation de petit esprit, qu'il était en état de démentir s'il l'eût voulu. Pour un génie, ce n'en était pas un ; mais en dépit de son enveloppe peu agréable, son bon sens ne le cédait à personne, et il y avait au fond du sac une malicieuse bonhomie dont les plus puissans faisaient les frais. Il gardait en réserve un joli répertoire d'anecdotes de toutes sortes, gaies, tristes, scandaleuses et secrètes. Il me confia quelques-unes de ces précieuses révélations, que j'ai conservées par écrit : je transcrirai ici celles qui se rapportent à Louis XIV, que Montchevreuil connaissait assez parfaitement pour le detester ; les autres trouveront place ailleurs.

J'ai dit que M^me^ de Monaco, fille du maréchal de Grammont, entre autres amans, eut Monsieur et le roi. Cette dame, qui mourut dans un si horrible état de maigreur, que son visage était celui d'un squelette, perdit sa santé en intrigues où elle s'embarquait à tout venant. Sa beauté lui permettait de se passer d'esprit, et du reste l'esprit n'é-

tait pour rien dans ses amours tout charnels. Elle avait été favorite des deux Madame, avec la qualité de dame d'honneur, qualité qui ne donne pas toujours de l'honneur. On prétend même que l'amitié de M^me^ Henriette d'Angleterre, pour M^me^ de Monaco, avait des causes équivoques. Quant à M^me^ de Monaco, voyez jusqu'où va la malice des cours, elle avait commencé plus naturellement par chercher à donner à la seconde femme de Monsieur, le chevalier de Vendôme; mais ses tentatives échouèrent, ce qui lui fit dire : « Madame ne se soucie pas plus des hommes que des femmes; elle est d'un tempérament allemand qui n'appartient à aucun sexe! » Je n'ajouterai rien à ses réflexions, de peur d'être un peu de son avis.

M. de Lauzun, avant d'en venir à d'épouser Mademoiselle, aima M^me^ de Monaco avec fureur; mais elle se mit sur les rangs pour plaire au roi, et dès-lors Lauzun fut abandonné avec sa jalousie. Il se passa du temps avant que son amour fût éteint, et il l'employa hardiment à se jeter au travers du bonheur de son infidèle. M. de Lauzun avait profité à l'école de la Voisin, qui fut brûlée comme sorcière et empoisonneuse : il savait l'art

de tirer des sorts et de composer des filtres; mais il eut beau faire, il n'en vint pas à ses fins, et sa maîtresse le changea pour le roi. Il composait des statues et des portraits, représentant *le torrent* (c'est ainsi qu'il nommait M^me^ de Monaco, faisant allusion à la rapidité de ses amours); il coupait la tête de ces statues, déchirait ces images à coups de poignard et accomplissait mille autres cérémonies magiques; le tout en vain. Voyant que le diable ne lui était d'aucun secours, il s'avisa de recourir à des moyens plus humains, qui aboutirent à l'embastiller.

Il apprit que le roi avait des rendez-vous avec M^me^ de Monaco, et comme il payait bien, les renseignemens qu'on lui donna se trouvèrent exacts. Bontemps, le meneur des maîtresses et valet de chambre privilégié du roi, introduisait vers les deux heures après midi, M^me^ de Monaco dans les cabinets de sa majesté, par une porte secrète donnant sur un escalier dérobé. Lauzun alla s'enfermer dans une garde-robe publique qui se trouvait sur le même pallier, vis-à-vis cette porte. Il n'attendit pas long-temps sans voir par le trou de la serrure s'entr'ouvrir la porte, mettre

la clé en dehors et se retirer. Il sortit doucement de sa cachette, ferma la porte des cabinets à double tour, et jeta la clé dans un endroit ou personne ne l'irait prendre. Puis, renfermé de nouveau dans le privé, il s'impatienta de la longue séance que lui fit faire Mme de Monaco. Elle arriva enfin avec le gros Bontemps, embéguinée d'une gaze et d'une robe couleur sombre. Lauzun voyait de tous ses yeux, écoutait de toutes ses oreilles. Bontemps, étonné de ne pas voir la porte ouverte, gratta jusqu'à ce qu'il entendit la voix du roi :

« Tournez la clé?

— » Sire, elle n'est pas de ce côté.

— » Je l'y ai mise tout à l'heure.

— » Il faut que le diable l'ait enlevée.

— » Cherche à terre, en cas qu'elle soit tombée;

— » Je ne vois rien qui ressemble à une clé, et la porte est fermée à double tour. »

Le roi de pester entre ses dents; Lauzun de rire tout bas; Bontemps se désespérait, et Mme de Monaco tremblait que quelqu'un ne passât. Enfin le valet de chambre descendit pour chercher les outils nécessaire à briser la serrure, à travers laquelle commença une singulière conversation entre

les deux amans. Lauzun, à force de contenir son envie de rire, fut sur le point de ressentir l'influence du lieu. Un domestique, sur ces entrefaites, pressé de prendre la place qu'occupait Lauzun sans nécessité, ébranla rudement la porte en jurant contre le tenant. Mme de Monaco, distraite des propos d'amour que lui adressait le roi pour la faire patienter, resta immobile et muette, tandis que ce malôtru de valet redoublait de bruit et de blasphêmes. « Qu'est-ce? demande le Roi sans obtenir de réponse. Mais il se souvint de la garde-robe, et cria en colère : « Faquin qui fais tant de fracas, si je sors, gare à tes épaules. » Le valet reconnut sans doute la voix du roi; car il s'enfuit la tête basse; et Lauzun, qui craignait d'être découvert, quitta sa retraite si vivement que Mme de Monaco faillit s'évanouir de peur. Elle couvrit son visage de ses deux mains, et poussa un cri lorsqu'elle se sentit mordre le petit doigt jusqu'au sang. Le roi crut qu'on l'avait tuée, et il s'épuisait à forcer la porte. Quand Bontemps revint avec ses outils, il ne trouva plus Mme Monaco, qui avait cédé la place et la victoire

à cet enragé de Lauzun. Le roi en garda rancune à son rival.

Lauzun n'était pas satisfait. Un jour que dans les jardins de Marly, M^me^ de Monaco était assise sur le gazon avec le roi et plusieurs dames, il remarqua que sa main, appuyée à terre, semblait attendre celle de son amant. Il se sentit transporté de colère de ce que M^me^ de Monaco ne se contenait pas même devant lui; et, sans considérer les suites de sa vengeance, il posa le pied comme par mégarde sur cette main blanche et délicate qu'il meurtrit horriblement. A la plainte que la douleur arracha à sa maîtresse, le roi tourna la tête, et vit ce qui venait d'arriver. « Vous êtes un fat maladroit, monsieur de Lauzun, dit-il avec humeur?

— » Parbleu! Sire, reprit Lauzun, un baiser de votre bouche, et le mal que j'ai fait sera guéri.

— » Monsieur, s'écria le roi, je sais punir les insolens?

— » Sire, continua l'autre imprudemment, tout n'est-il pas égal entre rivaux d'amour?

— » Je ne sais qui me tient que je vous fasse chasser par mes valets?

— » Vous ne le ferez pas, Sire, tant que j'aurai une épée à mon côté et un souffle de vie; je sais ce que je dois à mon rang et à ma naissance, s'il vous plaît de l'oublier.

— » Pour vous le rappeler, je vous envoie à la Bastille?

— » Vous avez raison, Sire, c'est un moyen d'assurer la tranquillité de vos amours. » En effet, Lauzun fut conduit le même jour à la prison d'état, et dit en y entrant : *In sæcula sæculorum.* M^me^ de Monaco, à qui l'on rapporta ce mot, ajouta un *amen* prononcé du cœur et des lèvres.

L'amour du roi pour madame Henriette, première femme de Monsieur, avait un étrange prétexte qui sentait son jésuite d'une lieue. Il prétendait que si son frère avait du temps de reste, il se ferait aimer de la ville et de la cour, et qu'ainsi, en éveillant sa jalousie, il lui donnait de l'occupation : c'était couvrir l'adultère de la raison d'état. Monsieur, tout philosophe qu'il était dans ses goûts, avait la manie de trouver mauvais ceux de sa femme. Monsieur ne se fesait pas scrupule de sacrifier Madame au chevalier de Lorraine, et s'étonnait qu'elle se dédommageât avec d'autres

de l'abandon où il la laissait. Le comte de Guiche et le duc de Monmouth n'eurent pas un long règne; celui de Louis XIV, dans lequel l'amour se mêlait à la politique, dura jusqu'à la mort de Madame sans préjudice des galanteries de passage qu'elle ne se refusait jamais. Cependant, honteuse des mœurs de Monsieur qui renouvelait les mignons de Henri III, elle résolut d'éloigner le chevalier de Lorraine qui avait dit audacieusement: « Mesdames, imitez-nous de votre côté et le monde finira. » Elle demanda l'exil de ce pervers, et le roi s'empressa de le lui accorder; Monsieur pleura, pria, supplia, s'évanouit; le roi fut inflexible. Le chevalier partit pour l'Italie, qui semblait faite exprès pour lui.

Madame, sans être belle, avait cette grâce que mon ami La Fontaine dit plus belle que la beauté; elle était jeune, vive et fraîche; son esprit était encore une séduction; et comme sa vertu n'était pas des mieux établies, c'était à qui en aurait sa part. Le roi finit par l'aimer avec tendresse; il lui confiait les plus importans secrets du gouvernement, faisait grand cas de ses conseils, et même l'envoya en Angleterre pour y traiter des intérêts

des deux royaumes. Monsieur, jaloux de cette faveur, disait : « Je ne serais pas surpris que ma femme devînt ministre de France. »

Cependant Beuvron et le marquis d'Effiat, amis particuliers du chevalier de Lorraine, souffraient impatiemment son absence, qui paraissait ne devoir cesser qu'à la mort de Madame. C'est à quoi ils s'employèrent : le chevalier envoya un poison d'Italie. On sait que dans ce pays l'usage du poison est aussi commun que celui du pain. On le nomme *boucon*, parce qu'on l'administre par la bouche. D'Effiat se chargea d'en tirer parti.

Madame était alors à Saint-Cloud pour y passer les chaleurs de l'été. Ses médecins lui avaient ordonné de l'eau de chicorée qui rafraîchit les ardeurs du sang. Elle n'en buvait qu'un verre le soir et le matin. Un pot de porcelaine contenant l'eau de chicorée était renfermé dans une armoire d'un petit vestibule de l'appartement de Madame; à côté du pot se trouvait la tasse dont Madame se servait seule. Par une invention diabolique, d'Effiat saisit le moment où personne ne le voyait pour se glisser dans le passage, ouvrir l'armoire,

prendre la tasse, et en frotter les bords avec un papier. Un valet de chambre arriva, qui le surprit pendant cette opération :

« Que faites-vous là, monsieur, demanda-t-il, et pourquoi mettez-vous les mains à la tasse de Madame?

— » Mon ami, répondit d'Effiat sans se déconcerter, j'avais une grosse soif, je voulais boire, et comme cette tasse me semblait malpropre, je l'ai essuyée avec du papier, faute de serviette. »

Le valet s'arrangea de cette excuse, remit la tasse à sa place, et prépara à boire dans une autre. Après avoir bu, d'Effiat se retira. Dans l'après-midi, Madame se fit apporter sa tasse pleine d'eau de chicorée.

« Je suis empoisonnée, dit-elle en la rendant vide à quelqu'un, qui la détourna pour ôter les traces du poison; du secours! je suis morte!

— » Madame, est-il possible? s'écria d'Effiat; revenez de cette funeste erreur. »

Il demanda le pot d'eau de chicorée, dont il goûta en disant : « Voyez plutôt, messieurs. » Ceux qui étaient présens, encouragés par cet exemple, firent de même. Cependant les dou-

leurs de Madame augmentaient à chaque instant; elle se mit au lit avec des cris et des contorsions effroyables. Les médecins accoururent; leur art s'épuisa d'abord en conjectures, ensuite en remèdes inutiles. Ils perdirent beaucoup de temps, examinèrent l'eau de chicorée et la tasse, que l'on retrouva dans l'armoire, saine et purifiée. Le mal empira; Madame reçut les derniers sacremens, et vers trois heures après minuit, elle expira, brûlée intérieurement comme avec des tenailles ardentes (1).

Monsieur fit bonne contenance d'homme affligé. Le roi, qui était couché, se relève à cette affreuse nouvelle, envoie chercher Brissac, capitaine des gardes, et lui ordonne d'amene devant lui Purnon, premier maître-d'hôtel de Madame, qu'il soupçonnait à plus d'un titre d'être au moins dans la confidence. Ce Purnon, ami d'enfance du chevalier de Lorraine et du marquis d'Effiat, avait de l'esprit, mais encore plus de méchanceté que d'esprit. C'était un homme sans foi ni

(1) Cette anecdote est confirmée par la correspondance de Madame. (*Éditeur.*)

loi, voleur et menteur, athée et de mauvaises mœurs. Au moment de sa mort, il envoya à tous les diables Dieu et le confesseur. « Mon bon homme, disait-il, laissez ce cadavre : il sent déjà mauvais, et le plus joli garçon du monde n'aurait pas même le pouvoir de le ressuciter. » On le conduisit dans la chambre du roi, pieds et poings liés. Il crut que c'en était fait de lui; mais Louis XIV avait essuyé ses larmes, et d'un visage enflammé de colère, il ordonna qu'on le laissât seul avec Purnon plus mort que vif.

« Misérable, s'écria-t-il, dis la vérité, et je te promets la vie sauve; sinon tu es perdu : Madame a-t-elle été empoisonnée?

— » Oui, sire, répondit Purnon, tremblant de tous ses membres.

— » Puisque tu as connaissance du crime, tu dois en savoir les auteurs.

— » Sire, le chevalier de Lorraine m'a envoyé d'Italie le poison dans une caisse remplie d'oranges; je l'ai donné à d'Effiat, qui en a fait usage.

— Et mon frère, reprit le roi d'un air sombre, après un instant de silence, savait-il tout cela?

— « Non, Sire.

— » Songe que ta vie ou ta mort dépend de ta réponse à cette question : le savait-il?

— » Sire, je vous jure que non : d'Effiat écrivit au chevalier de Lorraine que Monsieur, chagrin des galanteries de Madame serait peut-être bien aise qu'on y mît fin d'une manière ou d'une autre; mais le chevalier répondit par lettre qu'il fallait bien se garder d'en rien dire à Monsieur, qui ne saurait se taire, et que, s'il n'en parlait pas la première année, il nous ferait pendre dix ans après.

— « Ah! reprit le roi, en portant la main sur ses yeux, me voilà soulagé; retirez-vous. ».

Brissac reconduisit Purnon en liberté, et, chose étrange! l'affaire en resta là. Quelques soupçons circulèrent sourdement; d'Effiat, Beuvron ne furent pas inquiétés, et Purnon ne vendit sa charge de maître d'hôtel de Monsieur que longtemps après. Je présume que le roi arrêta les poursuites de la justice, parce qu'il craignait que les galanteries de Madame ne fussent révélées et ne troublassent le repos de son frère. On fit croire à Monsieur que les Hollandais avait donné à Madame, un poison lent qui n'avait produit effet

qu'à son retour en France. Néanmoins le chevalier de Lorraine fut rappelé et l'accueil qu'il reçut de Monsieur laissa penser tout ce qu'on voulut.

Le roi, tant que la reine vécut, ne manqua pas une seule fois de coucher dans le même lit, seulement il y dormait de grand courage, et la reine, dont le tempérament espagnol ne s'accoutumait pas à ces manières, s'apercevait qu'il s'était fatigué ailleurs. Elle lui en fesait de doux reproches auxquels il n'avait rien à répondre, sinon que le métier de roi était bien rude. Du reste, Louis XIV avait pour elle de la considération au lieu d'amour et la fesait respecter; car il l'aimait, disait-il, à cause de sa vertu. Cependant tous les jours, après dîner, il visitait ses maîtresses et se couchait avec elles, quand l'envie lui en prenait. Il se disposait par là à dormir toute la nuit suivante. M^me^ de Montespan l'avait encouragé à cette habitude et comme alors il ne dormait pas, l'entretien roulait sur mille choses; la politique et les affaires d'état en fesaient surtout les frais.

Peguilhem de Lauzun, dont j'ai déjà cité l'au-

dace et l'impétuosité, eut avis de tous ces détails par l'entremise d'une femme-de-chambre de M^me^ de Montespan; il avait des raisons politiques pour être bien avec cette fille, jolie et friponne comme ses pareilles. Or Lauzun, au moment d'obtenir la charge de grand-maître d'artillerie, commit une indiscrétion qui la lui fit perdre; Louvois, son plus grand ennemi, remua tant auprès du Roi et de M^me^ de Montespan, qu'il fut cause de la disgrâce de Lauzun. Celui-ci forma le plus téméraire projet du monde; il se fit cacher par sa femme-de-chambre sous le lit où vinrent se coucher le roi et la Montespan; il demeura coi pendant deux heures et entendit ce qu'il souhaitait. M^me^ de Montespan qui lui avait promis ses bons offices, le desservit traitreusement avec cent mignardises auxquelles le roi ne put résister, il fut convenu que Louvois n'aurait pas le déplaisir de voir son ennemi revêtu d'une des premières charges du royaume. Lauzun était en humeur d'éclater contre cette insidieuse femme; mais il jugea plus prudent d'écouter jusqu'au bout. Il eut grand peur d'être découvert à un mouvement qu'il fit.

« N'entendez-vous pas des souris ou des rats, dit M^me^ de Montespan?

— » Baste! reprit le roi, quelle sotte idée pour m'interrompre....

— » Sire, j'ai une horreur invincible de ces vilaines bêtes. »

Le roi grommela entre ses dents et sortit du lit assez mécontent, sa maîtresse et lui quittèrent enfin la chambre et délivrèrent Lauzun du piège où il s'était mis lui-même. Ce Lauzun ne fut pas satisfait de si peu; il s'en alla attendre M^me^ de Montespan à la porte de son appartement et lorsqu'elle l'ouvrit pour se rendre à la comédie, il l'aborda en riant, répéta mot à mot sa conversation du lit et finit en l'appelant menteuse et coquine. Elle éprouva un tel saisissement qu'elle s'évanouit, le roi n'apprit que le lendemain l'insolence de Lauzun et lorsque celui-ci vint le sommer de tenir sa parole et de le nommer grand-maître de l'artillerie; il refusa net et lui tourna le dos. Alors Laûzun en fureur tira son épée et la brisa sous ses pieds en criant:

« Je ne servirai de ma vie un prince qui manque à sa parole! »

Le roi leva la canne qu'il avait à la main, mais craignant sans doute quelque mauvais coup de la part de Lauzun aveugle dans ses emportemens, il se radoucit, ouvrit la fenêtre, jeta sa canne et dit froidement :

« Je ne me pardonnerais jamais d'avoir frappé un homme de qualité! »

Puis il rejoignit ses cour-tisans.

Lauzun fut si touché de cette conduite plus prudente que généreuse, qu'il supplia sa majesté de le punir, le roi l'embrassa et il ne fut parlé de rien.

Louis XIV, pendant que la reine vivait, avait eu le temps de se lasser des maîtresses qui ne lui offraient que de la beauté et du plaisir. M^me^ de Montespan, avec son orgueil indomptable, sa rage de dominer tout, acheva de le dégoûter de ces liaisons illégitimes qui lui causaient tant de contrariétés. Ce fut elle qui présenta à son amant M^me^ de Maintenon, ne se doutant pas que cette femme moins belle et plus âgée qu'elle, devint jamais une rivale dangereuse et préférée. La veuve de Scarron mena cette intrigue en maîtresse-femme. Le roi qui d'abord ne pouvait pas la voir

finit par ne pouvoir plus se passer d'elle. La reine avait dit en mourant :

« Je prie Dieu que le roi se détache de la Montespan avec laquelle il se damne. »

On ne me persuadera pas que ces paroles ne fussent pas inspirées par le père La Chaise confident intéressé de M^me^ de Maintenon. Louis XIV qui les regarda comme un avertissement du ciel, les fit servir à excuser l'anthipathie qu'il commençait à ressentir contre la Montespan. Celle-ci qu'on a accusée d'avoir fait empoisonner mademoiselle de Fontange et quelques autres, ne demeura pas en reste de méchanceté. Elle imagina de faire envoyer d'Italie au roi, un horoscope annonçant qu'il devait aimer une vieille catin sur la fin de sa vie. Les termes étaient même beaucoup plus aigres et M^me^ de Maintnon les retourna avec esprit contre sa rivale. Les rieurs furent de son côté. C'est à cette époque que M^me^ de Montespan sonna sa défaite en se retirant, et comme si elle eut voulu profiter aussi des leçons de la Maintenon; elle se jeta dans la piété comme La Vallière, sous prétexte qu'elle aimerait Dieu plutôt que de ne rien aimer. Le roi, de retour de Fontainebleau à

Versailles, retrouva Mme de Maintenon plus fine et plus dévote que jamais; il se laissa prendre à sa pruderie et termina la comédie en épousant cette vieille fille entretenue, le tout par pénitence.

Beaucoup de gens croyent encore aujourd'hui que ce mariage n'est qu'une fable inventée par les amis de la Maintenon; mais Montchevreuil qui en fut témoin m'en a conté toutes les particularités. Mme de Maintenon en passant de main en main avait conservé un embonpoint appétissant; auquel se laissa tenter le roi affamé par un jeûne de plusieurs mois. Mais quelque effort qu'il essaya contre la vertu de la dame, il n'obtint que des refus qui rendaient plus vifs les aiguillons de la chair. Mme de Maintenon battit en brèche ses scrupules avec la bible et les quatre évangélistes; le père La Chaise jésuitisa de son mieux; Villarceaux qui savait le détail des attraits de la veuve, en enflamma l'imagination du roi; M. de Harlay, archevêque de Paris, joua son rôle dans cette comédie dont le Scapin fut Bontemps, gouverneur de Versailles, valet de chambre pourvoyeur, gagné à prix d'argent et de promesses; Mme de Maintenon mit dans son parti, en le mettant d'abord dans son lit, le mar-

quis de Louvois. Enfin au milieu de l'hyver par une nuit sans étoile et comme portant le deuil de cette union insortable, Bontemps alla chercher la future et la conduisit dans un des cabinets du roi, où se trouvaient assemblés Louis XIV, le père La Chaise, M. de Harlay, Louvois, et Montchevreuil. Un autel avait été préparé; l'appartement mal éclairé ne laissait pas aperçevoir tout ce qui se peignait sur ces figures silencieuses; le roi avait l'air triste et venant à lever les yeux vers un portrait de la reine défunte, qu'on avait oublié d'enlever, il les baissa pleins de larmes; la Maintenon au contraire s'avançait avec un air de triomphe que partageaient ses créatures. La messe fut dite par le confesseur du roi et servie par Bontemps. Lorsque le père La Chaise demanda à M^me^ de Maintenon si elle consentait à recevoir pour époux Sa Majesté, elle l'interrompit par le *oui* prononcé d'une voix claire et sonore; avant de répondre à la même demande, Louis XIV hésita quelques instans et personne n'entendit le *oui* honteux qu'il murmura; la cérémonie achevée, ils passèrent la nuit ensemble. Louvois dit à l'oreille de la mariée :

— « Ma cousine, vous voilà reine de France !

— « Pas encore, reprit-elle. »

Le bruit de ce mariage secret ne tarda pas à transpirer à la cour, et M^me^ de Maintenon ne fit rien pour le démentir.

CHAPITRE XII.

Fondation de Saint-Cyr par madame de Maintenon.—Madame de Brinon supérieure. — La comédie au couvent. — Représentations de *Cinna* et d'*Andromaque*. — *Esther*.— Singularité de La Fontaine.—Jean Racine.—Le poète courtisan. — Les actrices de madame de Maintenon. — Mesdemoiselles de Villianne, d'Abancourt, de Lalie, de Glapion. — La tête de madame de Caylus.—Oraison funèbre de l'abbé de Saint-Laurent. — Départ du Roi pour Saint-Cyr. — La Bruyère. —Richelet, sa servante, son libraire, sa sœur et le bourreau.—Boileau Despréaux.—La conversation à la portière. — La salle de spectacle. — Madame Deshoulières. — Mademoiselle Deshoulières. — M. de Chambors. — L'entr'acte. — La représentation. — Les allusions. — La Wasthy-Montespan. — Aman-Louvois. — Le dénouement. — Le pour et le contre.

On parlait sourdement à la cour depuis quelque temps d'une nouvelle merveille de Racine, qui avait renoncé au théâtre pour obéir à son confesseur. Pour moi, je pense que ce sont les mauvais auteurs seuls, qui font autant de péchés

que de pièces. Enfin cette représentation eut lieu à Saint-Cyr et j'eus la faveur de voir la comédie dans un couvent. Voici l'origine de cette contradiction.

M^me^ de Maintenon, jalouse d'imiter et de surpasser M^me^ de Montespan dans ce qu'elle avait fait de bien, se jeta à corps perdu dans la charité chrétienne, et le roi en paya les frais. M^me^ de Montespan avait fondé à Paris une belle maison des filles de Saint-Joseph, ou l'on recevait toute la vieille marchandise des amours. M^me^ de Maintenon au contraire, ouvrit un asile à la virginité. Cette maison de communauté consacrée à la pauvre noblesse fut établie d'abord à Montmorency, ensuite à Ruel, jusqu'à ce que le roi eut fait bâtir le palais de Saint-Cyr qui pouvait contenir deux cents cinquante demoiselles. M^me^ de Maintenon par ces œuvres de piété, espérait faire déclarer son mariage, et entichée qu'elle était de sa noblesse à quartiers, elle ne recevait dans cet établissement que des filles à grands noms. J'ai oui dire que cette admission était précédée d'une visite par des matrones, et je m'étonne en ce cas que l'on trouvât tant de personnes possé-

dant les qualités requises. Une certaine M^me^ de Brinon, d'abord urseline, puis femme galante, fut placée à la tête de l'établissement comme une enseigne, et M^me^ de Maintenon, qui l'avait connue à Montchevreuil sous d'autres auspices, jugea que l'âge avait opéré chez elle et qu'elle était sage tout-à-fait. Je ne m'inscrirai pas en faux contre ce jugement. Donc les bâtimens de Saint-Cyr construits en moins d'une année, M.^me^ de Brinon entra en fonctions, et ce fut à qui ferait partie du bercail privilégié. Le but était d'amuser le roi qui avait un singulier plaisir à voir courir ces petites filles. Il les connaissait toutes par leurs noms et les aimait le plus innocemment du monde. Les dames gouvernantes étaient d'abord des manières de chanoinesses tenant le milieu entre le sacré et le profane; mais comme elles penchaient pour le dernier, elles furent déclarées religieuses, et l'on en fit un mélange de l'ordre des Ursulines et de celui des filles de Sainte-Marie. J'en aurais fait volontiers tout autre chose.

M^me^ de Brinon ne manquait pas d'esprit avant qu'elle s'avisât d'être auteur. De même que toutes les grandes façonnières, elle aimait le théâtre au

tant que l'église, et la voilà brochant des pièces qui n'avaient pas le sens commun. C'étaient de gros sermons dialogués et rimés d'une façon pitoyable. Cependant les représentations qu'en faisaient les demoiselles de Saint-Cyr, leur donnaient l'envie de jouer d'autres tragédies. On voit que Mme de Maintenon formaient ses élèves à devenir aussi bonnes comédiennes qu'elle. Cependant ayant désiré voir une pièce de Mme Brinon, elle la trouva détestable. Une querelle s'engagea entre ces deux dames dont l'une défendait son ouvrage comme un auteur de métier; et l'autre faisait de la critique *de par le roi*. Mme de Maintenon qui ne comprenait pas qu'on osât lui résister saisit le plus léger prétexte pour se défaire de Mme de Brinon qui s'en alla mourir en pays étranger. Mais les demoiselles ne purent jeûner de Comédie, et Mme de Maintenon qui aimait le théâtre de passion, s'occupa de remplacer la supérieure. Elle choisit donc les tragédies les moins amoureuses et les fit représenter à Saint-Cyr, en présence de ses prêtres et de ses jésuites. Ce fut *Cinna* qui essaya le talent des actrices, et j'ai ouï dire, que l'on ne vit jamais plus plaisant

spectacle que tous ces visages de femme grimaçant Auguste, Cinna et Emilie, que ces voix douces s'efforçant de déclamer les vers de Corneille. M^me^ de Maintenon comprit qu'il n'y avait rien de Romain à Saint-Cyr, et elle essaya du Grec. *Andromaque* béatifiée par les demoiselles dût produire un miraculeux effet. Les actrices s'échauffèrent tellement que cela fit craindre un incendie général, et Hermione fut chapitrée pour avoir aimé avec trop de naturel. M^me^ de Maintenon voulut trouver un accommodement entre l'innocence et la comédie; elle engagea son dévot Racine à revenir à Melpomène qu'il avait quittée parce que la Champmêlé ne l'avait pas mieux traité. Cette rupture lui causa un sensible déplaisir, et toute la religion qu'il avait ne l'empêcha pas de dire au comte de Tonnerre, son successeur: « Monsieur, je prie Dieu qu'il vous punisse du tort que vous me faites; » à quoi la Champmêlé répondit: « je ne savais pas que Dieu fût pour quelque chose dans cette affaire. » Racine se décida avec beaucoup de peine à rompre son vœu de silence; mais pour le repos de sa conscience, il prit son sujet dans la Bible; et, encouragé par Despréaux,

son Pylade, il ne vit dans son Esther qu'une flatterie allégorique, écrite sous l'invocation de Sainte-Melpomène

Quelques jours avant cette mémorable représentation, nous allâmes, le prince et moi, à St-Cloud. Nous apperçûmes sur la route couverte de neige un homme sans chapeau, parlant tout haut et se demenant comme un possédé.

« L'abbé, vois-tu, ce fou qui a rompu sa chaine?

— » Parbleu ! C'est M. de La Fontaine, m'écriai-je. »

On arrêta le carrosse, et le duc de Chartres descendit, et alla demander au poète quelle fantaisie lui faisait courir les champs par ce froid-là.

« Ne le voyez-vous pas? nous dit-il; je déclame les plus beaux vers qu'on ait faits; jugez-en vous-même. »

Et il se mit à nous répéter le commencement d'Esther. Nous l'arrêtâmes, de peur d'être gelés en place avant la fin de sa déclamation.

« Ces vers en effet sont magnifiques quoiqu'un peu tristes, dit le prince; sont-ils de vous?

— » De moi, monseigneur, je ne suis pas

digne de délier les cordons des souliers de celui qui les a composés. C'est M. Racine.

— » En vérité, repris-je, vous vous estimez donc bien peu ?

— » Non, mais je l'estime beaucoup. Ces vers sont tirés d'une tragédie pieuse que vont jouer les demoiselles de Saint-Cyr ; je viens d'entendre la lecture de cette tragédie qui m'a transporté, et de peur d'oublier ce que j'ai retenu, je le dis aux vents et aux arbres. »

Nous eûmes de la peine à le faire monter dans le carrosse avec nous. Le duc de Chartres, qui s'intéressait aux bons vers, parce qu'il en faisait de médiocres, pria La Fontaine de lui amener son ami, et par une distraction du bonhomme, la veille de la représentation de Saint-Cyr, Racine arriva au Palais-Royal, la figure décomposée. Le prince, qui le connaissait du temps de M. de Saint-Laurent, alla à sa rencontre avec des témoignages de bienveillance qui auraient dû le rassurer : moi qui n'avais fait que l'entrevoir, je restai à l'observer et à l'écouter.

Jean Racine était d'une taille moyenne, mais bien prise ; il avait la physionimie ouverte et en-

core assez belle pour que l'on pût juger de ce qu'elle devait être lorsque Louis XIV lui dit :

« Racine, vous êtes le plus beau de ma cour.

— » Après vous, Sire, reprit le poète courtisan. »

Ses yeux avaient perdu beaucoup de leur brillant, et comme auparavant ses regards valaient autant de traits de satire, il s'est étudié à en corriger l'ironie. Il avait le port haut d'un homme de génie, et sur les lèvres ce fin sourire qui dit quelque chose même pendant le silence. Ses manières étaient élégantes, et la gêne que l'on y remarquait ne venait que de l'embarras des circonstances. Je n'ai jamais rien entendu de plus harmonieux que sa voix qui émoussait toutes les syllabes rudes et carressait l'oreille voluptueusement. Voilà pourquoi sa maîtresse la Champmêlé qui la fut aussi de La Fontaine, Lulli et du reste, disait que si Racine plaidait lui-même la cause de Satan, il obtiendrait de Dieu le paradis pour le diable. Ses mains étaient admirables; et bien que la dévotion lui eût fait négliger sa toilette, il avait encore la prestance d'un muguet de cour.

« Monseigneur, dit-il d'une voix émue, est-il vrai que vous soyiez fâché contre moi ?

— » Qui vous a fait ce rapport, mon cher M. Racine ?

— » La Fontaine, qui m'attendait à la descente du carrosse public de Saint-Cyr ; il m'a reconduit chez moi, en me parlant d'une grande colère que que vous aviez contre moi, parce que je ne vous avais pas lu *Esther* ; il m'a dit que vous ne vouliez plus me voir après tant d'ingratitude des bontés que vous m'aviez témoignées.

— » La Fontaine vous aura fait un conte à sa manière, répondit en riant le duc de Chartres ; certainement j'aurais été flatté d'entendre votre nouveau chef-d'œuvre, et pour vous témoigner le désir que j'en ai, je vous prie de m'en réciter quelques passages, en avant-goût de la fête de demain.

— » Je reprends courage, puisque vous m'assurez que votre amitié pour moi est demeurée la même. »

Là-dessus, il débita diverses scènes qui me parurent fort belles, et qui n'avaient rien de trop juif. Le prince battait la mesure des vers, et il se

laissa tellement captiver par l'admiration, qu'il embrassa le poète avec une chaleur qui mit fin à son débit.

« C'est miraculeux, lui dit-il, et je ne veux pas empiéter sur les jouissances de la représentation. Comment, M. Racine, vous avez confié ces beaux vers à des enfans, qui les miauleront sans doute comme des chats!

— » Quand vous aurez vu et entendu, monseigneur, vous n'en croirez ni vos yeux ni vos oreilles; ces demoiselles jouent la comédie comme des acteurs exercés.

— » Elles sont à bonne école, dit malignement le duc de Chartres; Mme de Maintenon est elle-même une comédienne consommée.

— » Je ne sais, reprit Racine avec naiveté, je ne l'ai jamais vue jouer. Mais je vous jure que la Champmêlé, Beaubourg et Baron, n'atteindraient pas cette perfection; il y a ensuite chez ces bonnes demoiselles une candeur inexprimable, qui me fait douter par exemple qu'elles aient aussi bien représenté Andromaque qu'on le dit.

— » Sont-elles jolies? demanda le Prince par réminiscence.

— » Ce sont des anges de beauté non moins que de vertu; mademoiselle de Veillanne surtout est un ange....

— » Quoi, lui dis-je, vous êtes aussi devenu pensionnaire du couvent de Saint-Cyr ?

— » Mais à peu près, répliqua-t-il bonnement, si ce n'est que je n'y couche pas encore; il faut bien que je dirige les répétitions, et je vous avoue que ce m'est un temps bien agréable.

— » Vraiment, je m'en accommoderais bien, dit le prince.

— » Figurez-vous, dit le poète, qne mademoiselle de Veillanne a des cheveux blonds, un teint rose, des dents d'ivoire, un sourire de séraphin, et un organe enchanteur; vous n'imaginez pas sa docilité à mes conseils, son intelligence et ses dispositions; elle aurait assez de grâces pour en donner à toutes ses compagnes: je crois que mes vers deviennent de la musique en passant par une si jolie bouche.

— » S'il en est ainsi, pourquoi n'avez-vous pas choisi le rôle d'Aman ? dit le prince en riant.

— » C'est mademoiselle d'Abancourt qui le

remplira, répondit Racine, qui ne put s'empêcher de rougir. »

Racine, naturellement hardi en saillies, devait à la dévotion une timidité décente qui s'émancipait quelquefois. Son caractère tendre et aimant avait peine à se rejeter sur l'amour de Dieu, qui ne lui suffisait pas. Son séjour familier à Saint-Cyr ne l'avait pas mis à l'abri des tentations.

« Et M^me^ Racine, interrompis-je, sait-elle les idées dont vous vous nourrissez, faute d'une nourriture plus substantielle?

— » Monsieur, je ne vois pas quelles peuvent être ces idées, à moins que vous ne me supposiez les vôtres.

— » Les noms de vos autres acteurs, s'il vous plaît? dit le duc de Chartres.

— » Mademoiselle de Lalie est chargée du rôle d'Assuérus, et je vous proteste qu'on ne peut trouver un roi moins féminin; mademoiselle de Glapion, qui par humilité consent à se vieillir d'un demi-siècle, fera Mardochée; et si sa figure n'a rien de remarquable, elle possède une voix qui va droit au cœur; sa taille est d'ailleurs un modèle achevé, de sorte que je disais en parlant d'elle: je

voudrais pouvoir mettre sur ses épaules la tête de Mme de Caylus! Cette dame, la nièce de Mme de Maintenon....

— » Nous la connaissons, dit le duc; une vraie bégueule de galanterie!

— » Je ne vous comprends pas, monseigneur, répliqua Racine; mais le fait est que cette dame allant avec sa tante voir répéter ma tragédie, l'a retenue en sa mémoire, et me l'a repétée en entier. C'est comme vous savez un charmant visage sur un petit corps contrefait. J'aurais par reconnaissance souhaité qu'elle jouât; mais tous mes rôles étant distribués je n'ai su que lui faire un prologue où elle fera le personnage de la Piété.

— » Je ne doute pas du succès que vous allez avoir, dit le Prince, car vous êtes coutumier du fait: je souhaite en tous cas que vous recommenciez à travailler pour le théâtre.

— » Non, monseigneur, jamais; l'envie m'a trop chagriné; les sifflets de l'hôtel de Rambouillet ne me sacrifieront plus à M. Pradon.

— » A votre place, lui dis-je, je me consolerais d'être sifflé à ce prix-là. »

Ces paroles flatteuses l'étonnèrent dans ma bouche, d'où étaient sortis plusieurs lardons qu'il avait sur le cœur. Il me regarda fixement, et s'approchant de moi, il me dit d'un air piteux :

« N'êtes-vous pas le successeur de l'abbé de Saint-Laurent ?

— » Oui, répondis-je ne voyant pas où il en voulait venir.

— » Monsieur, continua-t-il, vous succédez à un homme de mérite, d'une piété exemplaire, et d'une réputation intacte.

— » Nous l'estimions ce qu'il valait, répliquai-je.

— » Ah ! Monseigneur, dit-il encore, quelle perte vous avez faite? Despréaux et moi nous en sommes affligés pour vous; quant à lui, il est mort comme un bon chrétien, après avoir reçu tous les sacremens....

— » On vous a mal instruit, m'écriai-je ; j'étais seul lorsqu'il mourut d'une colique, et je vous assure que je ne l'ai pas confessé. »

Ces paroles un peu rudes nous brouillèrent à jamais ; et quand il voulait désigner un méchant homme, il prenait l'abbé Dubois pour terme de comparaison. On m'a dit qu'il m'avait honoré

d'une de ces épigrammes qu'il aiguisait de main de maître. Il faut qu'il l'ait brûlée par un remords de conscience, car elle n'a pas été imprimée. En tout cas, les épigrammes ne m'ont jamais fait faute; mais pas une ne m'a empêché de dormir.

Le lendemain vers trois heures on partit pour Saint-Cyr; les dames s'y étaient rendues dès le matin avec M^me^ de Maintenon pour visiter l'intérieur de la maison; les hommes invités étaient si peu nombreux que je serais resté à Paris comme tant d'autres plus nobles et plus illustres; mais M. le gouverneur se trouvait malade, il me fallut le remplacer auprès du prince. Dans les carrosses du roi montèrent MM. de Beauvilliers, de La Rochefouchauld, de Noailles, de Brionne, de La Salle, de Tilladet, d'Aubigné, de Chevreuse, de Louvois, de Montchevreuil, de Dangeau, et les évêques de Meaux et de Beauvais. Monseigneur et Monsieur partirent à leur convenance, chacun de son côté; plusieurs des gens de lettres présentés obtinrent la permission de suivre la cour, et nous dûmes à cette permission deux compagnons de voyage sur lesquels nous ne

comptions pas. La Fontaine, dont la paresse s'accommodait volontiers d'un bon carrosse, y monta, sans demander s'il plaisait au duc de Chartres. A peine y était-il placé qu'il aperçût par la portière un personnage de sa connaissance fort empêché d'avoir une voiture : « M. de La Bruyère, lui cria-t-il, voulez-vous un coin de mon carrosse? » La Bruyère qui reconnut celui du prince s'esquivait déjà pour se soustraire à cette étrange apostrophe, quand le duc de Chartres fit arrêter, et lui donna la place que La Fontaine lui avait offerte. Nous n'eûmes pas à nous repentir de cette politesse.

La Bruyère était un homme de cinquante ans environ, avec des manières nobles, et cependant modeste : il avait dans la figure comme dans l'esprit beaucoup de rapports avec Molière. Un regard perçant, des traits saillans, une énorme perruque, et un soin minutieux de sa personne; voilà ce que je puis me rappeler de lui. Sa conservation était semée d'anecdotes; et par une manie inexplicable, il ne nommait jamais les gens dont il parlait, soit en bien, soit en mal; c'est lui qui disait à Boileau : « Faites des satires, mais ne nommez

pas.» Il est vrai qu'il n'épargnait aucuns détails pour désigner la personne dont il parlait. On peut remarquer cette façon de faire dans son beau livre des *Caractères* où il ne m'a pas oublié, lorsqu'il dit que je suis tout pétillant d'amitié et le plus affectueux des hommes si je n'en suis pas le plus vrai. Mais mon portrait est à peine une ébauche, puisqu'il ne m'a connu que dans mes commencemens. La Bruyère ne savait ce que c'est que l'ambition; content de la fortune honnête qu'il tenait de ses pères, et d'une pension de mille louis que lui fesait M. le Prince, il se trouvait heureux de n'avoir d'autre occupation que celle qu'il se forgeait selon la fantaisie du temps. Son nom vient de ce que son père acheta de grands terrains couverts de bruyères qu'il fit défricher, et par-là il s'enrichit. La Bruyère, malgré son amour pour Montaigne, tenait à paraître noble, parce que, disait-il, des auteurs roturiers, on en trouve à chaque coin de rue.

Il paya sa bienvenue dans notre carrosse par une histoire qui était récente, assura-t-il.

« Un bel esprit de la séquelle de l'abbé d'Aubignac, dit-il....

— » C'est Richelet, interrompit La Fontaine.

— » Lui ou un autre, reprit-il sèchement, je ne puis le nommer, c'est à vous seulement à voir s'il est ressemblant.

— » Mon cher La Bruyère, dit La Fontaine, vous parlez comme vous écrivez.

— » Ce bel esprit, raconta La Bruyère, qui rimerait fort bien à laid.....

— » C'est Richelet, l'auteur du *Dictionnaire des rimes*, répéta La Fontaine en s'échauffant.

— » N'importe, dit le narrateur, je déclare qu'en saleté, laideur et méchanceté, il n'a pas son pareil. Cet écrivain est fort entiché des amours ancillaires.

— » N'en dites pas de mal, s'écria La Fontaine, je les préfère à tous vos amours ambrés de grandes dames; qu'en pense l'abbé?

— » Ma foi, répondis-je, faute de mieux, il faut bien s'en contenter.

— » Ce grammairien couchait donc avec sa servante qui n'était pas plus cruelle avec le libraire de son maître. Elle s'entendit avec son amant pour forcer l'autre à l'épouser, et lorsque le bel esprit voulut

vendre un ouvrage à son libraire, il en reçut pour toute réponse : « Fi ! plus d'affaire avec un homme qui entretient un commerce illégitime avec Nanette.

— » C'est le nom de la servante de Richelet, dit La Fontaine, et nous sommes de bons amis.

— » Richelet, puisque vous le voulez, se voyant court d'argent, répandit sa bile en satires qui lui rapportèrent des coups de bâton : il fut relevé dans la rue, à demi-mort, par un homme qui le ramena en sa maison, et y revint si souvent sous mille prétextes, qu'il finit par triompher de la sœur de Richelet. — Celui-ci, qui avait déjà le cœur disposé à tout par le besoin d'argent, vit un jour arriver son libraire qui lui dit : « Monsieur Richelet, vous n'épousez pas votre servante; mais votre sœur n'a pas tant de préjugés, elle couche tous les jours avec le bourreau. — Le bourreau ! s'écria Richelet, lequel? — Celui de Paris, répondit l'autre. — Si ce n'est que cela, reprit Richelet, le Ciel soit loué ! je croyais que vous me parliez de Boileau. — Cette leçon lui a profité, et maintenant il est légitime époux de sa servante. »

Nous rencontrâmes Boileau Despréaux qui se rendait à la même destination que nous. Il était dans son carrosse crotté, traîné par deux rosses éflanquées; il venait d'Auteuil. Comme le duc de Chartres le salua en passant, il ordonna à son cocher de régler la marche de ses chevaux sur celle de l'équipage du prince, et l'entretien s'engagea de portière à portière.

C'était la première fois que je voyais ce grand satirique en face. Lorsque je parus à la cour, Boileau Despréaux en était absent, tourmenté par des douleurs d'estomac pour lesquelles il prenait les eaux de Bourbon. En lisant ses satires où il a bien soin de ne s'attaquer qu'à la valetaille des poètes, je m'étais étonné quelquefois qu'il ne fut pas mort d'un mal d'épaules: mais son aspect me fit changer de pensée; il y avait dans cette petite figure rabougrie, jaune, tannée, un je ne sais quoi qui commandait le respect, et je comprends que le fameux duelliste Cyrano de Bergerac ait dit de lui : « Je crois que mon épée ne serait pas de force contre sa plume. » Rien dans sa figure n'annonçait son infirmité de naissance qui lui fesait haïr les femmes

en vers et en prose. Il avait des yeux flamboyans de malice, une bouche pincée, un nez osseux et pointu; tous indices d'un caratère difficile à vivre et d'un esprit mordant. Furetière avait raison de dire qu'il ressemblait à un oiseau de proie prêt à mordre. Il n'était pas gai; mais caustique, et sa maladie interne lui causait de fréquens accès de mélancolie. Quant à ses ouvrages, j'avoue franchement que je les admire sans les aimer; ils sont de glace et de fiel. Il n'est arrivé si haut dans l'estime de son siècle qu'en valetant à la suite des armées du roi, faisant triste figure d'historiographe. Il doit beaucoup aussi aux flatteries souvent entortillées de rudesse qu'il avait toujours à la bouche lorsqu'il parlait au roi. Je le connus mieux depuis par les mauvais services qu'il me rendit, sous prétexte que j'agissais comme si je n'avais pas lu sa satire contre les femmes.

« M. Boileau, lui dit le duc de Chartres, que préjugez-vous de la pièce de Saint-Cyr?

—» Ce n'est pas une pièce de théâtre, Monseigneur, répondit Despréaux, mais une pièce de petites filles; cependant je ne vois rien d'aussi beau dansla langue française.

— » Vous n'avez pourtant pas à regarder bien loin, dit La Bruyère.

— » Si vous me sondez sur mon admiration, reprit Boileau, vous la trouverez peut-être exagérée après l'événement; mais il y a dans cette simple action de la Bible un panégyrique tout entier; je veux vous laisser la surprise.

— » Applaudira-t-on devant le roi? demandai-je?

— » Pourquoi pas, M. l'abbé? j'applaudirais, moi, devant Dieu ce qui est beau. Êtes-vous de l'avis de ceux qui pensent que Racine passera comme le café? tout mauvais devin que je sois, il me semble au contraire que l'un et l'autre resteront; c'est aux Pradon, aux Bonnecorse, aux Cotin à mourir de leur vivant.

— » Vous défendez Racine en ami, dit le prince?

— » Non, Monseigneur, en juste critique, et vous savez que je ne me trompe guère lorsqu'il s'agit d'appeller *un chat un chat, Rolet un fripon*, et Racine un grand poète.

— » Un poète de femmes, répliquai-je, pour animer la querelle.

— » Monsieur, reprit Boileau en se rejetant de colère au fond de sa voiture, les femmes ont leurs poètes, gardons les nôtres; Racine vaut mieux que Deshoulières. »

Notre arrivée au couvent mit fin à la discussion, et nous fûmes admis dans la salle de spectacle qui avait été décorée à la hâte. Autour de la loge du roi, étaient disposés des bancs pour les personnes de la cour; les places d'honneur étant occupées, et le duc de Chartres m'ayant quitté pour aller s'asseoir à côté de son père, je me cachai dans l'endroit le plus obscur de la salle avec La Bruyère, qui me promit une soirée agréable, dans le cas où la tragédie m'ennuierait : je me trouvai auprès de M^me^ Deshoulières et de sa fille, que La Bruyère me nomma.

M^me^ Deshoulières, célèbre par ses moutons et ses galanteries avec le maréchal de Vivonne, avait contracté de son amour pour les chats le caractère faux et perfide de ces animaux. On voyait qu'elle avait été d'une beauté peu commune, qui avait fait bonne résistance contre ses cinquante ans. Ses yeux avaient encore un feu de jeunesse, et sa taille élégante était ce qu'elle

avait été. Elle avait une coquetterie bien marquée dans ses gestes gracieux, mais affectés, dans le balancement continuel de sa tête, et dans un sourire fort doux qu'on aurait pu comparer à un serpent sous des fleurs. Elle jouait la vivacité pour déguiser son âge, et lorsqu'une teinte de mélancolie glissait sur ses traits, c'était l'envie qui la fesait naître. Sa fille, qui fut mademoiselle Deshoulières jusqu'à la mort, était de taille médiocre, fort noire de peau, et sans régularité dans les traits. Mais elle tenait de sa mère une vivacité d'esprit comme de mouvemens, une grâce un peu libre, et un abandon de paroles souvent envenimées. M^me^ la marquise de La Charce, leur amie, disait qu'elles avaient des griffes jusques dans un baiser; j'aurais voulu qu'il fût permis d'en faire l'épreuve. Ces deux dames, qui s'étaient remises assez bien en cour depuis l'idylle qu'avait faite M^me^ Deshoulières sur la naissance du duc de Bourgogne, venaient continuer la guerre contre Racine jusque dans l'innocente maison de Saint-Cyr. Elles étaient escortées d'un militaire à moustaches, à longue épée, nommé pompeusement M. de Chambors, sorte de chevalier d'industrie,

d'homme de lettres de ruelles, qui faisait la cour à la mère, et couchait avec la fille. Je m'aperçus tout d'abord de leurs intentions hostiles.

« Madame, disait le galant, il y aura matière au pendant du sonnet de Phèdre *tremblante et blême*. Il est cruel pour ce cher M. Pradon de n'avoir pu se glisser avec nous.

— » Voilà la maison de Saint-Cyr bien *enracinée*, dit M^me^ Deshoulières.

— » Nous allons voir de belles misères, ajouta la fille, et je suis sûre que Racine s'est encore surpassé en billevesées.

— » S'il était déjà si faible, si médiocre, il y a douze ans, reprit la mère, combien plus il aura de petitesse aujourd'hui!

— » Sa Champmêlé, dit M. de Chambors, n'est plus là pour le rechauffer.

— » Il l'a changée contre un directeur, ajouta M^me^ Deshoulières.

— » Savez-vous, mesdames, continua l'officier, que cette Champmêle avait les jambes torses et le genou cagneux?

— » Vous êtes un homme à bonnes fortunes, monsieur de Chambors, et vous pénétrez dans le

secret des dames. Seulement je vous engage à fuir ces créatures de théâtre!

— » A propos, dit mademoiselle Deshoulières, Linières m'a dit que cette Esther n'était autre que M^me^ de Maintenon, et le reste à l'avenant.

— » Tant mieux, reprit M^me^ Deshoulières, je n'aime pas cette confesseuse. »

La Bruyère se pencha vers moi, et me dit : « Cette bergère, qui traite si bien M^me^ de Maintenon, lui doit une pension de deux mille livres; il faut avouer qu'un loup ne serait pas si traître que ce mouton-là. » L'impatience était grande parmi les spectateurs, dont le nombre pouvait monter à deux cents. Le rideau se leva, et M^me^ de Caylus, vêtue en blanc comme une vierge, vint s'annoncer comme étant la Piété : cela dit en vers plus harmonieux que la musique de Colasse qui précéda et suivit ce prologue. M. de Caylus qui se trouvait par hasard près de La Bruyère, lui dit sérieusement : « Ma femme a l'air de l'innocence même; et d'honneur! si je ne la connaissais pas, je me laisserais prendre à l'illusion. »

La représentation de cette tragédie est une des plus mémorables choses dont je me sou-

vienne : je devinai presque aussitôt l'allégorie cachée sous les détails fournis par la Bible. Des bruits sourds avaient circulé d'avance, et tout le monde fut bientôt dans la confidence des intentions. M^me^ de Maintenon, qui espérait faire déclarer son mariage, voulait se mettre en belle posture vis-à-vis les deux partis qui divisaient alors la cour et l'état. L'intrigue qu'elle entretenait avec Louvois étant rompue, elle travaillait à détourner toutes les haines sur ce ministre qu'elle avait inspiré si long-temps. Racine entra dans ses vues et seconda ses projets. Le massacre et la persécution des Juifs proscrits par Aman et sauvés par Esther, représentaient la révocation de l'Édit de Nantes, dont M^me^ de Maintenon cherchait à se disculper. L'allusion était flagrante, et complétée par mille traits qui n'échappaient à personne; seulement le poète avait embelli son modèle dans le personnage d'Esther, et noirci celui d'Aman, plus odieux encore que Louvois. Lorsqu'Esther dit :

Après la fameuse disgrâce
De l'altière Wasthy dont j'occupe la place,

une voix s'écria : « C'est M^me^ de Montespan ! » et ce nom fut accompagné de murmures en sens divers. A cet autre vers :

Et le roi trop crédule a signé cet édit,

tous les yeux se tournèrent simultanément vers Louis XIV qui regarda Louvois. Quand Aman ose dire, en parlant d'Assuérus :

Il sait qu'il me doit tout.

M^me^ de Maintenon adressa au roi un coup-d'œil d'intelligence, qui rappelait un propos semblable tenu par Louvois. Enfin, la contenance des assistans était curieuse, ou embarrassée, ou inquiète. Le roi parlait souvent bas à l'oreille de M^me^ de Maintenon qui souriait; Louvois s'agitait sur son siége avec une colère concentrée. Il y avait dans la salle deux partis flottans, partagés entre plusieurs sentimens, que soulevait chaque vers à double interprétation. Tantôt un silence glacial, tantôt des rumeurs incertaines et subites; on voyait des sourires effleurer des lèvres; on entendait des commentaires précipités. Les entr'actes étaient coupés par des chœurs en mu-

sique, fort bien chantés par les demoiselles; mais on n'y prit pas garde, tant on avait hâte d'arriver au dénouement. Enfin, quand Assuérus, trouvant Aman aux genoux d'Esther, ordonne qu'il soit pendu, un applaudissement universel triompha des ballottemens de l'opinion, et se fit jour à travers des cris qui s'adressaient moins à l'auteur qu'au but de son ouvrage. Louvois, pâle, furieux, comptant le petit nombre de ses amis, lança un regard insolent au roi, terrible à M^me^ de Maintenon, et il sortit. Les applaudissemens redoublèrent, et le roi daigna y mêler les siens. M^me^ de Maintenon était épanouie de joie. Racine fut appelé et comblé d'éloges : « Je vous donne, dit le roi, une bourse de mille louis pour vous encourager à si bien faire : vous avez peint Esther comme elle le mérite; Aman est peut-être trop ressemblant.

— » Racine, dit M^me^ de Maintenon avec un air de pitié, vous avez eu de la justice de reste, en fesant mourir ce pauvre Aman.

— » Madame, reprit Racine, je n'aurais pas osé altérer la Bible.

— » M. Racine, dit l'évêque de Meaux de manière

à être entendu, si vous avez voulu montrer les protestans sous la figure des Juifs persécutés, votre conscience vous punira d'avoir défendu la cause des ennemis de Dieu.

— » Ah! Monsieur, s'écria Racine en se frappant le front, je suis un grand pécheur, et je crois que j'ai manqué ma vocation en ne me faisant pas chartreux. »

Les deux Deshoulières épuisèrent leur bel esprit aux dépens de l'auteur de Phèdre; et M. de Chambors, qui fut depuis de l'Académie des Belles-Lettres, se donna au diable pour faire des pointes. « Maintenant, dit-elle, que Racine transporte le théâtre dans la religion, il fera bien de transporter un peu de religion dans le théâtre.

— » Elle en revient toujours à ses moutons, me dit La Bruyère. »

CHAPITRE XIII.

Mort du duc de La Vieuville.—M. La Bertière.—M. Fontenay. Le marquis d'Arcy, gouverneur.— Mademoiselle, duchesse de Montpensier. —Les Carmélites de la rue du Bouloy.— Maladie de Mademoiselle.—Colère du roi. —Projet extravagant du duc de Chartres. —Le déguisement.— L'abbé Chaulieu au parloir.—Le Prince et Dubois au couvent.— Mademoiselle de La Vallière. —Madame de Montespan.— Le père de Latour.—Les pénitences.— Louise, Sœur de la Miséricorde.—Le Roi aux Carmélites.—Le duc de Chartres se découvre à mademoiselle de La Vallière. —Sortie du couvent.—Regrets du Prince.

M. de La Vieuville vint à mourir le 2 février 1689; nous aurions bien pu ne pas nous en apercevoir, car le titre de gouverneur était pour lui toute la charge: à peine s'il voyait son élève deux fois par semaine, et il ne lui adressait pas quatre paroles. C'était le troisième qui succombait dans l'éducation du prince; MM. de Navailles, d'Estrades et de La Vieuville s'étaient succédés de

deux ans en deux ans, comme si le poste n'eût pas été tenable; le dernier surtout, qui venait d'être fait chevalier des ordres du roi, ne jouit qu'un mois de cet honneur; il fut peu regretté, et il méritait peu de l'être. Je n'ai jamais vu de plus pauvre sire, cocu et bafoué à sa barbe, sot et orgueilleux, entiché de ses ancêtres et de lui-même.

« Cette éducation, dit-il en mourant, est un guet-à-pens; tout le monde y meurt; je doute qu'après moi on trouve des gens titrés qui veuillent s'en charger. »

En effet, cette éducation était comme la fiancée de Tobie qu'on ne pouvait approcher sans mourir. Il y avait quelque chose d'étonnant au premier coup-d'œil dans une mortalité qui au fond était fort naturelle, puisqu'elle tombait sur des vieillards de soixante-dix à quatre-vingts ans. Je n'en conçus pour ma part aucune appréhension; car je ne suis pas superstitieux. Il me sembla au contraire que la Providence travaillait pour moi.

On m'avait attelé à deux manières de sous-gouverneurs qui me tenaient lieu de valets, et que j'éloignais le plus possible du duc de Chartres, ennuyé de ces vieilles figures. L'un était un petit

gentilhomme nommé La Bertière, brave comme son épée, et trop honnête pour faire fortune. Le prince l'estimait à cause de ses qualités, et ne s'inquiétait guères de ses leçons. Celui-ci voyant bien qu'il était importun, s'abstenait de paraître au Palais-Royal, sous prétexte de sa mauvaise santé dont il ne se rétablit point. L'autre, soit-disant gouverneur, était M. Fontenay qui avait élevé le comte de Saint-Paul tué au passage du Rhin; vieux et infirme, il aurait cependant pu m'être utile si j'avais voulu l'employer. C'était un homme distingué par son esprit et son instruction : ses quatre-vingts-dix ans l'emportèrent. Je n'eus pas de peine à me consoler de son décès.

Le duc de Chartres espérait qu'il n'aurait plus d'autre gonverneur que moi qui lui rendais la vie si agréable, faisant à la fois l'éducation de son tempérament et celle de son esprit. D'ailleurs, il suffit d'avoir goûté de la liberté pour avoir l'esclavage en horreur.

« Dubois, me dit-il, en apprenant la mort de M. de La Vieuville, si tu étais sorcier, je croirais que cette mort est ton ouvrage ainsi que quelques autres.

— » Monseigneur, répondis-je, je sais trop le plaisir qu'on a de vivre, pour en frustrer même mon plus grand ennemi.

— » En tout cas, faisons en sorte que les gouverneurs ne soient pas comme les têtes de l'hydre; je suis, grâce à toi, hors de page. »

Nous fûmes aussi contrariés l'un que l'autre en apprenant que le marquis d'Arcy avait accepté le dangereux héritage du duc de La Vieuville. Ce marquis, sorti d'une obscure gentilhommière, à force de hanter les gens de qualité, l'était devenu tant bien que mal; il avait usé sa vie dans les ambassabes et au service. C'était un homme de guerre distingué, et j'ai eu sous les yeux des preuves de sa bravoure. La noblesse et la dignité de ses manières plurent d'abord au duc de Chartres; mais dès qu'il voulut prendre date de son autorité, le prince, qui avait l'apparence d'un homme, tout imberbe qu'il était, l'alla trouver d'après mes conseils, et lui dit avec énergie :

« Monsieur, si vous souhaitez que nous restions bons amis, ne vous occupez aucunement de ma conduite en particulier; en public, tant qu'il vous plaira : je suis d'âge à ne plus avoir de pédagogue

et n'en veux pas; si cet arrangement vous convient, je vous promets toute mon amitié. »

Le marquis d'Arcy ne se le fit pas répéter, et voyant que c'était un parti pris, il en passa par où le prince voulut.

C'est à peu près vers cette époque que je me prêtai à une imprudence qui faillit me coûter cher; si mon étoile ne m'avait protégé, j'eusse été perdu sans ressource. Cette singulière hardiesse montre le caprice des grands et la faiblesse de leurs complaisans; je ne me la rappelle pas sans la regarder comme un songe.

Mademoiselle de Montpensier qui, après avoir manqué une multitude de mariages et mené une foule d'intrigues galantes, épousa secrètement M. de Lauzun, s'en vit abandonnée, lorsqu'à force de sacrifices, elle l'eut fait sortir de prison après une détention de dix ans à Pignerol; elle se consola avec la religion des chagrins de l'amour qui ne s'accordait plus avec son âge; ce fut un retour qui dut lui coûter bien des larmes; car elle aimait le plaisir avant tout. Elle se condamna au régime des prêtres, des messes et des cilices, ce qui ne l'empêchait pas de mettre du rouge; sa santé

étant chancelante, au lieu de recourir aux médecins, elle s'entoura de reliques qui ne la guérirent pas. Suivant le conseil de son confesseur, elle alla chercher des remèdes chez les Carmélites de la rue du Bouloy, célèbres depuis la prise d'habit de mademoiselle de La Vallière, qui portait le nom de Louise, Sœur de la Miséricorde. Ces Carmélites ne s'occupaient pas seulement de composer des breuvages ou des pilules bénites, et accompagnées d'indulgences; elles s'insinuaient dans la politique, et du vivant de la reine, elles avaient prétendu jouer un rôle dans les affaires de la cour; je crois qu'elles prenaient parti pour M^me^ de Montespan contre M^me^ de Maintenon. Le roi qui avait à cœur les efforts qu'elles firent pour attirer à elles mademoiselle de La Vallière, les menaça de fermer leur couvent. Cette menace ne les détacha pas des choses mondaines, et elles continuèrent à recevoir ce qu'il y avait de mieux à la cour en hommes et en femmes. Tout ce prestige d'austérité dont elles faisaient parade, n'était que mensonge, et des concerts, des collations leur tenaient lieu de pénitences. La mode de les visiter, de leur porter des pré-

sens, et de les consulter comme des dévineresses, leur donnait une importance qu'elles enflaient de toutes leurs forces, et souvent des sermons attiraient dans leur église beaucoup de monde, de toilettes et de fracas. Leur réputation était en si mauvaise odeur, qu'on disait ouvertement qu'elles ne prononçaient que trois vœux : l'intérêt, l'orgueil et la haine. Mademoiselle de LaVallière, mécontente qu'elle était d'être entrée dans cette pétaudière, ne prénait aucune part à cette conduite relâchée, et ne quittait presque pas sa cellule. Le roi ne l'était pas venu voir une seule fois, comme l'avaient espéré les Carmélites, pour mettre leur maison en relief; et seulement lors du mariage de mademoiselle de Blois avec le prince de Conti, il avait envoyé complimenter la mère qui avait répondu : A la grâce de Dieu! C'était une vraie sainte par dépit.

Mademoiselle alla donc *s'encarméliter;* elle conta ses ennuis à la supérieure qui lui fit don d'une potion de sa pharmacie. La duchesse de Montpensier en serait morte, si elle eût vuidé le flaçon jusqu'à la dernière goutte, et d'indisposée qu'elle était, elle se rendit dangereusement malade. Soit

qu'elle eût oublié quelque signe de croix, soit que la supérieure se fût trompée de bouteille, le remède produisit des coliques et des vomissemens effroyables. Le Roi en fut instruit dans le temps qu'il était de fort mauvaise humeur; toute la cour se trouvait là, le duc de Chartres aussi.

« Le diable emporte les Carmélites, s'écria le Roi d'une voix tonnante : je savais bien que c'étaient des intrigantes, des brodeuses, des bouquetières, et des pestes qui font tort à la religion; mais je ne savais pas qu'elles fussent des empoisonneuses; je les ferai chasser de France ! »

Ces terribles paroles ne furent suivies d'aucun effet; car toute la chrétienté s'interposa entre la colère du Roi et les Carmélites, qui en furent quittes pour les injures. Cette scène donna lieu à la plus grande insolence de la part du duc de Chartres, qui me fit son complice malgré moi.

« Dubois, me dit-il, en me prenant les mains, il faut du courage, beaucoup de courage!

— ». Vous m'effrayez, Monseigneur.

— » Ecoute, tu me gronderas après, si tu en as le loisir; mais depuis quelques jours je machine

un projet qui ne va rien moins qu'à te faire pendre.

— » Alors, Monseigneur, ajournez-le tant qu'il se pourra; je ne me sens pas d'humeur à risquer gaîment mon cou sans nécessité.

— » Comptes-tu donc pour rien celle de m'être agréable? je suis imprudent, fou, extravagant, n'importe; j'aurai plus tard le temps de faire pénitence de mes folies.

— » Et moi, comme de raison, je suis le bouc émissaire qui porte le poids des iniquités de Monseigneur. Je devine qu'il s'agit de quelque enlèvement....

— » Non, j'ai tant de fois entendu parler de la belle duchesse de LaVallière....

— » Juste ciel! songez-vous qu'elle est Carmélite et qu'elle a cinquante ans?

— » As-tu peur que je devienne amoureux d'elle?

— » Ma foi, je vous crois capable de bien des choses! enfin, que voulez-vous faire de mademoiselle de LaVallière ou plutôt de Sœur de la Miséricorde?

— » Je veux la voir, et l'entretenir; on m'a

dit qu'elle était encore d'une beauté angélique; et puis on raconte des merveilles des Carmélites; ce sont de charmantes filles qui n'ont de sévère que leur habit.

— » Eh bien! vous pouvez comme toute la cour, y aller chercher des prières et des recettes, mais que je sois un malhonnête homme, si vous y trouvez quelque ingénue qui ait échappé aux courtisans.

— » Fi donc! le beau plaisir de voir des femmes à travers une grille! Or, voilà le moyen que j'ai imaginé: je me déguise en fille de condition; je ne crains point que ma figure me trahisse, et que je paraisse homme par quelque endroit. Ainsi ma mascarade réussira; je me présente avec toi au couvent : tu es un vénérable prêtre, confesseur, convertisseur, libre à toi de te donner pour ce que tu n'es pas; c'est toi qui m'as ouvert le chemin de la grâce, et je veux, contre la volonté de mes parens, me faire religieuse.

— » Et si l'on vous prend au mot.

— » Je me charge du reste; je suis certain que les Carmélites me recevront à bras ouverts,

car je me ferai d'une grande famille, noble et riche.

— » Mais considérez quels dangers !

— » C'est ce que je considère le moins; au reste, je n'ai pas attendu tes avis, et Purel m'a procuré un habit de femme que j'ai essayé; je te jure que mon père ne me reconnaîtrait pas en cet équipage. »

Je n'étais pas de force à soutenir une opinion contre celle du prince; je feignis une grande colère de pédagogue avec une litanie de jurons; rien ne fit; le duc de Chartres me rit au nez et me dit tranquillement que si je ne voulais pas l'accompagner, il se passerait bien de ma sotte personne. Je me laissai aller à la nécessité, et toutes nos mesures prises, tous nos plans arrêtés, nous partîmes pour Saint-Cloud, à la vue et au su de tous; mais vers le soir Purel et Laurent furent chargés de cacher notre absence, et nous retournâmes à Paris en carrosse de place. Nous nous fîmes descendre rue du Bouloy, et nous nous encourageâmes à bien jouer nos personnages. Le prince sous ses habits élégans avait l'air d'une héritière; la haute fontange qu'il portait ne gâtait

pas sa jolie mine qui eût fait envie au sexe qu'il imitait. Ses yeux auraient apprivoisé bien des cœurs, et je lui jurai tout bas que moi qui savais le fond des choses, je me sentais quasi épris. Il composa son visage avec une mélancolie tout-à-fait galante. Quant à moi, j'avais pris pour livrée un petit collet tout neuf. Il était huit heures du soir lorsqu'on nous introduisit dans le parloir qui par bonheur se trouva désert. Nous fîmes avertir la sœur Sainte-Thérèse, qui était l'abbesse du cloître, et pendant qu'on était à l'avertir, un gros abbé entra en fredonnant un air. Je reconnus Chaulieu, qui me serra dans ses bras avec des démonstrations d'amitié qu'il m'eût épargnées à jeun.

« Te voilà, mon cher abbé, me dit-il; je te félicite de faire de notre prince un maître épicurien : on dit que le petit drôle surpassera père et mère.

— » Eh! que venez-vous faire aux Carmélites? repris-je brusquement, pour détourner la conversation.

— » Et toi-même, mon cher enfant? Moi, j'y

viens visiter un vieux péché, une ancienne maîtresse qui m'a préféré Dieu.

— » Oui, lui dis-je; mais j'ai rencontré le marquis de La Fare qui vous cherche....

— » Je sors de table avec lui.... Diable! quelle Carmélite est-ce là?

— » Je vous jure que le marquis vous attend chez la Chevalier.

— » En vérité, je l'avais oublié. Entre nous le vin était merveilleux; adieu, l'abbé. »

Je vis partir l'importun avec une joie inexprimable; et de peur qu'il ne revînt, je fermai la porte, lorsque la supérieure arriva. C'était une beauté un peu mûre, coquette encore sous sa robe de laine, souriante et aguerrie au monde.

« Ma chère Sœur, lui dit le prince (tandis que je tremblais qu'il ne nous trahît du premier mot), vous voyez une pécheresse qui vient se jeter dans vos bras. Je suis mademoiselle Charlotte ..... (je ne sais plus quel grand nom il ajouta à celui de Charlotte); ma famille est puissante, et sa richesse ne le cède pas à sa noblesse. On veut me marier contre ma volonté, et l'on s'oppose à ma vocation, qui me porte à m'enfermer dans un cloître.

Mes parens craignent de voir leur fortune passer en aumônes et en dotations. Enfin, comme je n'avais plus d'espoir d'échapper à cette union que je crains plus que la mort, encourragée par mon digne confesseur, qui a daigné m'accompagner dans ma fuite, je viens vous demander un asyle et votre protection. »

Cette fable fut racontée avec une voix si douce et une simplicité si naïve, que l'abbesse nous fit entrer tous les deux dans l'intérieur du couvent. Elle agissait en cela dans l'intérêt de son ordre. La retraite de mademoiselle Charlotte de ..... ne pouvait manquer d'en causer beaucoup. Mon entrée aux Carmélites n'avait rien de singulier, et le prétexte que j'avais d'affermir ma pénitente dans ses desseins, me donnait droit de résidence parmi les vierges du Seigneur.

Cependant, j'étais loin d'être rassuré; et, pour la première fois de ma vie, je ne songeai pas à profiter des biens que le hasard mettait à ma portée. On m'enferma pendant la nuit dans une chambre où je ne dormis qu'à peine. Le prince fut plus heureux; la sœur Sainte-Thérèse l'avait déjà pris en affection, et je n'oserais pas affirmer qu'il

dormit mieux que moi. Le lendemain je fus délivré, et j'eus la permission de me promener avec mademoiselle Charlotte dans le jardin.

« Ah! Dubois, me dit le prince, que cette vie contemplative est pleine de jouissances! je voudrais pouvoir changer de sexe, et ne plus quitter cette demeure de paix et de bonheur.

— » En vérité, repris-je, si vous étiez Carmélite pour tout de bon, vous penseriez autrement.

— » N'importe, ces momens sont les plus beaux de mon existence. J'ai vu mademoiselle de LaVallière, je lui ai parlé.

— » Croiriez-vous, Monseigneur, qu'on m'a claquemuré toute la nuit dans ma cellule?

— » Dubois, je ne connais rien de plus noble, de plus majestueux que cet ange de douceur et de bonté! Le roi qui l'aimait a-t-il pu ne plus l'aimer? quelle barbarie de la laisser s'enterrer vivante! Elle a déjà de l'affection pour moi; je ne saurais t'exprimer ce qu'il y a de divin dans son accent...

— » Mais elle n'est plus jeune....

— » Que sais-je! elle le paraît, et j'ai oublié son âge depuis que je l'ai vue.

— » Monseigneur, vous prenez mal votre temps pour être amoureux.

— » Je ne le suis pas; mais j'en veux au Roi d'avoir payé tant d'amour par tant d'infidélité. Hélas! à l'émotion qu'elle éprouve à son nom, je ne la crois pas guérie de cet amour. »

Une Carmélite à la démarche imposante, quoiqu'elle boitât légèrement, s'avancait vers nous : « C'est-elle! » dit le prince la rougeur au front, et il alla à sa rencontre. Je ne le suivis pas; mais j'admirai de loin ces yeux bleus, cette physionomie si suave et cet ensemble parfait, que les années avaient respectés. Je ne troublai pas un entretien que le duc de Chartres ne m'a jamais révélé. Tout à coup j'entendis Sœur de la Miséricorde dire d'une voix émue : « Voici Mme de Montespan! »

Ces mots me firent frémir, et mademoiselle Charlotte ne me parut pas plus à son aise que moi. Une dame vêtue de noir venait d'entrer dans le jardin avec un prêtre; elle passa si près de moi que j'eus le temps de la contempler en face : c'était une triomphante beauté, et ses yeux, son teint, ses lèvres, pouvaient encore passer pour

admirables. On eût dit une reine à la voir marcher, tête haute et d'un air délibéré; sa taille n'était pas pourtant très-élevée, et je pense qu'elle avait maigri dans ses pénitences et voyages à Bourbon et à Fontevrault, car je ne reconnus pas cet embonpoint que l'on m'avait tant vanté. Il y avait une ironie sur ses traits, une fierté dans sa personne, une dureté dans sa voix, qui n'avaient pas changé malgré le changement de sa position. Son regard perçant me força de baisser les yeux. Je me sentis soulagé et respirai plus librement, lorsque je vis qu'elle n'avait pas daigné faire attention à moi. Je fus distrait de ma préoccupation par une voix qui ne m'était pas connue. Le père de Latour, le même qui est encore supérieur général de l'Oratoire, alors confesseur de M^me^ de Montespan, m'adressait la parole avec bienveillance :

« C'est vous, Monsieur, me dit-il, qui avez amené mademoiselle Charlotte de.... ? »

Je répondis affirmativement; il me fit maintes questions que j'éludais le plus que je pouvais, et je parvins, non sans peine, à tourner la conversation du côté de M^me^ de Montespan.

« Monsieur, me dit-il d'un air de satisfaction,

j'ose dire que cette conversion m'a fait honneur, et je ne suis pas encore arrivé jusqu'au point où je veux la pousser. J'ai fait plier cette âme de fer sous le joug de la pénitence, et maintenant à la superbe a succédé une profonde humilité.

— » L'apparence est trompeuse, dis-je, en examinant les manières hautaines de cette dame qui parlait avec mademoiselle Charlotte.....

— » J'ai obtenu d'elle, continua-t-il, qu'elle écrirait à son mari pour lui demander pardon, et se remettre entre ses mains.

— » Qu'a répondu M. de Montespan, repliquai-je ?

— » Qu'il ne voulait ni la recevoir, ni ouïr parler d'elle de sa vie. Après ce sacrifice d'amour-propre, elle s'est perfectionnée dans la piété; elle donne aux pauvres tout ce qu'elle a; elle travaille de ses mains à des ouvrages grossiers, à du linge pour les femmes en couches, à des chemises pour les malades; elle s'oublie elle-même pour ne s'occuper que du prochain; sa table n'est plus remarquable que par sa frugalité; ses jeûnes se répè-

tent tous les deux jours, et ses prières sont de toutes les heures.

— » Pauvre dame! m'écriai-je, elle est encore merveilleusement belle!

— » Vous ne savez pas les macérations qu'elle exerce sur ce corps dont les charmes lui furent si funestes? sous ses vêtemens, elle porte des chemises de la toile la plus dure; sa peau est déchirée sans cesse par des jarretières, des bracelets et une ceinture à pointes de fer. »

Je ne répondis pas; j'étais indigné de ces cruautés.

« La pécheresse deviendra sainte, ajouta-t-il, et je lui ai promis le Paradis pour récompense. Pourtant, malgré cela, vous ne sauriez croire la peur qu'elle a de la mort qui sera pour elle le salut éternel. La nuit, elle couche les rideaux ouverts et au milieu de mille bougies; et comme il lui arrive de s'éveiller en sursaut à chaque instant, elle a des femmes qui veillent autour de son lit, jouent et mangent; sans quoi elle se croirait déjà dans le tombeau. »

Le sentiment de dégoût que m'inspirait ce mode de pénitence était à son comble. Je regardai

alors celui qui me parlait; c'était une figure d'église comme on en voit tant, rouge, bouffie, avec de petits yeux saillans et un sourire de bienheureux. Il me quitta pour rejoindre M^me^ de Montespan qui venait de se séparer de mademoiselle de La Vallière. Je me hasardai à m'approcher du duc de Chartres, qui n'avait pas fait perdre contenance à mademoiselle Charlotte; j'arrivai près de lui au moment où mademoiselle de La Vallière disait avec amertume:

« D'où vient que cette femme arrogante me poursuit jusque dans ma retraite, comme si j'étais encore sa rivale ?

— » Madame, dit le duc de Chartres en la regardant tendrement, M^me^ de Montespan n'est pas si belle qu'on me l'avait faite.

— » Elle est bien belle, reprit-elle avec insouciance, mais elle n'est pas bonne.

— » Madame, dis-je en me mêlant de l'entretien, il faut que quelque grand motif ait amené M^me^ de Montespan.

— » Aucun, si ce n'est de voir par ses yeux si les austérités m'ont beaucoup vieillie; elle se console de son malheur, par ce qu'elle nomme le

mien, quoique je n'aie jamais été plus contente qu'à présent.

— » Le père Latour, répliquai-je, m'a pourtant assuré qu'elle se convertissait et vivait comme une sainte.

— » Sa langue, dit-elle tristement, n'a point participé à cette réforme; vous avez entendu, mademoiselle Charlotte, les moqueries qu'elle faisait de mon habillement et de mon visage.

— » Elle a traité, dit le prince, Sœur de la Miséricorde comme elle eût traité mademoiselle de La Vallière dans tout l'éclat de sa faveur.

— » Je soupçonne, ajoutai-je, que tous ces semblans de dévotion ne sont que des armes dirigées contre M^me^ de Maintenon, pour s'emparer de nouveau du Roi.

— » Vous l'avez deviné, répondit-elle en souriant; et j'expliquerais mieux sa visite, si Sa Majesté venait aujourd'hui aux Carmélites.

— » Le Roi! aujourd'hui! s'écria mademoiselle Charlotte en pâlissant.

— » On le disait du moins hier, et quoiqu'il ne m'ait pas honoré d'un souvenir depuis treize ans que j'ai pris l'habit, je m'étonnerais peu qu'il

ne se souvînt des Carmélites que pour leur témoigner son ressentiment.

— » En effet, repris-je vivement, après la maladie de Mademoiselle....

— » Hélas! ajouta mademoiselle de LaVallière, les hommes sont bien méchans; les grilles d'un cloître ne préservent pas toujours de la calomnie.

— » Et si le Roi arrivait, madame! dit le duc de Chartres.

— » Non, non, je ne le verrais pas; je ne le puis, je ne le veux point; c'est un serment inviolable. »

Nous étions parvenus en causant jusqu'à l'entrée des cloîtres, quand une rumeur s'éleva dans tout le couvent : Le Roi! le Roi! Les sœurs, en répétant ce nom, couraient aux parloirs. Nous aperçûmes M^me^ de Montespan qui n'était pas la dernière à se précipiter du côté où le tumulte augmentait.

« Fuyons! s'écria mademoiselle de LaVallière. Mademoiselle, ne m'abandonnez pas; je me sens trop faible; sa vue me rendrait tout le passé.

— » Le Roi! m'écriai-je avec terreur; qu'allons-nous devenir?

— » Madame, un mot, dit le duc de Chartres en joignant les mains; ayez pitié de nous, sauvez deux imprudens.

— » Qu'entends-je! interrompit-elle, n'êtes-vous pas....

— » Grâce, Madame, disait-il à voix basse!

— » Qui êtes-vous donc? demanda-t-elle en hésitant.

— » Le duc de Chartres! »

Elle fit un geste muet de surprise, leva les yeux au ciel, et nous conduisit dans sa cellule, où elle nous enferma. Pour elle, sans doute qu'elle alla se prosterner dans la chapelle, pour trouver dans la religion les forces qui lui manquaient. Mais ses craintes et les nôtres furent heureusement dissipées : le carosse du Roi passa en effet devant le couvent et s'arrêta; Monsieur en descendit, fit à l'abbesse de vifs reproches de la part de Sa Majesté, et la quitta avec des menaces qui chagrinèrent beaucoup les Carmélites. Mademoiselle de LaVallière vint elle-même nous délivrer de la prison où elle nous avait mis, sans songer à ce qu'il y avait d'équivoque dans le tête-à-tête prolongé de mademoiselle Charlotte et de moi. Mais

du moment qu'elle connut le secret du prince, elle affecta de ne plus se rencontrer avec lui, et cependant ses yeux n'avaient pas réussi à prendre une expression sévère. Vers le soir, elle nous joignit à l'écart :

« Monseigneur, dit-elle au duc de Chartres, je laisse à votre conscience le soin de condamner votre conduite légère, dont sans doute vous n'avez pas calculé les suites. Les pauvres Carmélites ont assez d'ennemis qui s'empareraient de cette aventure pour la tourner à leur désavantage, bien qu'elles soient tout-à-fait innocentes de votre coupable tentative. Je regrette que monsieur, qui n'a pas comme vous l'excuse de l'âge, se soit prêté à cette ruse. Je ne pense pas que vous osiez la continuer plus long-temps. Puisque vous m'avez confié votre secret, il m'est permis de vous fournir les moyens de sortir d'ici, en vous recommandant le secret à mon tour. »

Nous la suivîmes en silence jusqu'à une porte qu'elle nous ouvrit. Le duc de Chartres lui baisa la main sans qu'elle songeât à la retirer, et nous dîmes adieu aux Carmélites, non aussi satisfaits que nous l'espérions de notre aventure. Purel et

Laurent avaient si bien caché notre absence, que personne ne s'en était aperçu. Le duc de Chartres parlait sans cesse de la belle mademoiselle de La Vallière, et il ne fallut pas moins de cinq ou six grisettes pour affaiblir des regrets que je combattis de tout mon pouvoir.

« A la place du roi, disait-il, comme je l'aurais aimée!

— » Monseigneur, lui disais-je, pendant combien de jours? »

L'histoire de mademoiselle Charlotte, son entrée et sa disparition des Carmélites, transpirèrent comme tout ce qui est scandale; la médisance broda sur le tout, et l'on en parla même à la cour.

CHAPITRE XIV.

La famille royale en 1688.—Le Grand Dauphin.—Son portrait et son caractère.—Son éducation.—Le sacre en estampes.—Sa timidité.—Son économie.—Sa sensualité.—Ses amours.—Francine gendre de Lully.—La belle et la laide.—La comédienne Ransin.—Les jeûnes.—Mademoiselle Fleury. Mademoiselle Chouin, mariée à Monseigneur.—La cour de Meudon.—Étrange manie.—Ses fils.—La Grande Dauphine.—Son portrait.—Les gants parfumés.—La Bessola, femme de chambre de la Dauphine.—Le proverbe.—La princesse de Conti.—Les deux frères rivaux.—M. de Clermont-Chatte, amant de la princesse.—Les lettres supposées; infâme méchanceté de madame de Maintenon.—Le comte de Vermandois.—Ses débauches.—Les Templiers modernes.—La chaise à porteurs.—Le soufflet.

Je ne dois pas omettre de faire le tableau de la famille royale à l'époque où je fus admis à la cour. J'y connaissais fort peu de monde et je n'imaginai rien de mieux, pour passer le temps, que de me livrer à mon goût d'observation mi-

nutieuse; j'ai même conservé de ce temps-là quelques notes écrites, où la vérité prend trop souvent l'allure de la satire. Je suis en état de les rectifier aujourd'hui; et comme la plupart des personnes qu'elles concernent sont mortes, je crois pouvoir les juger sans passion du haut de mon expérience. Je ne sais, mais le mensonge écrit me semble le seul coupable: d'ailleurs, quel intérêt aurais-je à me mentir à moi-même?

Le grand dauphin, connu sous le nom de *Monseigneur*, ressemblait à la reine par la figure, au roi par les manières. Il était d'une taille moyenne, élégante malgré sa grosseur; il avait dans son habitude de physionomie et dans sa démarche quelque chose de bonhomme. Le roi son père, qui l'aimait avec son indifférence ordinaire, disait que son fils avait la mine d'un prince allemand. Son visage était agréable, quoiqu'il portât les marques d'un coup que le prince de Conti lui avait donné par mégarde, lorsqu'ils étaient tous deux enfans. Son teint hâlé et rouge comme celui d'un ivrogne, s'accordait mal avec des cheveux du plus beau blond; ses pieds nains et contrefaits terminaient mal ses jambes superbes. Le même

dépareillement se trouvait dans son esprit, qui avait son jour et sa nuit, tantôt lourd, niais, embarrassé, tantôt s'exprimant avec clarté et noblesse. Son caractère avait aussi des hauts et des bas: aujourd'hui sa bonté ne connaissait point de bornes, et c'était un plaisir de l'entendre promettre; demain, avec une méchanceté savante, il s'appliquait à chagriner ceux qui lui étaient les plus chers. Ces contrastes singuliers se reproduisaient d'un moment à l'autre; c'étaient deux hommes différens dans un seul.

L'éducation grave et pédantesque qu'il avait reçue de Montausier et de Bossuet, l'avait fait ce qu'il était. Madame de Grignan, qui, selon le père Gobelin, faisait des épigrammes jusque dans sa confession, disait du grand dauphin que ce qu'il avait de bon venait de ses précepteurs, et que le mauvais ne venait que de sa nature. Je croirais volontiers le contraire. M. de Montausier était d'une rudesse extrême, que la cour n'avait pas apprivoisée. MM. de Meaux et Fléchier, austères par état, pour se faire bien venir du roi, redoublaient de sévérité avec leur élève: cela l'avait rendu si craintif, que l'on avait dit avec raison

qu'il était le premier sujet de Louis XIV. Il ne prenait pas garde aux affaires du gouvernement parce qu'il n'osait : d'ailleurs, sa paresse et son insouciance s'accommodaient fort bien de la nullité où le réduisait son père. Cependant on m'a assuré que ce n'était qu'un vernis, et que sous ce mépris des grandeurs, il cachait une ambition sourde. Madame d'Epinoy qui, amie de mademoiselle Chouin, était admise dans le petit intérieur de Meudon, m'a conté qu'il passait des journées à regarder les gravures des cérémonies du sacre, se disant tout haut à lui-même : — Ici, on me placera la couronne sur la tête. — Là, on m'attachera les éperons. Certes, ce soliloque avait besoin de s'appuyer sur l'espoir de la mort du roi. Du vivant de Monseigneur, on lui attribuait cette devise renouvelée du père de Philippe de Valois, et que l'événement a justifiée : *Fils de roi, père de roi, jamais roi.* De là sans doute le peu d'intimité qui régnait entre le père et le fils.

Cette crainte qui présidait à toutes ses paroles, apparaissait aussi dans les actions les plus communes de la vie : il tâtonnait du pied en marchant, comme s'il avait eu des précipices autour de lui ;

le plus mince caillou lui faisait redouter une chute, et sa main s'étendait aussitôt pour chercher un appui ; il montait à cheval avec aisance et ne supportait pas le galop ; à la chasse, dès qu'il perdait de vue les gens de sa suite, il s'arrêtait tout inquiet et appelait Casau, qui ne le quittait pas plus que son ombre. Il essayait de copier le grandiose d'apparat, qui distinguait Louis XIV ; mais son imitation était mesquine, si ce n'est dans l'égoïsme qu'il poussait jusqu'à la barbarie. Sa familiarité avec les subalternes, valets, gens d'écurie et petites gens, n'avait rien de digne, et son avarice n'était que de l'économie : car il ne recherchait pas l'argent avec cette avidité qu'on remarque souvent chez les princes ; et bien qu'il ne le répandit pas à pleines mains, le roi lui avait offert de puiser librement dans le trésor, sans qu'il voulût faire honneur à cette permission. Il regardait à se donner de la peine, et s'estimait heureux d'être exempté des conseils secrets.

Son penchant pour tout ce qui est sensuel ne le jetait jamais dans l'excès ; il aimait la bonne chère avec délices, et non avec brutalité ; il s'y adonnait honnêtement, surtout depuis qu'une

terrible indigestion à la suite d'un excès avait failli tourner en apoplexie. S'il avait succédé à son père, c'eût été un vrai roi fainéant. L'amour était un de ses délassemens, mais toujours l'amour sensuel, inspiré par le seul tempérament. Je ne parle pas de l'attachement d'habitude qu'il avait pour mademoiselle Chouin, en dehors de ses galanteries. Mademoiselle Chouin, comme chacun sait, a fini par l'épouser secrètement. Je crois qu'il n'aimait pas par les yeux, tant il était facile à contenter. Les beautés les plus vulgaires étaient traitées par lui comme les plus divines, pourvu qu'elles arrivassent dans le bon moment. Il cherchait ordinairement ses plaisirs parmi le rebut des filles d'honneur de sa femme; mademoiselle Rambures et mademoiselle de La Force, que l'on fit ensuite épouser au jeune Duroure, lui furent vendues par M^me^ de Montchevreuil; et Francine, gendre de Lully, qui eut si long-temps l'opéra avec Dumont, avait la charge d'approvisionner le cabinet de Monseigneur.

Francine m'a raconté lui-même une particularité secrète qui prouve bien que le Dauphin ne regardait pas à la figure de ses maîtresses. On lui

avait promis un morceau délicat, et la petite personne qu'il attendait arriva sous l'escorte d'une vieille ridée, grêlée et fort grasse. Le premier cabinet où elles furent introduites était apparemment fort peu éclairé; car le prince ouvrit la porte, et s'empara de celle qui se trouvait le plus à sa portée. C'était la vieille, qui ne fit nulle résistance, ne sachant pas ce qu'on voulait d'elle; et l'autre, égayée par la méprise qui devait retourner tout à son avantage, se mit à rire. Francine arriva sur ses entrefaites :

« Où donc est mademoiselle ..... lui demanda-t-il?

— » Enfermée avec Monseigneur.

— » Pourquoi?

— » Que sais-je? Monseigneur lui-même l'a choisie.

— » Impossible; il y a erreur de sa part. »

Là-dessus il commença à tambouriner contre la porte en criant: « Monseigneur; vous vous trompez, ce n'est pas celle-là! »

Pas de réponse jusqu'à ce que le dauphin ouvrit et mit dehors cette laide créature, triomphante de la préférence qu'elle s'attribuait sans

doute. La porte refermée sur elle, Francine recommença le bruit et les cris :

« Monseigneur, voici l'autre.

— » Que voulez-vous que j'en fasse ?

— » Elle est charmante, et vous en serez content.

— » Je n'en ai plus besoin ; ce sera pour une autre fois. »

Francine se retira avec les deux donzelles qui ne s'attendaient pas à revenir rivales

Malgré cette impartialité aveugle, il aima longtemps et beaucoup la comédienne Ransin, qui avait pour mérite particulier son embonpoint et une docilité à toute épreuve. Le vieux maréchal de Noailles, qui pour faire sa cour au dauphin invitait souvent cette comédienne et la recevait à sa table, la nommait le mannequin des pénitences de Monseigneur. En effet, celui-ci la faisait jeûner et prier, parce que, disait-il à Madame qui le lui reprochait, je veux bien faire un péché, mais non pas sans indulgence. Un jour qu'il la manda à Choisy, on la cacha dans un pavillon du jardin, où elle resta jusqu'au soir sans boire ni manger ; elle supporta patiemment ce jeûne forcé ; il vint

enfin lui-même, apportant un biscuit et des confitures.

« Mademoiselle, dit-il, je vous ai fait venir, parce que c'est aujourd'hui quatre-temps, et que vous auriez pu manger de la viande à la damnation de votre âme. »

Il la laissa partir à moitié morte de faim. La seule bâtarde qu'il eut de ses maîtresses, fut une fille de cette Ransin, connue sous le nom de mademoiselle Fleury, élevée chez les Augustines de Chaillot, et mariée à un gentilhomme par les soins de la princesse de Conti. Elle est morte en 1716.

La passion de Monseigneur pour mademoiselle Chouin m'a toujours paru incompréhensible. Ce qui le charmait davantage, était cette prodigieuse gorge qu'il appelait ses *timballes*. Au reste, mademoiselle Chouin, qui vit encore dans la retraite, n'était pas plus avare qu'ambitieuse. Le dauphin ne lui donnait que seize cents louis par année; encore les comptait-il scrupuleusement, de peur d'en ajouter un de trop. Lorsqu'il fut sur le point d'aller commander l'armée en Flandre, il fit un testament où mademoiselle

Chouin n'était pas oubliée; mais elle ne connut pas plutôt ses dispositions en sa faveur, qu'elle exigea que le feu anéantît tout : aussi Monseigneur ne lui a-t-il rien laissé à sa mort, et je ne pense pas qu'elle ait autre chose que quatre mille livres de rente de ses économies. Quant à son mariage secret avec le dauphin, le roi, sans doute, qui avait ses raisons pour être indulgent en fait de mésalliance, y prêta les mains; car il fit offrir à mademoiselle Chouin un appartement à Versailles, et lorsqu'elle tenait sa cour à Meudon, elle restait assise dans son fauteuil devant les ducs de Bourgogne et de Berri, qui n'avaient que des tabourets; elle les nommait simplement *le duc :* la duchesse de Bourgogne cependant l'appelait simplement *mademoiselle.* Enfin, dans une maladie dangereuse du dauphin; elle entrait seule dans sa chambre, et y passait des heures assise à son chevet.

Il était en guerre ouverte avec M^me^ de Maintenon, surtout après s'être opposé à la déclaration de son mariage avec le roi. Elle ne le lui pardonna pas; ce fut elle qui choisissait les précepteurs de ses fils, et jusqu'à leurs gens; elle

était jalouse de ce que le peuple de Paris, qui la haïssait, avait pour lui une véritable passion: les femmes de la halle, en effet, ne manquaient pas d'accourir à son carrosse avec mille bénédictions, et de lui porter des bouquets. Monseigneur, d'ailleurs, avait été trop attaché à la Montespan, dont le fils d'Antin était toujours dans son intimité. La cour de Meudon, très-peu nombreuse, ne changeait pas. C'étaient M^me^ la Duchesse, M^me^ et mademoiselle de Lillebonne, d'Antin, Dangeau, le maréchal d'Uxelles, le comte de Roucy, Sainte-Maure et Albergotti. M^lle^ Chouin jouait la petite reine.

On a prétendu, que les goûts du prince n'étaient pas seulement pour les femmes. Cette réputation qu'on lui faisait sans raison, l'indigna au dernier point. Le chevalier de Lorraine ayant osé en plaisanter devant lui, il lui dit en colère : « Si quelqu'un osait devant moi se vanter de cette infamie, je lui prouverais par mon mépris combien j'ai d'horreur pour ses pareils. » Cependant, il avait une des plus singulières manies dont le Roi lui a fait souvent des reproches. Dès qu'il voyait une dame ou une demoiselle se disposer à s'asseoir, il posait sur la chaise son poing avec le

poûte en manière de clystère. Je l'ai vu dans l'appartement agir de la sorte avec Madame qui, toute surprise et rouge de colère, dit tout haut :

« Monseigneur, je ne puis souffrir qu'on me touche ainsi; n'y revenez pas, car j'ai la main pleine de soufflets. »

A l'époque où j'en suis, le dauphin avait ses trois fils; le duc de Bourgogne, qui annonçait ce qu'il devait être (un composé du duc de Beauvilliers et de Fénélon, ses précepteurs) : le duc d'Anjou et le duc de Berri qui ne sortaient pas encore de l'enfance. J'ai quelques mots à dire de leur mère, qui mourut deux ans après, par suite des chagrins que lui causait la Maintenon.

Elle était fort laide, mais sa laideur n'avait rien de désagréable. Son esprit, quoique gâté par ses superstitions bavaroises, et sa politesse, quoique affadie par des timidités d'enfant, la faisaient aimer généralement. J'ai entendu dire qu'elle avait eu une jolie taille; mais lorsqu'elle accoucha du duc de Berri, elle devint contrefaite, soit que Clément, son accoucheur, l'eût blessée par maladresse, soit que la princesse de Conti se fût approchée d'elle avec des gants parfumés, et cela

d'après le conseil de M^me^ de Maintenon. Il est possible que la chose soit arrivée; mais il serait ridicule de voir là dedans plus de méchanceté que d'imprudence. Le fait est qu'une heure avant sa mort, la dauphine, regardant tristement son plus jeune fils qui était assis sur son lit, lui dit ces mots qui n'accusent personne :

« Mon cher Berri, je t'aime bien; mais tu ne sais pas ce que tu me coûtes! »

Néanmoins, je tiens de bonne part que l'histoire des gants parfumés est vraie; la princesse de Conti, Madame et M^me^ de Maintenon se trouvaient réunies auprès de l'accouchée. Celle-ci s'écria :

« O mon dieu! qui de vous, mesdames, porte des senteurs? je me sens défaillir!

—» Ce n'est pas moi! répétèrent les trois dames à la fois, et pas une n'en voulut convenir. La dauphine faillit en mourir. Je crois d'autant plus volontiers que l'odeur venait de M^me^ de Maintenon, qu'elle avait, comme je l'ai déjà dit, la coutume de s'embaumer comme une momie.

La dauphine avait une femme de chambre allemande nommée la Bessola, qui lui procura

l'enfer dans cette vie. C'était la plus méchante bête du monde : elle s'était emparée si finement de la confiance de sa maîtresse, qu'on ne put jamais la démasquer. La dauphine répondait à tout ce qu'on lui disait pour la détacher de la Bessola :

« Est-ce que nous n'avons pas tous notre faible? le mien, c'est la Bessola. » Elle avouait qu'elle préférait cette fille à son mari.

La Bessola gouvernait à son gré la dauphine, espionnait ses moindres actions, scrutait ses plus secrètes pensées, et la trahissait auprès de la Maintenon, avec laquelle la liait un intérêt d'argent. Madame avait beau avertir la dauphine de tout ce manège; rien ne faisait, elle n'était que plus entêtée de son fol amour. La Maintenon la traitait bien mal, et la menaçait sans cesse de la brouiller avec le Roi. Elle avait même fait courir le bruit parmi le peuple, que la dauphine, princesse de Bavière, détestait la France, et provoquait toujours de nouveaux impôts. De là, cette injure proverbiale : — « Le diable ou la dauphine. »

Depuis la mort de celle-ci, on m'a fait l'honneur de mettre mon nom au lieu du sien dans le proverbe.

Les deux fils que Louis XIV eut de mademoiselle de La Vallière, moururent jeunes. Sa fille Marie-Anne, qui épousa le prince de Conti, existe encore : je crois que la dévotion conserve; voyez la fraîcheur des nonnes. Elle était d'une beauté parfaite, noble et intéressante à la fois; elle ressemblait à sa mère, si ce n'est qu'il lui manquait cette douceur du regard, ce sourire angélique que je n'ai vus chez aucune autre femme, et qui avaient quelque chose de céleste. Le mariage de cette belle personne s'était fait sous les auspices les plus favorables; les deux époux s'aimaient avec une gentillesse qui amusait beaucoup le Roi; mais la nuit des noces il s'éleva dans la chambre de la mariée un bruit de pleurs et de sanglots qui attira du monde; on prétendit que la princesse s'était trouvée malade subitement. En effet, elle garda le lit quelques jours, avec des convulsions et des malaises incroyables. Des couplets qui passèrent de bouche en bouche ne furent pas à l'honneur du mari, dont le frère, prince de La Roche-sur-Yon, se mit en devoir de réparer les omissions. Dans un bal de la cour, il s'écria en admirant la danse merveilleuse de la princesse :

« Ce ne sont pas des pieds, mais des ailes. »

Le prince de Conti, qui savait les chansons auxquelles donnaient lieu les égards de son frère pour sa femme, frappa du pied en fureur :

« Bon! comme s'il n'y en avait pas pour deux! » dit tout haut le chevalier de Lorraine, s'embarrassant peu qu'on l'entendît. Le lendemain, dans le parc de Versailles, le prince de Conti frappa sur la joue du chevalier, et lui demanda s'il voulait lui faire l'honneur de se battre contre lui.

« Avec plaisir, monsieur, reprit le chevalier; prenez un second contre mon frère le chevalier de Marsan; pas le vôtre surtout, ce serait dommage pour M^me^ la princesse qu'il fût tué sitôt. »

Jour pris, rendez-vous donné, le chevalier, qui n'était pas assez fou pour tirer l'épée contre un prince du sang, alla tout conter à Monsieur, qui dit tout au Roi. L'affaire fut assoupie. A peu de temps de là, les deux frères, pour imposer silence à la médisance, partirent ensemble pour l'armée de Hanovre. Le prince de Conti mourut de la petite-vérole. La princesse, devenue veuve sans enfans, ne songea qu'à ses plaisirs. M. de Cler-

mont-Chatte, enseigne des gendarmes de la garde, bel homme, grand, fait au tour, ne fut pas le dernier à s'apercevoir de la bonne volonté que la princesse avait pour lui. Il n'était pas intrigant, quoiqu'il eût de l'esprit, et qu'il fût presque parent de M. de Luxembourg. Il ne fit pas servir cet amour à sa fortune, et c'est là ce qui le perdit; car s'il eut exploité l'empire que sa maîtresse avait sur le Roi, il aurait été en mesure de repousser ses ennemis. Il partit pour le siége de Philipsbourg, plus amoureux que jamais, et jurant de le devenir encore davantage pendant son absence. Mais la Maintenon, qui voulait du mal à la Chouin, favorite de Monseigneur, et qui reprochait à la princesse de ne pas mettre son sort dans ses mains, s'avisa d'une ruse diabolique pour se venger de l'un et de l'autre à la fois. Elle était instruite par ses gens des amours de la princesse et de M. de Clermont; elle trahit donc le secret de la poste, et s'empara de la correspondance des deux amans. Jusque-là c'était une honnête perfidie; mais elle imagina de faire écrire plusieurs lettres soi-disant adressées à M. de Clermont par la Chouin, avec les réponses de l'officier. Pour que

la méchanceté fût complète, ces lettres étaient remplies d'injures et de vilenies contre le Roi et toute la cour. Le moyen était habile pour brouiller d'un seul coup Monseigneur avec sa favorite, la princesse avec son amant. Ces louables épîtres passèrent entre les mains de Louis XIV, qui frémit d'horreur de cette double intrigue. Il manda en toute hâte sa fille dans un après-dîner: elle arriva tout émue, se doutant de quelque tempête.

« Madame, lui dit-il sévèrement, voyez où vous avez placé votre confiance. »

Il lui montra d'abord les lettres que lui envoyait M. de Clermont, et qu'elle n'avait pas reçues; elle rougit, balbutia, et fondit en larmes. Le Roi lui remit les fausses lettres. Elle eût facilement reconnu que l'écriture était imitée; mais sa vanité blessée la troubla: elle fut complétement la dupe du complot, et entra dans un grand désespoir, que son père apaisa avec de douces paroles, car il l'avait toujours aimée entre toutes ses filles. Le lendemain, la disgrâce de la Chouin était connue, et sa défense, qu'elle voulut essayer, ne semblait soutenable à personne. Le Roi se chargea

d'avertir Monsieur de tout ce tracas. Mademoiselle Chouin se retira, par ordre de Sa Majesté, à l'abbaye de Port-Royal, à Paris, où ses amies M^mes^ de Lillebonne vinrent la consoler. La princesse, accablée de ce coup, voulut s'empoisonner avec du verre pilé : la Maintenon triompha. Le dauphin, à son retour de la prise de Philipsbourg, désespéré de cet événement, alla voir mademoiselle Chouin dans sa retraite; elle s'excusa si bien, qu'il s'informa à droite et à gauche, et à force d'argent découvrit la perfide intrigue de la Maintenon. Son père n'eût pas voulu y croire; il se contenta donc de confier ce qu'il savait à la princesse de Conti, et mademoiselle Chouin remonta en faveur, sinon M. de Clermont-Chatte qui avait peut-être été remplacé. Depuis ce temps là, la grande princesse de Conti, en vieillissant, a bien changé de genre de vie, et si elle a encore de l'amour pour quelque chose, c'est uniquement pour Dieu et son confesseur.

C'est ici la place de quelques détails sur le second fils de mademoiselle de La Vallière, le comte de Vermandois, qui était mort bien avant mon entrée à la cour; mais on s'est obstiné à voir dans

ce jeune prince, l'homme au masque de fer; j'ai des raisons pour croire que l'on se trompe en cela, et que le comte de Vermandois n'a jamais eu rien de commun avec ce malheureux prisonnier. Madame qui, malgré son horreur pour les bâtards, aimait ce jeune prince comme son propre fils, m'en a souvent fait l'éloge. Il avait reçu une malséante éducation; mais son cœur était excellent et plein de nobles qualités; emporté, pétulant, il ne connaissait que le plaisir, et cependant sa figure douce et aimable, quoiqu'il louchât un peu, rappelait les traits de sa mère. Il s'était formé de bonne heure, et dès l'âge de quinze ans, sa taille pouvait être comparée à celle de Lauzun. Le chevalier de Lorraine et le comte de Marsan le débauchèrent à leur manière; on n'a jamais su toutes les circonstances d'une orgie infâme où il s'agissait de la réception du comte de Vermandois dans une société mystérieuse. Ce prince proposa au dauphin de l'accompagner, lui promettant beaucoup de plaisir, et lui cachant le caractère et l'institution de cette compagnie, composée des jeunes gens les plus distingués de la cour. Le dauphin, qui était jaloux de l'esprit du

comte de Vermandois, accepta son invitation, afin d'épier ses démarches et de les rapporter au Roi, que M^me^ de Montespan avait irrité contre ce fils de mademoiselle de La Vallière. Il paraît que cette assemblée, qui se tenait près de l'Abbaye-aux-Bois, avait pour objet de se liguer contre les femmes : c'était une petite résurrection des Templiers. Le dauphin s'exempta de diverses cérémonies et d'étranges sermens qui convenaient mal à un homme marié; il finit par se prendre de querelle avec le comte de Vermandois, qu'il injuria. Les témoins de ceci s'interposèrent entre eux, et chacun se retira. Le comte de Vermandois reconnut la chaise qui avait amené le dauphin; il arrêta les porteurs et cria à la personne qui était dedans :

« Est-ce l'épée ou le bâton qu'il vous faut? »

M. de Lauzun s'élança de la chaise.

« Pardon, dit le comte, je croyais parler au dauphin. »

Le Roi fut instruit de la débauche qu'avait faite le comte de Vermandois; il l'appela, l'invectiva, et lui recommanda de ne plus reparaître en sa présence. Le comte jura d'avoir raison de la tra-

hison de son frère naturel. Celui-ci craignait les excès où le comte pouvait se porter à son égard, témoin l'anecdote de la chaise à porteurs que lui avait contée Lauzun avant de partir pour l'Angleterre: il fit donc en sorte de ne se trouver jamais seul. A la naissance du duc de Bourgogne, Madame supplia en vain Louis XIV de pardonner au comte de Vermandois, fort triste et fort repentant:

« Il n'a pas été assez puni pour ses crimes, répondit durement le Roi. »

L'année suivante, une sorte de réconciliation replâtra la bonne intelligence entre le père et le fils. Il fut convenu que le comte de Vermandois irait au siége de Courtrai faire ses premières armes: on lui donna un équipage des plus brillans, et la veille de son départ, le comte rencontra Monseigneur dans un endroit reculé du parc de Versailles.

« Monsieur, lui dit-il, nous n'avons pas d'armes pour vider un différend vieux de plus d'une année; mais j'ose espérer que vous m'accorderez aujourd'hui même réparation.

— » Insensé, reprit le dauphin, oublies-tu que nous sommes frères ?

— » Frères ! vous êtes mon premier ennemi !

— » Puisque le fils illégitime de mademoiselle de La Vallière.... !

— » Insolent, je vais vous montrer que tout est égal entre nous. »

Le comte de Vermandois donna un soufflet au dauphin, qui lui répliqua tranquillement :

« Vous aurez beau faire, monsieur, je ne me battrai point avec vous; si je vous tuais, je passerais pour votre assassin; si j'étais tué, vous iriez à l'échafaud.

— » Je me crois vengé, Monseigneur, et c'est à vous maintenant à me demander des représailles que je ne vous refuserai jamais. »

Le dauphin s'éloigna en silence.

Le comte de Vermandois partit, arriva au camp de Courtrai, et tomba malade presque aussitôt. On écrivit au Roi qu'il était mort d'avoir bu trop d'eau-de-vie.

« J'étais sûr, dit le Roi froidement, que ce débauché aurait une vilaine fin. »

CHAPITRE XV.

Enfans du Roi et de madame de Montespan.—Le comte de Vexin. —Mademoiselle de Tours.—Modèle de légitimation du duc du Maine.—Sa jambe boiteuse.—Son esprit.—Sa méchanceté.—Sa poltronnerie.—Sa tendresse pour madame de Maintenon.—Le jubilé de madame de Montespan.—Le comte de Toulouse.—Mademoiselle de Nantes.—Son père. —Son portrait.—Son mariage à l'âge de douze ans avec monsieur le Duc.—Son portrait.—Son caractère.—M. Rose. —Les renards renouvelés de l'histoire de Samson.—Amour conjugal.—Maîtresses de M. le Prince.—Madame de Marei. —La maréchale de Richelieu.—M. de Roucy.—Douceur féminine.—La duchesse de Lude.—Le nouvel Abélard.—Madame de Nevers.—Le voyage à Rome, et la fête de Chantilly.—La Grande Mademoiselle.—Son mariage avec M. de de Lauzun.—Son désespoir après l'arrestation de son mari. —A quel prix elle obtient sa liberté.—Un propos de joueur.

Louis XIV eut de M^me^ de Montespan, du vivant du mari de cette dame, huit enfans, et quatre étaient morts en 1688. Le premier ne vécut que

trois ans, un autre deux. Le comte de Vexin, que l'on destinait à l'état ecclésiastique, et qui dès le berceau avait été comblé de bénéfices, succomba dans sa onzième année aux infirmités de naissance, que l'art des médecins ne fit que changer en un martyre continuel. On lui posa en quelques mois treize cautères sur l'épine dorsale. Sa mère aimait les expériences et les empyriques; elle préféra voir son fils mort, plutôt que contrefait comme Scarron; voilà ce qu'elle répondit à M^me^ de Maintenon, qui lui reprochait d'avoir fait souffrir ce pauvre petit. Mademoiselle de Tours, née avec une disposition maladive, n'alla pas au-delà de sa neuvième année. Elle avait été, ainsi que ses frères et sœurs, reconnue par le Roi.

Cette légitimation présentait des obstacles, outre qu'elle était sans exemple. Le marquis de Montespan avait compté sur les profits du cocuage; il s'était aguerri contre la honte, et lorsqu'il arriva à la cour avec sa jeune femme belle et vertueuse, il la fit marchander en quelque sorte au Roi. M^me^ de Montespan voulut s'éloigner des dangers qu'elle n'était pas de force à braver. Son mari, en refusant de l'emmener, donna les

mains à tout ce qui est advenu. Les commencemens de l'amour du Roi le réjouirent, par l'espoir d'une haute fortune; mais comme on refusa de satisfaire ses excessives prétentions, il voulut se jeter à la traverse d'une passion qu'il avait seul encouragée. Mme de Montespan était déjà maîtresse en titre; on menaça le mari; il ne tint compte des menaces, et se répandit en représailles de langue; on l'enferma à la Bastille; force lui fut de se taire : de là, grâce aux prières de son épouse, on l'envoya en Guienne, avec défense d'en sortir. De grosses sommes qu'on lui fesait passer, lui firent prendre son mal en patience. Mais les enfans naturels arrivèrent coup sur coup : on lui demanda la permission de les reconnaître sous son nom; il répondit qu'il ne fesait pas d'enfans à cent lieues de distance. Mme de Montespan qui avait des momens où le Roi ne savait rien lui refuser, obtint qu'ils seraient légitimés. Comme elle était mariée, il fallait cacher le nom de la mère, et l'on avisa de s'autoriser d'un exemple. Saint-Paul, fils de Mme de Longueville, mauvais sujet et joli homme, qui plus tard vivait aux frais de Mme d'Orlac, avait un

enfant de la maréchale de La Ferté, dont le mari ne voulut pas prendre la responsabilité. Mme de Montespan paya Saint-Paul, afin qu'il fît légitimer cet enfant sans désigner la mère. Des gens de loi, bien gorgés d'écus, protégèrent cette nouveauté; le maréchal de La Ferté, quoique au fond instruit de tout, n'eut pas à se plaindre de l'entrée d'un étranger dans sa famille, et Saint-Paul porta seul tout le poids de la paternité. Après cela, le Roi ne se fit plus scrupule d'imiter un sujet.

L'aîné des bâtards était le duc du Maine; il n'est rien au monde de plus méchant que lui, si ce n'est sa femme. Lorsque je le vis pour la première fois, il avait dix-huit ans. Sa figure était bourgeoisement laide; de ce côté il ne tenait en rien du père et de la mère : ce qui faisait dire par les railleurs que Termes, espion et faux coquin, premier valet de chambre du Roi, y avait mis du sien : c'était plutôt une médisance qu'une calomnie. Tous les traits du duc du Maine avaient un stigmate de fausseté et de méchanceté moqueuse; son sourire était une épigramme. Ce prince en naissant était droit et bien fait; mais des convulsions causées

par la crise de la dentition gâtèrent ces avantages naturels dans son enfance, et une de ses jambes demeura plus courte que l'autre. Tous les remèdes furent essayés inutilement; les médecins découragés conseillèrent les eaux de Bourbon, puis de Barège, puis d'Aix-la-Chapelle. M^me^ de Maintenon, gouvernante des enfans de M^me^ de Montespan, promena le petit duc dans toute la France, recevant partout des présens et des fêtes, malgré le nom supposé qu'elle portait. Pendant ces voyages qui la conduisirent jusqu'à Anvers, elle écrivait à M^me^ de Montespan qui montrait ses lettres au Roi. Celui-ci oubliait son antipathie pour la gouvernante bel esprit, et l'intérêt qu'il prit à cette correspondance commença la faveur de M^me^ de Maintenon. Il paraît que l'amour du Roi pour la Montespan était aussi né de la haine. Le duc du Maine revint boiteux comme devant, mais plus malin, et plus rempli de gentillesse. De bonne heure il avait étonné la cour par ses saillies fines et mordantes. A l'âge de trois ans, comme on lui défendait d'appeler le Roi *mon papa*, se trouvant un jour dans une gondole, près de celle de Louis XIV, il s'écria : « Je bois

à la santé du Roi mon père ! » Il répondit à quelqu'un qui le plaignait d'avoir une jambe boiteuse : « Qu'importe? personne ne s'en apercevra lorsque je serai assis sur mon trône. » En effet, M^me^ de Maintenon avait tellement exalté sa tête ambitieuse, qu'il espérait succéder à son père, en dépit des héritiers légitimes. Je ne parierais pas qu'il est à présent tout-à-fait guéri de cette folie. Quant à sa mauvaise jambe, il la traîne encore sans chercher à déguiser son infirmité, qui s'est augmentée, parce qu'un empyrique faillit le rendre entièrement cul-de-jatte, sans doute pour plaire à M^me^ Scarron. Celle-ci l'avait fait en quelque sorte à son image, c'est-à-dire, qu'elle avait si bien cultivé ses qualités perverses qu'elles portaient déjà leurs fruits. Ce prince était un démon d'esprit à l'âge où les autres enfans savent à peine bégayer. C'est un grand talent des gouverneurs, des gouvernantes, que de faire valoir la petite science de leurs élèves : je m'y connais; M^me^ de Maintenon seule m'eût donné des leçons là-dessus. Elle ne négligea pas de faire imprimer les premiers travaux scolastiques du duc du Maine, sous le titre d'*Œuvres diverses d'un auteur de*

Septans, avec une dédicace composée par Racine, et qu'elle n'eut que la peine de signer.

Le duc du Maine n'a pas fait comme tant de jeunes prodiges, son esprit n'a pas été en décroissant à mesure qu'il a grandi. Je ne sais trop si, en me mettant de côté par modestie, il a son pareil en dissimulation et en malignité. Ses dehors sont séduisans, il a quelque chose de la fascination du serpent dans son regard; mais il en a aussi le venin dans le cœur. Pour mentir, tromper, nuire, ses ressources sont inépuisables; il ne ferait pas grâce à ses meilleurs amis, il est tout à ses fins. Pour amuser, divertir et charmer, il a des inventions qui attirent à lui quiconque ne le connaît pas au-delà de l'écorce. Sa timidité qui n'est que de la poltronnerie renforcée, s'est manifestée en tant d'occasions, que M^me^ de Tencin disait dernièrement qu'elle ne concevait pas comment il ose vivre. Le roi s'affligeait surtout de cette lâcheté incomparable, qu'il parait d'une si fière rodomontade; il sonnera lui-même le combat et se cachera dans sa tente. Au reste, dans le cours de ces mémoires, je m'occuperai de lui et de sa femme qui l'aurait rendu pire s'il était possible.

M^me^ de Maintenon admirait et chérissait son ouvrage; elle avait si bien endoctriné le fils, qu'il n'avait que de l'indifférence pour sa mère; il affectait la dévotion, singeait la philosophie, et se donnait un air de sauvagerie pour se faire aimer du Roi, qui ne voulait pas que les objets de ses affections se prodiguassent aux autres. Cette conduite adroitement combinée annonçait une forte tête d'intrigue. Lorsque M^me^ de Montespan, par ses emportemens et ses jalousies, eut entraîné le Roi dans le parti de M^me^ de Maintenon, le duc du Maine se rangea du côté de sa gouvernante contre sa mère. Il avait compris que c'était la meilleure position à garder pour ne pas être enveloppé dans la disgrâce prochaine de M^me^ de Montespan. Il devina ensuite les avantages qu'il pourrait retirer de la faveur de M^me^ de Maintenon. Ce fut là son coup d'essai de sagacité et de perfidie. M. de Meaux, qui s'attachait au char de la nouvelle favorite, dirigea dans cette affaire le duc du Maine, qui desservit sa mère auprès de son père, la sollicita de quitter la cour, et finit par lui remettre l'ordre du Roi, sans lui en adoucir la dureté. Il s'était donné corps et âme à la Main-

tenon, qui toute sa vie l'aima autant qu'un fils. Cependant la Montespan eut un retour passager de faveur à l'occasion du Jubilé. Les amans étant séparés, les parens de celle-ci demandèrent qu'elle reprît son rang à Versailles; comme on n'avait pas de raison pour la condamner à un exil perpétuel, il fut décidé qu'elle pourrait vivre à la cour aussi chrétiennement qu'ailleurs. M. de Meaux, qui craignit qu'elle ne l'emportât sur sa rivale, conseilla au Roi de la voir en particulier avant de la rencontrer en public. Mais pour éviter les inconvéniens d'un tête à tête, de graves matrones et dames fort respectables eurent charge de veiller à ce que l'entrevue se passât seulement en paroles. Ces précautions ne servirent qu'à exciter les désirs du Roi, qui après une heure d'entretien jugea à propos de l'aller achever dans une chambre voisine. M. de Meaux arriva dans le moment, et trouva la porte fermée. Il y avait là de quoi faire échouer les projets d'une femme moins habile que M^me^ de Maintenon : car au grand étonnement de la cour, M^me^ de Montespan reparut avec les robes battantes qu'elle avait inventées pour cacher ses grossesses, et

cependant le comte de Toulouse n'était pas né, que le Roi avait rompu de nouveau avec son ancienne maîtresse. La séparation définitive n'eut lieu que plus tard.

Le comte de Toulouse était d'une beauté singulière; et quoiqu'il n'eût que dix ans à l'époque dont je parle, on s'apercevait que Mme de Maintenon n'était pour rien dans son éducation. Louvois l'avait fait élever en secret par un vieux prêtre, dans une maison de la rue de Vaugirard. Il annonçait les belles qualités qui en firent plutôt un philophe qu'un prince. Il avait toutes les vertus qui manquaient au duc du Maine, le courage, la droiture et l'honneur. Son sens droit rachetait son peu d'esprit, et ses manières gracieuses lui gagnaient tous les cœurs: il n'a pas démenti depuis ces heureux commencemens.

Mademoiselle de Nantes était fille du maréchal de Noailles, qui ne se lassait pas de faire des enfans au Roi. Louis XIV, il est vrai, restait nuit et jour dans l'appartement de Mme de Montespan; il y travaillait même avec ses ministres; mais l'appartement était assez vaste pour que cette dame échappât à la vigilance de ses argus; les gardes-

du-corps que le Roi lui avait donnés ne la suivaient pas jusque dans sa garde-robe, et c'est là qu'était admis le maréchal de Noailles, capitaine de la première compagnie. Mademoiselle de Nantes, en effet, ressemblait à son véritable père par la figure, à sa mère par la tournure de l'esprit. Elle n'était pas belle, ni même jolie, mais gentille au possible; elle avait l'air vieux à douze ans : voilà pourquoi elle est si peu défaite aujourd'hui qu'elle en a cinquante. Son éducation eut pour but de perfectionner ses grâces, et de l'orner de talens propres à plaire. Elle dansait à merveille, toute boiteuse qu'elle fût, comme le duc du Maine, et sa démarche inégale lui allait fort bien. J'aime beaucoup ces minois éveillés et ces mouvemens brusques que l'on ne peut pas voir froidement. Sa taille n'était pas sans défaut, son esprit n'avait rien d'extraordinaire; mais il y avait dans elle un charme infini qui séduisait tout d'abord. Ses manières étaient pour beaucoup dans cette séduction. Quant à la bonté, pas d'apparence; c'était une malignité d'observation qui s'épanchait en bons mots, et ne regardait pas à chagriner un honnête homme. Elle n'a pas de-

puis lors réformé ce travers d'esprit, qui ne peut se satisfaire qu'aux dépens du prochain. Avec cela, c'est un cœur sec, incapable d'amitié, sinon d'autre sentiment, parce que l'amour ne réside pas que dans le cœur. Tel est du moins mon avis à moi.

Le grand Condé fut tellement enchanté de mademoiselle de Nantes, qui n'avait que douze ans, qu'il résolut de la faire épouser à son petit-fils monsieur le Duc, à peu près du même âge. Louis XIV se prêta à cette fantaisie de vieillard, et ce mariage fut une comédie pour la cour. On vit monsieur le Duc débarrassé pendant un jour de son gouverneur, prendre gaîment la petite femme qu'on lui donnait, et après une noce magnifique, couché avec elle dans un grand lit à dix pieds de distance l'un de l'autre, tandis que son père M. le Prince et M^me^ de Langeron empêchaient bien inutilement que le rapprochement n'eût des suites trop conjugales. Le lendemain, monsieur le Duc retourna près de son gouverneur, qui continua de lui apprendre la grammaire. Je crois avoir conté la débauche où se laissa entraîner le pauvre petit mari, pour témoigner hau-

tement qu'il était en état de se bien comporter avec madame la Duchesse. Une plus longue séparation était inutile, et les deux époux couchèrent enfin ensemble maritalement.

Ce n'est pas ici le lieu de rassembler tous les détails qui concernent monsieur le Duc et madame la Duchesse; j'aurai occasion de les retrouver souvent dans le cours de ces souvenirs, ainsi que mademoiselle de Blois que j'eus le temps de connaître, lorsque je la mariai au duc de Chartres. Puisque je suis sur le chapitre de la famille royale, je ne dois pas omettre quelques portraits qui ont laissé peu de traces dans ma mémoire.

Je n'ai pas vu le grand Condé qui était mort en 1688. Cependant son souvenir était encore si frais à la cour qu'on en parlait comme d'une personne vivante. Sa femme, de la maison de Maillé de Brézé, fut exilée à Châteauroux pendant les seize dernières années de la vie de son mari; cette disgrâce fut la suite d'une aventure galante que j'ai entendu raconter bien diversement. Cette princesse menait plusieurs intrigues à la fois, n'épargnant pas l'argent et servie de toutes mains. Elle n'avait ni jeunesse ni santé; mais une ardeur

incroyable au plaisir. Le jeune Rabutin, son page, eut part à ses faveurs, qui sans doute avaient d'autres attraits que le rang et la fortune de la dame. Celle-ci ne se contenta pas des hommages d'un enfant, et s'adressa plus bas encore, à un valet de pied, nommé Duval. Ce valet la traita en homme, et fut aussi mieux apprécié. On l'aima autant qu'il se pouvait, sans toutefois remercier l'autre qu'on laissait doucement grandir. Un jour Rabutin entrant dans la chambre à coucher de Mme de Condé, y trouva un rival qu'il n'aurait pas craint.

« Coquin, dit-il au valet de pied, descends à l'écurie, et qu'on te revoie plus.

— » Enfant, reprit Duval, je doute que votre épée vaille votre langue. »

Il allait prendre la sienne qui était déposée sur le lit, quand la princesse le devança, et tirant le fer du fourreau, commença à porter au page de si furieuses bottes, qu'il se mit en garde pour n'être pas percé d'outre en outre. Par malheur, son épée, dont il n'usait que pour la défensive, vint à effleurer le sein de Mme de Condé, qui à la vue de son sang tomba sans connaissance. Ce

duel singulier fit grand bruit, et le prince de Condé en étant instruit, ordonna à sa femme de s'éloigner de la cour. Duval se battit avec Rabutin et faillit périr du bon coup qu'il reçut; il guérit pourtant. Le page, après quelques mois de prison, fut renvoyé à sa famille. M^me^ de Condé changea depuis, et ce fut une des dames chez qui l'amour de Dieu remplaça l'amour des créatures.

Monsieur le Prince, suivant l'expression de M^me^ de Grignan, était fils du grand Condé, malgré lui et malgré tout. Il avait la guerre en horreur, et une batterie de canon lui donnait la fièvre : en revanche, les batteries de cuisine ne lui faisaient pas autrement peur, et quoiqu'il vécût sobrement dans son ordinaire, il réunissait souvent hommes et femmes à des repas substantiels. C'était un corps grêle, et un visage pâle, avec des yeux de feu qui brillaient comme des charbons ardens. Son caractère présentait les plus rares contradictions. Il avait de l'esprit, et du plus exquis; du savoir qui surpassait celui des plus savans de profession : avec ces belles qualités, il était souvent des heures entières à entasser sottises sur sottises, ou bien il passait le temps à cacher ce

qu'il y avait de bon en lui. Il a laissé à sa mort une renommée de lésinerie, fondée sur nombre de traits qui me paraissent fort raisonnables; cependant il a enterré des millions à Chantilly, dont il dirigeait lui-même les embellissemens. Il a dans ses amours plus dépensé d'argent qu'un roi de France; il a été plus prodigue encore dans les fêtes splendides qu'il imaginait avec un talent inouï. Tantôt on le voyait bas, flatteur et rampant; tantôt arrogant, fier et insolent. Lorsqu'il voulait plaire, personne n'égalait ses grâces et ses gentillesses; tout le monde était séduit par ses paroles dorées. Il maltraita son fils et ses filles comme il avait fait son père; il n'aimait que lui, et sans cela je crois que pas un ne eût aimé.

Ses tyrannies l'ont exposé plusieurs fois à la haine des honnêtes gens; il suffisait qu'il desirât quelque chose pour qu'il voulût l'obtenir à tout prix. Je ne citerai que sa méchanceté à l'égard de M. Rose. Ce secrétaire du cabinet du roi, après l'avoir été sous Mazarin, était un petit vieillard franc et rude dans son commerce. Il possédait près de Chantilly une maison bien bâtie, avec un parc bien ordonné. C'était là son paradis ter-

restre. Monsieur le Prince en eut envie pour agrandir son cher Chantilly; mais le bonhomme, comme on appelait M. Rose, tint bon et contre les offres et contre ses ruses diaboliques.

« Monsieur le renard, dit le Prince à son obstiné voisin, je vous enverrai vos pareils. »

En effet, la nuit même, quatre cents renards avec des artifices allumés à la queue, furent jetés dans le domaine de M. Rose, où ils firent tant de dégâts, que partie des arbres fut brûlée. C'était un tour emprunté à la bible. M. Rose ne le trouva pas meilleur pour cela; il alla trouver le Roi et lui raconta de point en point les menées de M. le Prince. J'ai ouï dire, que le Roi ne savait rien refuser à son vieux secrétaire qui connaissait tous ses secrets. Cette fois il lui promit satisfaction. Il fit mander M. le Prince, et lui dit en riant :

« On m'a instruit, monsieur, de l'imitation que vous avez faite des renards de Samson; mais M. Rose qui connaît aussi bien que vous les saintes Ecritures, vous prétend répéter la même fête dans votre beau parc de Chantilly. »

M. le Prince, effrayé de cette menace, consentit à faire réparer à ses frais les dégâts causés par

ces animaux. Jamais depuis il ne se hasarda à s'attaquer à M. Rose, qui de son côté eut plus d'une occasion de se venger de M. le Prince par ses propos.

M. le Prince ne se faisait pas faute de cruauté avec sa pauvre femme, qui était laide et vertueuse. Conçoit-on que ce mari si abandonné en galanteries se prit de jalousie furibonde et ouverte contre M^me^ la Princesse, la plus sotte des bossues! A sa place, j'aurais plutôt brûlé un cierge à celui qui m'eût déchargé de l'ennui des devoirs conjugaux. Cette Princesse était dévote de bonne foi, et la piété l'aidait à supporter avec douleur et soumission les injures et mauvais traitemens de M. le Prince, qui dans ses accès d'humeur la bourrait de coups de pied et de coups de poing. J'ai ouï dire qu'elle en était souvent toute meurtrie. Il la vexait par des fantaisies qui tenaient de la démence; il lui ordonnait quelquefois de jeûner pour racheter les péchés que lui-même commettait avec ses maîtresses.

Il en eut plusieurs à la connaissance de sa femme, qui, pour éviter d'être battue, les recevait dans son intérieur avec beaucoup d'égards.

M^me^ de Marei, sœur de M^me^ de Grancey, fut une de celles qui lui coûta le plus en bijoux et en cadeaux. Il ne prenait de privautés avec elle qu'au sortir de table, lorsque le vin et la bonne chère avaient mis le feu aux poudres. M^me^ la maréchale de Richelieu, qui le détestait autant qu'il l'adorait, l'épuisa d'argent comptant; il payait même fort cher des gens chargés d'épier toutes les actions de la dame, qui de son côté les payait aussi pour qu'ils ne la trahissent pas. Mais comme ces misérables n'ont pas de foi, l'un d'eux, par l'espoir d'une bonne récompense, révéla à M. le Prince ce qui se passait en son absence. C'était son favori, le comte de Roucy, qui partageait sa maîtresse. Le Prince entra dans une effroyable fureur, jura de tuer les deux infâmes, et voulut voir par ses yeux jusqu'où allait leur audace. Il s'ôta par-là même la consolation de douter, après les familiarités dont il fut l'invisible témoin. M. de Roucy se brouilla avec la maréchale, qui avait le tempérament le plus amoureux et le plus vindicatif. Elle ne songeait qu'à se venger de son amant, lorsque M. le Prince arriva, qui lui reprocha durement et brutalement son iniquité.

« Monsieur, lui répondit cette maîtresse femme sans s'intimider, vous êtes fou, aveugle et jaloux.

— » On le serait à moins, reprit-il; j'ai trop vu pour n'être pas sûr que vous aimez le comte.

— » Je l'aime! je puis vous prouver que je ne l'aime pas.

— » Je me contenterais à sa place des preuves que vous lui avez données du contraire.

— » Eh bien! faites aposter des gens sûrs qui soient prêts à agir; ce soir je le fais venir sécrètement, et vous êtes bien incrédule si vos soupçons ne meurent pas avec lui.

— » Madame, si c'est ainsi que vous quittez vos amis, je ne veux plus m'exposer à de tels expédiens; j'avertirai Roucy de se mettre en garde contre vos rendez-vous. »

En effet, il ne revit jamais qu'à une distance respectueuse cette femme, qui se fût vengée de Dieu et du diable. Le comte de Roucy, tout étonné de cette généreuse conduite de la part du Prince, lui demanda un pardon qui lui fut accordé; mais la première maîtresse qu'il fit ne ne lui resta fidèle que jusqu'à ce que les écus

du Prince en eussent ordonné autrement. Ce furent là ses seules représailles.

Cette maîtresse était la belle duchesse de Lude, qui fut dame d'honneur de la duchesse de Bourgogne. Elle vivait alors dans ses terres, moins par goût que par économie. Je n'ai jamais vu de plus déterminée chasseuse; elle montait ses chevaux jambe de çà, jambe de là, courait les bois et les plaines, et giboyait du soir au matin. Elle passait pour être fort sale, ne se lavant jamais et ne se parfumant pas davantage; elle passait sa vie dans les écuries, quoiqu'elle eût de la beauté pour plaire à un roi. Elle ne cédait, disait-elle, aux hommes que par faiblesse. Outre cela, elle avait à la ville comme en province ses maîtresses en titre. Celle qu'elle nommait *sa Montespan* n'était pas auss cruelle pour la province qu'elle l'eût voulu; cette fille, qui avait le plus beau corps du monde, se vendait à des appareilleuses de Paris. M^me^ de Lude l'ignorait, car elle l'aurait tuée. Un pauvre clerc de campagne, recommandable par ses épaules, fit déroger cette servante; M^me^ de Lude, qui le surprit en flagrant délit, le punit par où il avait péché.

Le fait se passa dans son château, et m'a été conté par le maître-d'hôtel, qui, en présence de la dame, *abélardisa* le malheureux. L'opération faite avec beaucoup de soin, la plaie guérie, le patient fut renvoyé avec une boîte contenant ce qui lui manquait. N'était-ce pas de l'audace à M. de Roucy et à M. le Prince, d'avoir des rapports avec une pareille femme?

Parmi les maîtresses de M. le Prince, on nomme encore M^me^ de Nevers, la nièce de M^me^ de Montespan, qui, voyant bien que le Roi se refroidissait pour elle, intrigua vainement pour transporter l'amour de Sa Majesté à une personne de sa famille, qu'elle aurait eue à la main. L'éblouissante beauté de M^me^ de Nevers ne fit pas sur lui l'effet qu'elle produisait sur tous ceux qui la regardaient. La Montchevreuil, qui fut autorisée à ce trafic, ne prit pas des détours assez délicats; elle alla même jusqu'à enfermer M^me^ de Nevers dans la chambre du Roi, qui, s'il y toucha, n'en fit pas semblant. M. le Prince le surpassa en galanterie dans sa passion pour M^me^ de Nevers, qui oublia le visage pour le Prince. Ils entretenaient un commerce de billets. M. de Nevers

avait trop d'esprit pour maigrir de jalousie; d'ailleurs il y aurait perdu son temps et ses peines, et sa charmante femme n'eût pas voulu devenir sage et prude avant l'âge de raison. Cependant, M. de Nevers, fort entier dans ses volontés, par cela même qu'il ne gênait pas celles de sa femme, avait la manie de partir pour Rome, aussi délibérément qu'on va se promener à l'allée de la Marne. Il arriva souvent que, montée en carrosse, Mme de Nevers entendait son mari dire au cocher : *A Rome.* Ces voyages impromptu la contrariaient horriblement, parce qu'elle n'avait pas le loisir de préparer des toilettes nouvelles. Un jour elle devina que M. de Nevers allait l'enlever de Paris, pour la conduire à Rome; elle en avertit M. le Prince, qui lui promit d'empêcher cette promenade de deux cents lieues. Il ne s'adressa donc pas, ni au mari, ni au duc, mais au poète. M. de Nevers, qui ne reconnaissait pour rivaux dans la poésie légère qu'Hamilton et Chaulieu, mettait beaucoup d'importance à ces rimes, qu'il enfilait comme des grains de chapelet. M. le Prince annonça une fête à Chantilly, où toute la cour se réjouit d'avance

de paraître; puis il feignit d'être embarrassé de trouver un poète qui composât les devises et le divertissement.

« En vérité, dit M. de Nevers, à qui il s'en ouvrit, vous avez trouvé ce que vous cherchez; je ne pars plus pour Rome, et mes vers me déshonoreront s'ils ne vous font point honneur. »

La fête coûta cent mille écus au Prince, et madame de Nevers demeura à Paris. Il me semble qu'il y a là-dedans autant d'amour propre que d'amour.

Mademoiselle, appelée la *Grande Mademoiselle*, pour la distinguer de la fille de Monsieur, fille de Gaston et petite-fille de Henri IV, avait été la plus riche héritière d'Europe; elle refusa d'illustres partis, en disant que les rois l'ennuyaient. Lorsque je la vis, peu d'années avant sa mort, elle marchait à grands pas vers la soixantaine, et se consolait de ses chagrins d'amour, en écrivant des mémoires qu'elle saupoudrait de sensiblerie, comme si ce fussent des romans pastoraux. Elle avait du goût pour tout ce qui ressemblait au romanesque. De là son mariage avec M. de Lauzun, qui voulait qu'il eût lieu à la

messe du Roi. Les princes, qui craignaient que le génie entreprenant de M. de Lauzun ne se portât à quelque extravagance d'ambition, remuèrent ciel et terre pour que le Roi défendît aux deux amans de devenir époux. M. de Lauzun, qui par contrat avait été revêtu des quatre plus beaux duchés du royaume, malgré les ordres de Louis XIV, se laissa entraîner à un mariage secrèt. Le coadjuteur de Reims alla tout découvrir au Roi, qui fit enfermer M. de Lauzun à la Bastille, puis à Pignerol. Mademoiselle entra dans un violent désespoir; elle cria, pleura et se coucha; pendant plusieurs jours elle ne vécut que de bouillons. Mme de Montespan, qui avait contribué de tous ses efforts à l'arrestation de M. de Lauzun, visita pourtant la désolée Mademoiselle, qui ne pouvait s'accoutumer à l'absence de son cher duc de Montpensier.

« Sans vous, disait-elle avec des sanglots, il serait là! il serait là! » et elle montrait dans son lit la place qu'il avait peut-être occupée. M. de Lauzun souffrit dix ans de captivité, et plus d'une fois il crut mourir, si bien qu'il demanda un confesseur, et un capucin, de peur que ce ne fût

un prêtre supposé. Le capucin venu, il lui arracha la moitié de la barbe pour se persuader qu'elle n'était pas postiche. Enfin, on lui promit sa liberté s'il consentait à se dépouiller des duchés d'Eu, d'Aumale et de Dombes, en faveur du duc du Maine : Mademoiselle aurait sacrifié toutes ses richesses pour revoir son cher Lauzun. M^me^ de Montespan s'y employa si activement, que le prisonnier de Pignerol consentit à tout de guerre lasse ; il fut mis en liberté, rendu à sa princesse, et cependant banni de la cour. Le duc du Maine, en signe de reconnaissance des dons de Mademoiselle, prit aussi sa livrée. Mais une absence de dix années avait bien changé ce Lauzun, dont l'audacieux amour avait subjugué le cœur le plus rebelle de France : il ne put, malgré tout son courage, si bien feindre de l'amour pour une figure de soixante ans, sèche, ridée et sévère. Il n'avait pas encore la permission de reparaître à la cour, et pour se donner du bon temps, il jouait un jeu d'enfer chez Monsieur, qui, disait M^me^ de Cornuel, n'eût pas voulu d'un paradis sans cartes ni dés. Un jour que M. de Lauzun était en veine de gagner, il dit tout haut : « Lorsque je perds, je n'ai

pas d'autres ressources que de courtiser ma vieille femme; cette nuit au moins, grâce à la fortune, je dormirai tranquille. »

Mademoiselle, à qui l'on rapporta ce propos, s'arma d'une résolution héroïque :

« Monsieur, dit-elle à son mari, votre vieille femme sera bien aise de vous savoir loin d'ici; je vous engage aussi à compter un peu moins sur l'héritage de Mademoiselle. »

En effet, Monsieur fut plus tard son légataire universel. Quant à M. de Lauzun, il alla jouer en Angleterre, où la révolution le jeta encore dans les aventures.

CHAPITRE XVI.

Dubois présenté au Roi; à Mme de Maintenon. — Soirée pieuse. — Les parfums. — Première cause de la fortune de Dubois. — Portrait de Mme de Maintenon. — Son caractère. — Son esprit. — La grenouille de la fable. — Son origine. — La résurrection. — Flatterie de l'évêque de Metz. — Mlle d'Aubigné chez Mme de Neuillant. — Mme Scarron. — Etre et paraître. — D'Assoucy. — La veuve de Scarron. — La maréchale et le maréchal d'Albret. — Mme Scarron gouvernante des bâtards. — La petite maison du Marais. — Une aventure galante de Matha. — Haine du Roi pour Mme d'Aubigné. — La terre de Maintenon. — Comment Mme de Maintenon prit la place de Mme de Montespan. — Gentillesses du duc du Maine. — Le diable et le péché. — Le frère de Mme de Maintenon. — Son axiôme. — Son originalité. — Le bâton d'or de maréchal de France. — Les connaissances des Tuileries. — Les oreilles du père La Chaise.

Lorsque je fus présenté au Roi il me regarda, puis ne me regarda plus; ma figure ressemblait à toutes les figures, et mon nom sentait la roture

à faire relever le nez au plus mince hobereau. Depuis il m'adressa bien quelques paroles insignifiantes et auxquelles la meilleure réponse était un salut jusqu'à terre. Ce n'est qu'à l'occasion du mariage du duc de Chartres qu'il descendit jusqu'à moi de son piédestal. M'étant fait en quelque sorte le caudataire obligé de mon élève, aux dépens du marquis d'Arcy, qui n'avait de sa charge de gouverneur que le titre et les honneurs, je suivais partout le duc de Chartres, à l'église comme dans les mauvais lieux, à l'Appartement et au théâtre. C'est par ce moyen que je me glissais jusque chez M^me^ de Maintenon. Je tâcherai de me souvenir ailleurs des personnes que j'y ai vues d'habitude. Mon introduction auprès de la Maintenon, que l'on nommait déjà M^me^ *Maintenant*, à cause de l'empire tyrannique qu'elle exercait sur le Roi, m'est encore présente à la mémoire, et je la regarde comme l'origine de ma fortune.

Ce fut, je crois, au commencement de l'année 1689 que le duc de Chartres fut invité à une espèce d'œuvre de charité dans les appartemens de M^me^ de Maintenon. M. Huchon, curé de

Versailles, devait faire un sermon; Bossuet, le père La Chaise, Fénelon et l'abbé Gobelin s'y trouvaient; le duc du Maine, Mme de Caylus, Mme d'Heudicourt, le cardinal de Noailles, MM. de Villiers, d'Harcourt, Montchevreuil, que sais-je? les élus de la cour, les bâtards et le Roi, qui se frottait les mains en disant:

« Messieurs, Mme de Maintenon et le père La Chaise nous promettent des indulgences.

— Nous en avons tous besoin auprès de Votre Majesté, » répondis-je.

Le Roi, qui n'aimait pas qu'on lui adressât la parole sans être interrogé, me tourna le dos. Le marquis d'Arcy me prit par la main et me conduisit à la Maintenon, qui donnait des dragées au duc de Bourgogne.

« Madame, dit le marquis, voici M. l'abbé Dubois qui est sous-gouverneur de M. le duc de Chartres.

— Prenez garde, M. Dubois, reprit-elle, que vos leçons ne profitent pas autant qu'elles le méritent.

— Jusqu'à présent, madame, je n'ai que des éloges à faire de M. le duc de Chartres.

— Il faudra qu'un de ces soirs vous lui fassiez soutenir une thèse en notre présence ; je vous avoue que si l'on cite son esprit comme une merveille, on ne traite pas aussi favorablement sa religion.

— Si vous daignez, madame, me faire part de vos conseils, je m'y conformerai.

— Bien, M. l'abbé ; l'occasion pourra s'offrir d'elle-même, et nous mettrons à l'épreuve vos talens.

— Dès ce moment, madame, je me crois à votre service et je m'y dévoue.

— De quel pays êtes-vous, M. Dubois?

— De Brives-la-Gaillarde en Limousin.

— Savez-vous que vous avez fait du chemin pour arriver au Palais-Royal?

— Avec l'aide de votre protection, je compte bien ne pas rester en route.

— Vraiment, vous avez de l'ambition.

— Et de la patience, madame.

— Croyez-moi, l'une sans l'autre n'est qu'un feu de paille. Mais enfin je ne vois pas où vous espérez aller, une fois que le Prince sera en état de se passer de gouverneur.

— Certes, madame, je serais embarrassé de ma personne s'il n'y avait ni barrettes en France ni évêchés. »

Mme de Maintenon se mordit les lèvres pour ne pas rire; le Roi, qui me voyait en conférence si particulière, s'approcha pour en savoir l'objet. Il avait eu toute sa vie une horreur invincible pour les odeurs, qu'il devinait de loin avec un singulier tact d'odorat; il disait souvent à Mme de Montespan : « Fi de toutes vos senteurs ! on croirait que vous en portez une bonne pour en dissimuler une mauvaise. A quoi bon vous embaumer de votre vivant! » Mme de Maintenon, qui traînait après elle une forte odeur d'ambre ou de musc, désespérait le Roi, qui reprochait à tout le monde, excepté à elle, de se couvrir d'odeurs. Madame seule avait son franc-parler à la cour; elle dit au Roi, un jour qu'il la grondait de se parfumer : « Sire, je ne connais d'autres parfums pour me laver et nettoyer, que l'eau de rivière, pure et froide. Quant à Madame, toutes les parfumeries dont elle fait usage n'empêcheront pas qu'on ne sente d'abord la veuve de Scarron le cul-de-jatte. »

Ce fut là l'origine de cette haine railleuse qui exista toujours entre ces deux dames.

Le Roi ayant donc fait quelques pas vers moi, s'arrêta tout court, ouvrit les narines, et s'écria en frappant du pied :

« Diable! avons-nous la peste ici? ces femmes penseraient se faire tort, si elles n'emplissaient leurs poches de senteurs; n'est-il pas vrai, madame?

— Sire, répondit la Maintenon sans se déconcerter, cela sent le benjoin à rendre le cœur fade.

—Ouidà, ajouta le vieux satyre Fagon, on était moins maltraité chez Lavienne le baigneur, où l'on faisait ample consommation d'aromates.

— Ce ne peut être que Mme la Dauphine qui depuis sa dernière couche porte des bagues odoriférantes.

— Je vous jure, madame, se récria la Dauphine, que je ne sais ce que vous voulez dire.

— C'est donc Madame, reprit en souriant la Maintenon.

— Si c'est moi, répliqua la princesse Palatine, je consens à être lapidée, pourvu que Mme de Maintenon me jette la première pierre.

— Laissons ce débat, s'il vous plaît, dit le Roi en prenant Louvois par le bras; que celle ou que celui qui porte des drogues sorte à l'instant, ou je lui quitte la place. »

Je vis tous les visages pâlir, et chacun lancer des regards accusateurs sur son voisin. Mme de Maintenon, malgré sa hauteur de reine, se laissa prendre à une inquiétude secrète, et ses yeux s'étant fixés sur moi, je compris ce qu'elle attendait de mon dévoûment :

« Sire, m'écriai-je, ne m'accablez pas de votre colère.

— Pardon pour ce pauvre homme, interrompit la favorite qui devina mon dessein, il ne savait probablement pas votre défense.

— Quoi! l'abbé, me dit le duc de Chartres, tu t'es ambré comme un beau muguet.

— Pourquoi tarder si long-temps à le dire? continua Louis XIV en se bouchant le nez; allons, allez-vous-en.

— Sire, répliquai-je en marchant à reculons vers la porte, j'aurai touché à quelque composition chimique, en travaillant tantôt avec Son Altesse royale.

— Faites de la chimie tant qu'il vous plaira, dit le Roi, mais ne venez pas nous en infecter.

— Suivez votre gouverneur, dit la Maintenon au duc de Chartres, puisque cela incommode le Roi; tout n'est pas rose à devenir savant.

— Viens, Dubois, riposta le duc, viens nous consoler de notre exil en lisant l'Enéide Travestie de ce drôle de corps de Scarron. »

Le Roi fronça le sourcil, et peu s'en fallut qu'il ne levât sa canne sur un prince du sang. La cour était en révolution par la hardiesse de ces paroles, et le duc du Maine dit tout haut: « Cet abbé donne une jolie éducation à mon cousin de Chartres! » J'éclatai en justes reproches contre mon rebelle disciple, qui m'envoya où j'allai de bonne volonté. Cette imprudence m'aurait fait perdre ma place, si M^me^ de Maintenon ne s'était pas trouvée de mon parti. Sa reconnaissance ne s'arrêta pas là, car le lendemain je reçus les deux gants parfumés qu'elle avait la veille, mais tout remplis de pièces d'or, avec ce billet à la Voiture, qu'eût envié l'hôtel de Rambouillet:

« Pour récompenser ce dont vous vous donnâtes les gants ; ne remerciez que vous-même. »

Je fus tenté de croire aux contes des fées. Madame de Maintenon était grande dans ses bienfaits, et tant qu'elle a voulu m'être utile, je lui suis resté fidèlement attaché.

Madame de Maintenon avait plus de cinquante-trois ans lorsque je la vis de près pour la première fois. Je savais que sa beauté avait été admirable, et je fus étonné de la voir si bien conservée. Son air noble et cependant gracieux, perfectionné par le commerce de la cour, commandait le respect et attirait les hommages : on avait peine à échapper à cette séduction de première vue. Sa physionomie était tout sourire, et ses yeux avaient autant d'esprit que ses paroles, qui en avaient beaucoup. Tout ce qu'elle disait prenait dans sa bouche un tour si aimable, que ses ennemis même répétaient : « Si vous persistez à la haïr, ne la voyez pas et surtout ne lui parlez pas. » Elle menait Louis XIV où elle voulait, sans autre secret que de la douceur et de la dévotion. Sa voix ressemblait à une harmonie, et les oreilles étaient aussitôt charmées que les yeux. Cette

belle tête tenait à un corps non moins beau. Je n'ai pas vu de peau plus blanche ; néanmoins elle se fardait outre mesure, ce qui fit donner son nom à certaine pommade inventée pour relever l'éclat du teint. Quant à ses dents, elles m'ont paru fort belles, et qu'elles aient été fausses, je ne le jurerais pas. Madame de Montespan avait beau dire que le Roi couchait par pénitence avec la gouvernante de ses enfans, les plus difficiles auraient fait leur carnaval de cette pénitence. Sans doute que le Roi avait la même opinion, car il se mortifiait ainsi chrétiennement toutes les après-midi, sans omission.

L'esprit de madame de Maintenon était naturel et agréable; ce n'étaient pas de ces éclairs qui éblouissent; mais chaque mot, avant d'être prononcé, se trouvait pesé et choisi; toujours un jugement sain, un langage concis et correct, une adresse expérimentée pour savoir ce qu'il fallait dire ou taire ; mais elle s'exemptait quelquefois de ces bonnes habitudes pour se jeter dans les phrases de ruelle, dans le jargon prétentieux et musqué ; ses saillies n'étaient pas heureuses, à moins qu'elle n'y mêlât un levain de malice. Elle

excellait plutôt dans l'épigramme que dans le madrigal. Elle s'était chargée mal à propos de cet esprit d'emprunt qui fatigue et ne captive que les sots. Or, ceux-là ayant l'avantage du nombre à la cour, comme ailleurs, elle ne manquait jamais d'admirateurs et de flatteurs.

Elle ne s'était faite dévote que par ambition, et les confesseurs, qui s'en servaient comme d'un instrument, exaltaient son orgueil à mesure qu'elle avançait vers le trône, où il ne tint pas à eux qu'elle n'allât se placer. Je ne crois pas que son cœur fût totalement gâté, car dans sa prospérité elle se souvint de ses amans aussi bien que de ses amis, et leur rendit autant de services qu'elle en avait reçu d'eux. Cette sorte de reconnaissance est louable en quelque position qu'on soit. Il y a tant d'ingrats que je ne suis pas sûr de n'en point faire partie. M^me^ de Maintenon avait primitivement une complaisance souple que l'on mit à l'épreuve dans l'hôtel d'Albret, où elle était reçue à titre d'obligeante; mais ces qualités avaient disparu comme des indices d'une basse condition. Elle se haussait, s'enflait pour faire la reine de toutes ses forces, sans avoir

pu jamais obtenir d'en prendre le nom; je la comparais à la grenouille de la fable. Quant à l'intrigue, elle y était née, et jusqu'à ses derniers momens elle a tendu des piéges, semé des haines, tramé des complots et fait du mal. Grand bien lui fasse, aujourd'hui qu'elle est morte.

Elle était d'une ancienne maison de Poitou, fille de Constant d'Aubigné, qui fut accusé d'avoir fait de la fausse monnaie; elle naquit dans la prison de son père, et l'on peut dire que la première partie de sa vie n'annonçait pas ce que tout le monde a pu voir. Elle fut emmenée en Amérique à l'âge de trois ans, et je me rappelle qu'elle aimait à raconter le danger dont elle fut préservée par le hasard. Pendant ce voyage, atteinte d'une grave maladie, elle perdit connaissance dans les bras de sa mère, qui la crut morte; son corps froid et immobile ne donnait plus signe de vie; sa mère l'embrassait, pleurait et s'abandonnait au plus violent désespoir. Le baron d'Aubigné voulait dérober ce triste spectacle aux yeux de sa femme et ordonne à un matelot de jeter l'enfant à la mer. Le canon allait tirer, tout était prêt pour la funeste cérémonie,

lorsque la mère s'élance sur le pont du vaisseau, ressaisit sa fille déjà enveloppée du linceul, pose la main sur son cœur, et s'écrie, en le sentant battre : « Elle n'est pas morte ! » En effet, cette crise léthargique fut suivie d'un prompt retour à la santé. Un jour que Mme de Maintenon venait de raconter les détails de cette résurrection, l'évêque de Metz, qui était courtisan avant d'être chrétien, dit sérieusement :

« Madame, je crois que Dieu vous a rappelée à la vie exprès pour ses grands desseins.

— Oui, pour épouser le pauvre Scarron, ajouta ironiquement Mme de Montespan.

— En tous cas, reprit Mme de Maintenon d'un ton à faire cesser les plaisanteries, je pense qu'on ne revient pas de si loin pour peu de chose. »

Les commencemens de Mme de Maintenon furent remplis de vicissitudes, d'amours et d'intrigues. Elle retourna seule en France, et n'ayant ni sou ni maille, elle entra comme majordome chez madame de Neuillant, qui habitait les environs de La Rochelle. Le métier qu'elle fit dans cette maison était par trop indigne d'elle ; tout le monde a su qu'elle vivait avec les chevaux et

les garçons d'écurie. Je ne pense pas qu'elle fît alors la prude comme depuis. Mme de Neuillant la conduisit à Paris pour la rendre catholique, d'huguenote qu'elle était, et le poète Scarron, qui fut témoin de son baptême, lui procura encore un sacrement, celui du mariage. Elle a dit au Roi qu'elle n'a jamais été *scarronnée*, et le Roi l'a crue mieux que l'évangile. Je tiens de plusieurs qu'elle servait aux plaisirs des amis du cul-de-jatte, qui, jaloux ainsi que tous les eunuques, adressait à sa femme des coups de béquille lorsqu'il se doutait des moindres bagatelles. De là vient que, pour éviter les coups et les injures, elle se déclara bégueule renforcée et commença à crier contre les femmes libertines. Son mari réunissait souvent à ses dîners la meilleure compagnie en hommes; elle se tenait au bout de la table, mangeant peu, ne buvant pas davantage et ne parlant qu'à son écot. Elle prétextait toujours quelque jeûne ou pénitence, et se nourrissait comme une nonne, à l'édification de Scarron, qui ne soupçonnait pas qu'elle tînt table ailleurs avec ses amans. D'Assoucy, nommé le *singe de Scarron*, fit mieux que de

le singer auprès de sa femme. Un jour que l'on discutait sur la vertu du sexe, il dit gravement : « Pour moi, je déclare que s'il fallait prendre des licences avec la Reine ou Mme Scarron, je ne balancerais pas et je ne respecterais que Mme Scarron.

— Matamore ! dit Scarron tout joyeux, la bonne femme que j'ai là ! »

La belle d'Aubigné devint veuve sans devenir plus riche, et Dieu sait la belle vie qu'elle mena avec tous les débauchés en renom. Pour continuer cependant les dehors de prude, elle implora la charité de la paroisse Saint-Eustache, assista aux messes et prières, et se béatifia dans la foi des bonnes âmes. Elle avait loué un logement de mince apparence, où elle se retira avec sa servante Nanon, qui la suivit à la cour sous le nom de Mlle Balbieu. C'est dans ce grenier qu'elle fit ses plus beaux coups ; mettant en réserve l'argent qu'elle tirait de ses tenans, Villars, père du maréchal, Beuvron, père de d'Harcourt, et les trois Villarceaux, elle trouvait de la place à tout ce monde, et bientôt elle fut assez dorée pour se représenter dans la haute société. La maré-

chale d'Albret, qui aimait le vin et les femmes, lui donna rang parmi ses maîtresses, et ne se brouilla avec elle qu'à cause de ses infidélités. Le maréchal d'Albret, qui aimait aussi les femmes, réclama son droit d'hospitalité, et par reconnaissance, la poussa à la cour par l'entremise de M^me^ de Montespan sa parente. M^me^ d'Aubigné, dans les salons et ruelles qu'elle fréquentait, acheva de polir son esprit.

Quand M^me^ de Montespan eut des enfans du Roi, il fallut chercher une gouvernante, et les protecteurs désignèrent M^me^ d'Aubigné, qui, jouant son rôle avec raffinement, s'obstina de refuser cette charge jusqu'à ce que le Roi l'en eût priée. Elle ne renonça pas cependant à sa réputation de vertu. On lui acheta une petite maison dans le Marais, où elle élevait les bâtards du monarque avec autant de zèle que si c'eût été les siens. Dès que M^me^ de Montespan ressentait les premières douleurs, M^me^ d'Aubigné était mandée; elle recevait l'enfant, le cachait dans son écharpe, et, le visage couvert d'un masque, elle prenait un carrosse de place pour revenir à Paris. Quelles étaient ses craintes lorsque le nouveau-né criait!

sa plus grande appréhension était de passer pour la mère de cette marmaille, qu'elle finit par aimer tout de bon. Ces voyages mystérieux se répétèrent six fois, car les deux derniers enfans de Mme de Montespan furent confiés à d'autres mains.

C'est dans une de ces excursions, qu'au moment de descendre de voiture, passa le petit Matha, qu'elle connaissait de longue main comme la plus mauvaise langue de France. Matha, voyant une femme seule, et peut-être sortant du cabaret, voulut savoir ce que c'était. Il offrit la main à Mme Scarron, qui ne pouvait détester un joli homme ni un homme d'esprit; or Matha était l'un et l'autre.

« Belle dame, lui dit-il, je n'ai jamais tant maudit la mode des masques que cette nuit.

—M. Matha, dit-elle, ne faites pas de bruit, et suivez-moi si je ne vous fais pas peur.

— Quoi! madame, je suis connu de vous, qui devez être de meilleure condition que ne l'annonce ce maigre équipage. »

La porte s'ouvrit, Mme d'Aubigné entra, et Matha se précipita après elle.

« Attendez-moi là? » lui dit-elle à voix basse : mais il l'arrêta par le bras, et l'enfant poussa un faible cri.

« C'est un enfant qui vient de naître; est-il à vous ?

— Je vous prouverai tout-à-l'heure que je n'y suis pour rien.

— Votre voix me rappelle Mme Scar....

— Silence : jurez-moi de ne jamais me reconnaître.

— Impossible.

— Jurez-le, ou sortez.

— Je reste, et je jure tout ce qu'il vous plaira. »

Mme Scar... disparut et revint bientôt sans avoir quitté son masque. Matha, conduit dans un cabinet secret, s'empressa de lui en faire les honneurs, et quelques heures ainsi passées s'envolèrent comme un songe.

« Levez-vous, lui dit-elle en lui donnant l'exemple.

— Vous quitter sitôt !

— Souvenez-vous de votre serment, et ne me faites pas repentir de mes bontés pour vous. »

Comme il faisait petit jour, elle lui banda les yeux, et le conduisit par une porte dérobée dans la rue, où se trouvait un carrosse. Elle y monta avec lui, et l'accompagna jusqu'à son hôtel.

« Vous me voyez, lui dit-elle, mais si vous étiez indiscret et ingrat, j'ai des moyens de vengeance tout prêts.

— Quand aurai-je le bonheur de vous revoir ?....

— A la comédie, à la cour, au bal; mais jamais ailleurs : adieu! »

Matha, en effet, ne retrouva plus les heureux instans qu'il devait à son étoile et au caprice d'une femme galante.

Mme de Maintenon, avec de pareils antécédens, eut besoin de tout son génie pour s'emparer de l'esprit du Roi, qui, sans la connaître, disait par antipathie : « Entendrai-je sans cesse parler de cette veuve de Scarron? » Les soins tendres et empressés qu'elle donnait aux enfans du Roi, les lettres qu'elle écrivait lors des voyages qu'elle fit pour l'infirmité du duc du Maine, les éloges que Mme de Montespan faisait de sa vertu, enfin la bizarrerie du cœur, tout contribua à triom-

pher de la haine de Louis XIV, qui ne lui accordait des pensions et des grâces qu'avec des paroles dures. Lorsque M^me^ de Montespan demanda pour elle la terre de Maintenon, qui était à vendre, le Roi dit ces paroles devant plusieurs personnes qui n'avaient pas d'intérêt à mentir : « Mordieu ! n'en démordrez-vous point ? n'avez-vous pas assez fait pour cette créature ? Vraiment, je ne comprends pas votre fantaisie pour elle, et cette opiniâtreté à la garder, quoi que je dise et quoi que je fasse. Je vous ai tant de fois priée de vous en défaire, que si vous m'aimiez un peu, elle serait bien loin à cette heure. Vous avez déjà trop donné à cette maîtresse prude ; et cependant, comme elle m'est insupportable, je consens à lui donner encore, à condition qu'on ne m'en parlera jamais, et surtout que je ne la verrai plus. » Un an après cette sortie, M^me^ de Maintenon avait gagné la confiance et l'amitié du Roi.

Elle se servit d'un étrange moyen pour en venir à son but : sitôt qu'elle remarqua que M^me^ de Montespan se divertissait et délaissait le Roi, elle redoubla d'assiduités et s'insinua dans la faveur à la place de sa bienfaitrice. Ce fut là

un chef-d'œuvre d'adresse, car toute autre qu'elle n'eût pas résisté aux railleries de Mme de Montespan, qui seule avait le talent de faire sourire le Roi. Mme de Maintenon commença par entretenir le Roi de ses pratiques pieuses : elle portait, disait-elle, des chemises fermées de tous côtés; elle ne mettait pas de corset, couchait dans un lit sans couverture, se lavait le corps à chaque minute. Enfin, tous ces menus détails qu'elle donnait sur ce qu'on ne voit pas, tourmentèrent le Roi de l'envie de voir; il ne soupçonnait pas qu'on pût lui refuser quelque chose; quand il vit une sorte de gouvernante lui opposer une barrière de saints, de péchés et de pénitences, il s'obstina dans son idée, et Mme de Maintenon, belle encore malgré son âge, ne lui céda qu'à force de dévotion. Il est vrai que l'Église eut sa part dans ce miracle : Bossuet et le père La Chaise se mirent à la tête de cette intrigue, et comme Mme de Montespan n'avait pas songé à se faire aimer, pas une voix ne s'éleva pour la défendre. Ce fut une désertion complète en faveur de sa rivale. Le trait le plus caractéristique me semble celui du petit duc du Maine, qui

s'en alla conseiller à sa mère de s'éloigner pour quelque temps de la cour afin de laisser agir ses amis, et qui, dès qu'elle eut quitté Versailles, se mit à jeter par les fenêtres les meubles de son appartement en chantant cette vilaine chanson :

Pars d'ici, pars de là, catin,
Sans tambour ni trompette.

Le Roi, comme je l'ai dit, était d'une mollesse sans exemple et d'une ridicule crédulité; on lui eût persuadé qu'il faisait jour en pleine nuit : Mme de Maintenon, avec l'aide des confesseurs, parvint à lui faire croire qu'il se sauverait en couchant avec elle, et qu'il se damnerait au contraire avec la Montespan. Elle parlait merveilleusement et avait de beaux yeux qui en disaient plus encore; le nom de Dieu et le nom du diable, dont elle, assaisonnait tous ses discours, avaient un effet magique sur l'esprit du Roi, qui rêvait toutes les nuits de la Montespan métamorphosée en démon. Quand il racontait ce rêve à Mme de Maintenon, elle l'interrogeait pour savoir s'il avait commis quelque nouveau péché. Mme de Montespan ne fut instruite que fort tard de ce manége, et dans

sa colère elle raconta au Roi ce qu'elle avait ouï dire des débauches de la Scarron.

« Voilà de belles histoires, madame, lui répondit Louis XIV, mais elles sont un peu différentes des éloges de vertu que vous lui accordiez naguère; alors seulement vous disiez vrai. »

Cependant comme ces kyrielles de galans lui parurent suspectes, il s'en ouvrit à Mme de Maintenon, qui fit un signe de croix et répliqua avec un sourire : « Mes ennemis, Sire, ne sont pas en peine de me calomnier; mon frère d'Aubigné par sa vilaine conduite leur donne des armes contre mon honneur, et les belles choses qu'il se permet, sans crainte du Ciel, me jettent des éclaboussures. » Le Roi fut si touché de cette justification qu'il manda le mauvais sujet de frère, et le gourmanda de sa vie dissipée; à quoi l'autre répondit : « Que voulez-vous, Sire? il faudrait se donner de l'épée dans le ventre, si nous n'avions ici-bas le vin, le jeu et les femmes. Tel était l'avis de mon premier beau-frère Scarron. »

Ce d'Aubigné était un original des mieux étoffés, amusant et hardi; il portait les stigmates de

ses exploits libertins : des yeux rouges et un teint bourgeonné. « *Fructus belli*, disait-il aux dames qui se moquaient de sa figure. J'ai été beau lorsque j'étais jeune ; maintenant que je suis vieux, je me crois encore jeune sinon beau. » Il avait fait quelques campagnes et ne s'était pas élevé plus haut que capitaine d'infanterie. Il parlait de ses batailles, de ses blessures et de ses faits d'armes avec une telle exagération, qu'un bourgeois l'entendant narrer aux Tuileries, demanda si c'était Turenne ou le grand Condé. Il avait tour à tour été nommé gouverneur de Bedford, d'Aigues-Mortes, de Cognac et de Berry, et il se plaignait que le Roi son beau-frère le traitât si petitement, sans en faire un maréchal de France, quoiqu'il eût, comme tant d'autres, deux pieds et deux mains. C'était un gouffre d'argent, il aurait ruiné l'empereur du Japon, et les sommes considérables qu'il se faisait compter passaient au jeu et aux filles. Un jour qu'il jouait contre M. de Vivonne, après avoir perdu tout ce qu'il avait, il voulut jouer cent mille écus sur parole.

« D'Aubigné, dit en riant M. de Vivonne, tu

ne ménages pas plus l'argent qu'un maréchal de France.

— Certainement, mon bâton de maréchal est encore dans le trésor du Roi; je l'ai préféré tout en or, et je ne m'aperçois pas qu'il diminue. »

Quand il était sans un sol comptant, il arrivait chez sa sœur, et lui disait plus énergiquement encore que je ne le fais :

« Croyez-vous, M^me^ Scarron, que je vous souffre dans le lit de Sa Majesté, si l'on ne me jette aux yeux, pour me rendre aveugle, de la poudre de duc et pair?

— Mauvais pécheur, lui disait M^me^ de Maintenon, ne ferez-vous jamais pénitence?

— Si fait, quand je ne serai plus bon à rien; en attendant, donnez-moi de quoi faire honneur à M^me^ la marquise de Maintenon.

— Fi donc! mon frère, ne m'appelez jamais marquise. »

D'Aubigné tenait sa cour aux Tuileries, agaçant les femmes et marchandant des bonnes fortunes. Lorsqu'il rencontrait quelque minois agréable de bonne composition, il s'en allait vivre pendant quinze jours dans une famille qu'il ne

connaissait pas. Son caprice une fois satisfait, il allait ailleurs, tant que l'argent durait. Il ne reparaissait à Versailles que la bourse vide, et ses impertinences n'épargnaient pas le Roi, qui disait : «Lorsque ce fou de d'Aubigné est dans la galerie, je n'ose pas m'y montrer. » Pour de l'esprit, il était en fonds et ne l'épargnait pas.

Je fus présent à une scène fort plaisante, dans le temps que j'étais un des fidèles de M^me^ de Maintenon. M. de Meaux, le père La Chaise et quelques autres s'entretenaient d'œuvres pies et du couvent de Saint-Cyr, quand d'Aubigné entra, ses chausses descendues au-dessous des hanches, et à demi ivre.

« Corbleu! dit-il en éclatant, je vous trouve singulière, ma sœur, dans le choix de votre compagnie. Les robes noires poussent à la mélancolie, et c'est une sotte affaire que la piété ou la cagoterie. J'ai passé toute la nuit en goguette et je n'en ai pas mal au ventre. Vous, au contraire, vous avez quitté mal à propos votre joyeux train de vie. Quand vous n'étiez encore que la veuve de ce bon diable de Scarron, il fallait voir les jolis soupers que vous faisiez avec les Villarceaux!

parole d'honneur! c'est bien ridicule d'avoir changé tout cela contre une pruderie qui ne trompe personne.

— Monsieur, s'écria Mme de Maintenon en colère, allez ailleurs tenir ces discours impies; sortez ou j'appelle mes gens. »

Et comme il ne bougeait pas, elle ajouta plus irritée :

« Dehors, monsieur! ne m'entendez-vous pas?

— Non, ma chère sœur, le père La Chaise m'a volé mes oreilles. »

Malgré le respect que l'on portait au personnage, tous les assistans commencèrent à rire, car en effet les oreilles du père La Chaise étaient célèbres par leur grandeur.

CHAPITRE XVII.

Arrivée en France du roi et de la reine d'Angleterre. — Audace chevaleresque de Lauzun. — Les nouvelles. — La messe interrompue. — La cour va au-devant de la reine Marie. — La Fontaine et l'abbé Grécourt. — Station à Chatou. — Les frères ennemis. — Le prince de Galles. — L'entrevue. — La reine d'Angleterre. — Le chapeau et les gants de Lauzun. — Son portrait et son caractère. — Jacques II. — Lauzun rentre en faveur. — Esprit de la Reine. — Grandeur de Louis XIV. — Petitesse de Jacques II. — Madame et les fausses princesses palatines. — Massillon. — Louvois premier ministre. — Sa brutalité. — Ses amours. — Mme Dufresnoy. — Mme Louvois. — La fenêtre de Trianon.

Je fus témoin, comme toute la cour, de l'arrivée du roi et de la reine d'Angleterre, qui eut lieu dans les premiers jours de 1689. C'est moi qui le premier attirai l'attention des courtisans sur la piteuse figure de Jacques II, qui, selon l'expression de Louvois à son frère l'archevêque, perdit trois royaumes pour une messe.

M. de Lauzun, qui était parti chevaleresquement pour Londres, joua son rôle dans les derniers actes de cette parade royale; il demeura fidèle au Roi que tout abandonnait, et le servit de son épée et de ses conseils. Le plus grand service qu'il lui rendit fut de conduire en France, à travers cinquante vaisseaux hollandais, la Reine et le prince de Galles. Je ne jurerais pas que ce petit prince soit sorti du ventre de la Reine, et j'ai entendu dire plus d'une fois qu'il avait été introduit sous la couverture de l'accouchée, dans une bassinoire. Ces suppositions d'enfans sont d'heureuses fraudes politiques dans les monarchies héréditaires, où elles peuvent épargner une révolution. Ici ce fut peine perdue. Guillaume, au lieu d'attendre paisiblement l'héritage de son beau-père, alla le chercher avant sa mort. Jacques, pressé de tous côtés par les troupes hollandaises, se décida à la fuite. Un dimanche du mois de décembre, ses dévotions faites, il chassa tous ses domestiques, et conseilla à ses derniers partisans de se tourner vers le soleil levant de son compétiteur. Après quoi, il coucha une heure durant avec sa femme pour mieux pren-

dre congé d'elle. Il ordonna ensuite de faire entrer la personne que l'on trouverait à la porte. M. de Lauzun entra : « Monsieur, lui dit le Roi, je vous confie la Reine et mon fils; il faut ici courir de grands hasards pour conduire ce que j'ai de plus cher à la cour de mon cousin le roi de France. A la grâce de Dieu, M. de Lauzun! » Celui-ci, romanesque dans ses faits comme dans ses paroles, remercia le Roi de ce qu'il nomma un bonheur, et lui demanda licence de se faire accompagner d'un gentilhomme d'Avignon, Saint-Victor, je crois, aussi brave que plein de mérite. Il enveloppa dans son manteau le prince de Galles, et donna la main à la Reine, suivie de deux nourrices. On avait choisi exprès des habits si vulgaires que le patron du bateau qui les portait ne se douta pas quels augustes passagers il avait à bord. D'ailleurs, M. de Lauzun était là auprès de lui, la main sur sa dague, bien préparé à le forcer au devoir. Enfin, ils abordèrent à Calais, et la Reine, qui était un miracle d'esprit, belle encore et bien faite, témoigna à son chevalier tant de reconnaissance par tant de familiarité, que Mademoiselle en fût jalouse.

Cependant mille bruits sinistres couraient sur le roi d'Angleterre ; les uns disaient qu'il avait été tué, d'autres qu'il s'était noyé ; on parlait d'un naufrage, d'un assassinat, d'une victoire, que sais-je? lorsqu'arriva le courrier de M. Charost, gouverneur de Calais, qui annonça la venue de la Reine. Cela donna patience pour avoir des nouvelles fraîches du Roi ; en effet, le mercredi de janvier, on avait dit que Jacques II était prisonnier, lorsque M. de Louvois arriva tout essoufflé, riant, rouge, et fort empêché de son ambassade. Il parla bas au Roi, qui cria tout haut : « Sa Majesté britannique est à Boulogne. » On oublia la messe tout d'abord : chacun quittait son banc, allait, venait ; les dames s'embrassaient : c'était à ne pas s'entendre. Le prêtre, étonné de cette rumeur, crut que le feu était au château, et laissa là le *credo* à moitié. Monseigneur dit à Madame :

« Vous voyez le cœur des Français.

— Il y a plus de fumée que de feu, répondit la princesse. »

Enfin le père La Chaise demanda un *Te Deum*, qui fut accepté avec transport et chanté à toutes

voix. M. de Meaux dit en sortant: « Nous avons fait une infidélité à Dieu. »

Le lendemain, après le déjeûner, le Roi partit de Versailles, accompagné de toute la cour et de toute sa famille. C'était à qui montrerait le plus d'empressement. Les gardes-du-corps, les gendarmes, les chevau-légers et les mousquetaires, enseignes déployées et trompettes sonnant, donnaient un air de triomphe à la fête. Le froid était vif malgré le plus beau soleil d'hiver. J'étais dans la voiture du duc de Chartres avec le marquis d'Arcy et La Fontaine, qui était venu demander au Prince la permission de monter derrière son carrosse; il l'avait fait placer dedans, à côté de lui, et lui récitait ses Contes.

« Monsieur, dit La Fontaine, il y a un jeune chanoine qui fait mieux que moi dans ce genre.

— Un chanoine! interrompit le Prince.

— Sans doute, repris-je; ces sortes de gens ont l'esprit plus allumé que d'autres par les jeûnes de tous genres.

— Vous avez bien raison, dit La Fontaine; celui dont je vous parle s'appelle Grécourt, et

c'est un drôle de corps qui sait les litanies de Cythère. »

Là-dessus il commença à nous débiter le plus gravement du monde mille ordures rimées, qui nous faisaient rire aux larmes. Il revint bientôt à ses propres vers sans transition, et nous demanda s'il n'était pas convenable d'offrir un volume de ses Contes à la reine d'Angleterre.

« Elle ne connaît pas le français en robe de chambre, dit M. d'Arcy.

— Hé bien, monsieur, je fais mieux, je le lui montre tout nu.

— Elle ne vous comprendrait pas, dit le Prince.

— Elle vous comprendrait trop, » ajoutai-je.

Le Roi jugea à propos de s'arrêter près de Chatou, dans un grand emplacement formant le carrefour, où plusieurs routes venaient aboutir. Les troupes se rangèrent en cercle, les carrosses demeurèrent à la file, et l'on attendit bien un quart d'heure à se morfondre.

« Peste! disait le duc de Chartres, il faut que ma parente d'Angleterre soit bien adorable pour nous faire braver ce terrible froid! »

Les bourgeois de Paris, hommes et femmes, badauds de leur nature, étaient accourus avec des cris de *vive le Roi*, et des chapeaux en l'air. Ils se seraient aventurés parmi les gardes si on les avait laissé faire. Le prince de Galles arriva le premier. Le Roi, du plus loin qu'il aperçut son carrosse, descendit du sien, et tout le monde en fit autant. Louis XIV, la tête nue, saluant toutes les dames, avait ce jour-là une grâce et une majesté plus frappantes encore qu'à l'ordinaire. Il dit à M^me^ de Maintenon, d'une voix émue :

« Je sens maintenant que tous les rois sont frères.

— Ce sont souvent des *frères ennemis*, » reprit M^me^ de Maintenon.

Le carrosse du prince de Galles arrêté, le Roi ouvrit lui-même la portière en disant : « Il faut que je fasse ma première visite. » Il prit l'enfant dans, ses bras, le baisa, le caressa et le passa aux dames, qui se l'arrachèrent en s'extasiant sur sa beauté. Le Roi alla quelques pas au-devant de la reine d'Angleterre, qui s'était hâtée de quitter son carrosse. Ils se saluèrent, les larmes dans les yeux, et la princesse lui adressa ces paroles :

« Sire, vous voyez une princesse malheureuse,

qui n'attend de consolation que des bontés de Votre Majesté.

— Madame, en vous donnant asile, je vous rends un triste service, mais j'espère par la suite être en état de vous en rendre de plus grands.

— Quelque chose qui arrive, Sire, la couronne d'Angleterre doit relever de celle de France; je mets le prince de Galles sous votre tutelle. »

Le froid fit cesser cet entretien : le Roi voulut que la Reine s'assît dans son carrosse à sa droite, lui présenta Monseigneur et Monsieur, qui remontèrent aussi dans le carrosse, et le cortége repartit pour Saint-Germain, où l'on arriva vers quatre heures.

Le Roi descendit d'abord, donna la main à la reine d'Angleterre, et, accompagné des princes, la conduisit à l'appartement de la feue Reine, qu'elle devait occuper. Le prince de Galles fut introduit dans le sien, qui était celui du duc de Bourgogne.

« Madame, dit le Roi avec un soupir, en désignant les lieux que sa femme avait habités, si feue madame Marie-Thérèse d'Autriche s'intéresse encore à nous, du ciel où son âme est

allée, elle ne peut qu'être flattée de voir sa place occupée par une autre Marie si belle et si vertueuse.

— Sire, répondit la Reine, vous avez fait là une perte irréparable. »

On était émerveillé de la grâce et de l'esprit de cette princesse : on se répétait chaque mot qu'elle avait dit. C'était, à la vérité, une beauté remarquable, quoiqu'un peu pâle, avec des formes superbes et des yeux magnifiques. Elle avait les plus jolies mains, et c'était à qui les lui baiserait. Elle parlait très-purement et très-facilement; à la voir si aisée en ses manières comme en ses paroles, on aurait cru volontiers qu'elle n'était jamais sortie de la cour de France. M. de Lauzun n'avait point paru assez à temps pour faire figure dans l'entrevue; aussi il se trouva sur le passage du Roi avec un visage très-attendri. Il poussa une exclamation qui jouait l'enthousiasme à merveille, et commença par essayer de ses anciennes habitudes de favori; il jeta son chapeau et ses gants aux pieds du Roi, qui lui dit avec une bonté moqueuse :

« Mon cher Peguilhem, vous savez que je

ne suis plus d'âge à avoir des favoris, mais toujours des amis, et vous en êtes.

— Sire, reprit M. de Lauzun en réprimant sa familiarité, je suis trop heureux de revoir Votre Majesté.

— Vous avez donc couru des dangers? Mais vous avez agi comme un héros; vous n'irez plus à Londres désormais.

— Sire, ma fidélité au roi d'Angleterre est moins ancienne que celle que je vous dois. »

A ces mots, le Roi passa avec la Reine dans un cabinet secret, où ils furent enfermés pendant deux heures; telle est la malignité des courtisans qu'on douta qu'ils eussent parlé d'affaires tout ce temps-là, et je me souviens que l'on en causa dans les ruelles. Au sortir de cette longue conférence, la Reine fut ramenée à l'appartement du prince de Galles, et le Roi, fort satisfait de sa journée, s'en retourna à Versailles avec la cour.

Comme j'avais mon droit de présence dans ces diverses scènes, j'eus occasion de voir pour la première fois M. de Lauzun, que je ne connaissais encore que par ses aventures. Je m'étonnai de ce que ce petit homme avait failli devenir un des

premiers princes de l'Europe, par son mariage avec Mademoiselle. C'était une jolie taille, une physionomie spirituelle, mais sans rien de séduisant, des cheveux blonds, et suant l'orgueil par tous les pores. J'ai depuis, dans mes rapports avec lui, apprécié son caractère, et je me suis aperçu que l'idée que je m'en étais formée n'était pas fausse. M. de Lauzun était, est et sera un ambitieux; mais pas de dignité dans son ambition, des caprices et des fantaisies seulement. Il vint à la cour sans fortune et avec l'audace d'un cadet de Gascogne; il se glissa dans la faveur du Roi avec l'aide de son parent, le maréchal de Grammont, et il serait resté favori toute sa vie, s'il n'avait eu la prétention de devenir davantage. Sa bravoure n'était que de la témérité; il en mettait presque dans ses amours : Mademoiselle l'aima peut-être parce qu'il osa l'aimer. Je ne sais pas de plus fin courtisan, et, tout vieux qu'il soit, je ne lui confierais ni ma femme, ni ma bourse, ni ma réputation; je parle comme si je n'étais pas Dubois. Il n'a pas toujours été chagrin, solitaire et sauvage; c'est dans sa captivité de dix ans que son joyeux caractère s'est rembruni. Il n'a jamais eu

plus d'instruction que d'envie d'en avoir, et tout son esprit, trempé de fiel, s'emploie en satires; il ne peut changer sur ce point. Il a des manières nobles, mais ses sentimens ne le sont que par boutades. Il est méchant ou malin, et peut-être tous les deux à la fois, partant jaloux de tout et mécontent de tout. Il n'épargne personne dans ses accès d'humeur, et Mme de Sévigné, qu'il courtisa quelque temps, lui disait que sa politesse était même insolente. C'était un ennemi dangereux même pour ses amis, et je l'ai regardé comme passé maître en intrigues et inventions. Le vieux diable, qui vit encore, ne deviendra pas saint avant sa mort.

Le lendemain de l'installation de la reine d'Angleterre à Saint-Germain, on annonça que le roi d'Angleterre allait venir par les carrosses qu'on lui avait envoyés à Clermont. A la nuit tombante, le Roi quitta Versailles et se rendit chez la Reine, qui le reçut au lit, s'excusant de la fatigue qu'elle avait. Vers six heures, Jacques II s'avançait éclairé par un grand nombre de flambeaux; la cour était rangée en silence pour le saluer à la descente de son carrosse; le chevalier

de Saint-Deaude, lieutenant des gardes-du-corps, avait été nommé par le Roi pour servir auprès de sa personne. « Monsieur, lui dit Jacques II, je n'aurais pas fait un meilleur choix. » Il rencontra Lauzun, qui fit mine de mettre un genou en terre; il le releva et l'embrassa à plusieurs reprises. Il dit tout haut : « Voilà un bon ami que je suis bien réjoui de revoir. » Il ne quitta pas sa main et monta l'escalier avec lui; il trouva le roi de France à la porte de la salle des gardes: « Sire! » dit-il d'une voix attendrie; et comme il se baissait respectueusement, Louis XIV lui ouvrit les bras et le pressa tendrement sur son cœur, de sorte qu'ils demeurèrent plusieurs minutes dans les bras l'un de l'autre.

« On ne peut avoir plus de joie que j'en ai, dit le roi de France, de posséder Votre Majesté.

— Ah! Sire, je vous dois la vie, celle de ma femme et celle de mon fils, et il n'a pas tenu à vous que je ne vous doive aussi mon royaume.

— Nous vous le rendrons; mais ne perdons pas de temps : la Reine brûle d'impatience de voir Votre Majesté.

— Sire, voilà mon protecteur, dit encore le roi d'Angleterre en montrant Lauzun, et je prie Votre Majesté de lui accorder toute son amitié pour les bons secours que j'en ai reçus.

— C'est bien, il suffit que tel soit le bon plaisir de Votre Majesté. Lauzun, tâchez d'apaiser Mademoiselle. »

Il prit le roi d'Angleterre par le bras et le conduisit, lui donnant toujours la droite, jusqu'à l'appartement de la Reine, qui jeta un cri, lorsque le Roi lui dit:

« Je vous amène un homme que vous attendez avec tant d'inquiétude. »

Elle s'évanouit presque de bonheur, et resta long-temps dans les bras de son mari, qu'elle avait cru mort. Ce fut ensuite une abondance de larmes qui semblaient ne devoir point tarir. On fit venir le prince de Galles, que son père baisa en pleurant; le roi de France caressa l'enfant le plus doucement qu'il put. « Sire, lui dit la Reine, j'avais souhaité l'heureux sort de mon fils qui n'a pas l'âge de sentir ses malheurs; mais à présent je le plaindrais volontiers de ne pas sentir les bontés que Votre Majesté a pour lui.

— Que Votre Majesté les lui conserve, ajouta Jacques II, il en a besoin. »

Le Roi fit mander M^me^ de Maintenon, qui se présenta avec une enflure de majesté et fut reçue sans grande cérémonie.

J'attendais, dit-elle en souriant d'un air de reine, que Votre Majesté m'admît en sa présence.

— Madame, reprit la Reine avec un air tout riant, ç'aurait été autant de perdu pour moi qui n'ai pas de plus vif désir que de vous entretenir ; je vous supplie de nous accorder les mêmes bontés que Sa Majesté nous fait paraître. »

Après quelques instans de complimens, les princes du sang furent admis ; Monseigneur, Monsieur, embrassèrent aussi le roi d'Angleterre, qui était si content qu'il eût embrassé jusqu'aux pages. On lui demanda le récit de ce qui lui était arrivé, et, de peur de refuser, il soumit son éloquence anglicane à une rude épreuve ; non-seulement il parlait mal français, mais encore il bégayait horriblement, et les plaisans dirent qu'il fallait avant tout lui donner un maître de grammaire ; car il s'embarrassa tellement d'esprit et de langue dans son discours, qu'il finit par de-

meurer bouche béante, et assez sot pour que le Roi eût pitié de lui et commandât le départ pour Versailles après lui avoir dit : « Votre Majesté est ici chez elle ; elle me permettra de venir souvent la visiter ; j'espère qu'elle viendra me voir aussi à Versailles. »

Cela fut l'entretien de deux jours, puis on n'en parla plus. On admira surtout la générosité et la grandeur que manifesta Louis XIV en cette circonstance : une cassette de six mille pistoles fut donnée à la Reine le jour de son arrivée, une de dix mille au Roi, et six cent mille *écus* furent assurés par an pour leur maison. On loua beaucoup l'esprit de la Reine, dont les moindres réponses étaient citées comme des chefs-d'œuvre, entre autres ces paroles qu'elle prononça en voyant le bel ordre des gardes du Roi :

« Sire, lui dit-elle, voilà des troupes admirables ; mais ce que j'admire le plus, c'est leur fidélité pour Votre Majesté. »

Elle faisait entendre par là que les siennes l'avaient trahie. Quant au roi d'Angleterre, quelques jours suffirent pour le rendre insignifiant et ridicule. Après avoir visité les princes et M. de

Lauzun, il n'imagina rien de mieux que de courir les maisons de Jésuites, ce qui fit dire qu'il l'était lui-même, et je n'en doute pas. Il se jeta à la tête de tous les prêtres qui en voulurent, et la cour s'éloigna de lui. Sa figure n'avait rien promis qu'il n'ait tenu : sec, vieilli, usé par les chagrins, il avait l'air d'un pénitent, et pour être tout-à-fait moqué, il ne lui manquait que son infructueuse descente en Irlande. Son second retour en France, dans le fond digne de pitié, n'inspira que des couplets satiriques, et sa mort, qui eut lieu à la suite de tous ces revers, fit moins de bruit que celle d'un petit gentilhomme de province. Il avait demandé à Dieu de mourir un vendredi, et cette grâce lui fut accordée!

C'est, je crois, dans ce temps qu'arriva une aventure burlesque qui scandalisa le Roi et amusa la cour. Un matin que je me promenais dans le jardin de Versailles avec le jeune Massillon, dont je parlerai ailleurs, je vis venir vers nous Madame dans son grand costume et dans une colère difficile à décrire.

« Les avez-vous vues? nous dit-elle en serrant les poings.

— Qui donc, Madame? reprîmes-nous à la fois, étonnés de voir la duchesse d'Orléans seule et dans cet état.

— Les catins de Strasbourg! répliqua-t-elle avec sa franchise allemande. Figurez-vous, messieurs, que la Dauphine me l'est venue apprendre ce matin les larmes aux yeux. La vieille sait à quel point je tiens à l'honneur de ma famille, la plus noble et la plus ancienne de toutes celles qui occupent les trônes de l'Europe. Hé bien! pour m'affliger et pour me déshonorer, elle a fait venir de Strasbourg deux filles publiques qu'elle fait passer pour des comtesses palatines. Cela n'est rien : elle les a placées en qualité de suivantes chez la Caylus, sa nièce, et elle va cabalant partout contre moi; elle a osé dire à l'Appartement que la graine palatine poussait dans toutes les terres.

— Madame, qu'allez-vous faire? interrompit Massillon.

— Ne vous inquiétez pas, quand j'ai raison je me moque de la vieille sorcière; mais de quel côté ont-elles passé? Je les ai aperçues de ma fenêtre, et je viens ôter le masque à ces intri-

gantes. » Elle achevait lorsqu'elle aperçut devant elle les deux filles allemandes en la compagnie de Mme de Caylus. Elle les appela d'une voix impérieuse et leur demanda :

« Qui êtes-vous ?

— Je suis, répondit la plus jeune, une comtesse de Lutzelstein.

— De la main gauche, sans doute ?

— Non, Madame, je ne suis point bâtarde : le jeune comte palatin a épousé légitimement ma mère qui est de la maison de Gehlen.

— Cela serait, malheureuse, que tu n'aurais pas droit de te dire comtesse palatine ; car, dans notre famille, les mésalliances ne sont pas reçues. Mais tu mens, j'en suis sûre ; jamais le comte Palatin n'épousa ta mère ; il a pu coucher avec elle comme avec tant d'autres.

— Madame, apaisez-vous ; que vous ai-je fait pour m'accabler d'injures ?

— Ecoute, si à l'avenir tu te donnes pour une princesse palatine, je te ferai couper tes jupes et fouetter par des valets.

— Madame, madame, pardonnez-moi....

— Je sais bien que la Maintenon est cause de

cette tromperie. Va-t'en; reprends ton ancien genre de vie, celui de ta mère; mais que je n'entende plus parler de toi que comme d'une effrontée coquine. »

Beaucoup de monde accourait au bruit de cette inconvenante querelle; Louvois ne fut pas le dernier à s'informer de ce qui s'était passé, pour en faire son rapport à Mme de Maintenon. Ces deux filles pleuraient; il s'approcha de la plus jolie, lui parla bas et l'emmena. J'ai appris qu'il l'entretint, jusqu'à sa mort, sous un autre nom : cette fille s'est enrichie dans le métier. L'autre fut si subitement frappée des menaces de Madame, qu'elle se mit au lit avec la fièvre et mourut deux jours après. Mme de Maintenon, qui avait machiné toute cette méchanceté, dit au Roi que Madame était cause de la mort d'une princesse palatine. Le Roi n'en fit que rire; seulement il dit, en plaisantant, à Madame. «Il n'est pas prudent de jouer sur le chapitre de votre maison, on court risque de la vie; n'est pas, avec vous, palatin qui veut.

— Sire, je n'aime pas les menteries, » répondit-elle rudement, le regard fixé sur Mme de Main-

tenon. Massillon m'a dit depuis que s'il était prince palatin, il ne s'en vanterait pas.

M. le marquis de Louvois, dont je n'eus ni à me louer ni à me plaindre, était dur dans sa physionomie ainsi que dans son caractère; sa dignité avait un air bourru, ses paroles étaient sèches et sévères comme son cœur. C'était, à tout prendre, un homme de génie avec des vues hautes et l'ardent désir de la prospérité de son maître. Avare et n'épargnant rien pour amasser des richesses, il ne pouvait souffrir que les prodigalités du Roi s'adressassent à d'autres qu'à lui. Toutes les dépenses qu'il faisait avaient pour but la gloire du règne de Louis le Grand, ainsi qu'il l'appela le premier. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un meilleur ministre de la guerre. A vrai dire, ses bonnes intentions étaient défigurées par sa sauvagerie; le Roi même n'était pas à l'abri de ses brutalités, et comme il s'était accoutumé à *son Louvois*, il lui passait des injures et des insolences qu'il eût punies chez tout autre. Je ne défendrai pas Louvois du reproche de méchanceté qu'on lui a fait souvent; toute cette famille des Le Tellier est sujette à caution, et après tout le

mal qu'on en a dit, il y en a encore beaucoup à dire. Louvois s'était acoquiné à la Maintenon, et c'est déjà une prévention défavorable, car il est écrit que qui se ressemble s'assemble. J'estime les proverbes à l'égal de l'Evangile. Enfin, Louvois a si bien et si fidèlement servi le Roi, qu'on peut lui pardonner de ne pas s'être oublié. Je n'ai subi qu'une fois sa malhonnêteté ; il n'était pas habitué à rencontrer des gens qui le payassent en même monnaie. M^me^ de Maintenon m'avait fait appeler, et je ne m'étais pas rendu tout de suite auprès d'elle.

« L'abbé, me dit-il, si tu es si long à obéir, je te ferai avertir la veille.

— Monsieur, lui répliquai-je, en me traitant ainsi vous pourriez bien me faire avertir un an d'avance que je n'obéirais pas davantage. »

Cette réponse, qui pouvait m'attirer une lettre de cachet, me valut une gratification que Louvois demanda pour moi, disant que j'étais un drôle de corps. Au reste, je ne pense pas qu'il ait aimé quelqu'un, il haïssait son père, son frère et ses enfans. Tout le monde le lui rendait au centuple. Il croyait au diable, certainement ;

à Dieu, peut-être. Il avait foi dans les devins, et la Binvilliers, dans ses interrogatoires, déclara qu'elle avait de fréquens rapports avec Louvois, qui lui achetait des sorts, des phyltres et des poisons. Il excellait à mentir et à tromper, et beaucoup l'ont accusé de savoir se défaire d'un ennemi. De même que l'archevêque de Reims, surnommé aux larges *reins*, il aimait le péché de la chair; mais il ne s'accommodait que des plus jolies femmes, et ce n'est que par ambition qu'il entra dans le lit de la Maintenon. Il eut long-temps pour maîtresse M^me^ Dufresnoy, femme du premier commis de la guerre, et il parvint à la faire nommer dame du lit de la Reine, quoique le Roi lui eût dit: « On se moquera de vous et de moi. » C'était une nymphe que cette dame Dufresnoy! Louvois avait des pourvoyeurs en ville qui giboyaient à son profit, ils revendaient ailleurs ce qui ne convenait pas à ses goûts blasés. Ma chère femme eut l'honneur de lui plaire, comme je l'ai dit. La sienne était, au reste, la plus sotte personne du monde, sotte et faisant l'entendue; par exemple, on se servit devant elle de cette phrase banale, soûle comme une grive, elle répéta *sourde* comme une

CHAPITRE XVIII.

Mort de la reine d'Espagne. — Launois et le comte de Guiche. — Mort de la Dauphine. — Son oraison funèbre. — Le cierge et les pièces d'or. — Départ de la Bessola. — Ruse de Dubois pour faire aller le duc de Chartres à l'armée des Pays-Bas. — Le cousin-germain de Dubois. — Le siége de Mons. — L'historiographe. — M. de Luxembourg. — Son accusation. — Puységur. — Dubois raconte au Roi un beau trait qu'il n'a pas vu. — Beauregard et l'officier espagnol. — La religion du duc de Chartres. — Le sermon de Dubois. — Plaisanterie du duc de Chartres. — Mort du prince de Courtenay. — Cavois; M^lle de Coetlogon. — Retour du Roi à Versailles. — La messe et le valet de carreau. — Combat de Leuze. — Fin de la campagne.

La famille royale était si nombreuse, que c'était miracle quand la cour n'était pas en deuil. Dans le cours des années 1689 et 1690, la reine d'Espagne et la Dauphine moururent. La reine d'Espagne, fille de Monsieur et de sa première femme,

était, m'a-t-on dit, d'un esprit aussi distingué que sa naissance; elle gémissait sous la domination des Jésuites et de sa belle-mère, qui l'empêchaient d'écrire en France, de crainte qu'elle ne se plaignît au Roi des mauvais traitemens qu'on lui faisait souffrir. Elle parvint à envoyer quelques lettres, desquelles on aurait pu conclure que le seul secret d'État qui lui tenait au cœur était l'impuissance de son mari. Lors de la ligue des princes alliés contre Louis XIV, la Reine, qui cherchait à détourner le roi d'Espagne de leur parti, fut empoisonnée dans un pâté d'anguilles, avec deux dames de sa maison. Quand le Roi reçut la nouvelle de cette mort violente, il dit, en haussant les épaules : « Ces princes impuissans ne sont bons à rien, pas même à en imposer au crime. » Monsieur montra peu d'affliction, parce que le chevalier de Lorraine lui avait appris que la reine Marie-Louise n'était pas sa fille. Mensonge ou non, le bruit s'en répandit bientôt; et le duc de Chartres, qui, suivant le principe du Roi, trouvait bourgeois d'aimer ses parens, s'amusa beaucoup de cette aventure.

Madame, Henriette d'Angleterre, n'aurait pas

songé à faire son amant du comte de Guiche, si Monsieur n'y avait donné les mains; elle haïssait même de bon cœur le comte, par cela même qu'il était favori de Monsieur; mais celui-ci la pria si fortement d'avoir de l'affection pour son favori, qu'elle ne put s'empêcher d'en prendre plus qu'il ne fallait. Le comte de Guiche était si brutal, qu'il faisait oublier sa beauté; mais sa tante, M^me^ de Chaumont, amie de Madame, ménagea si bien les entrevues, que les amans n'en restèrent pas aux préliminaires. Leur intelligence dura peu, et fut bien employée. Un jour que le comte de Guiche était dans l'appartement de Madame, à ses risques et périls, Launois, valet de chambre et ministre des galanteries du Palais-Royal, se tenait debout, aux écoutes, sur l'escalier. « Voici Monsieur qui monte, » cria-t-il. M. de Guiche ne pouvait s'enfuir du côté de l'antichambre sans exposer Madame à des soupçons de la part des gens de Monsieur qui s'y trouvaient. Il parcourait la chambre comme un désespéré, cherchant où se cacher; il s'était blotti dans la ruelle, quand Launois vint l'en arracher, en disant : « Mettez-vous derrière la porte, je réponds de tout. Ma-

dame, rassurez-vous, et tirez votre mouchoir. » Monsieur entrait dans le moment; Launois, feignant de ne pas le voir, se précipite à sa rencontre, le heurte, et lui brise le nez avec sa tête. Monsieur chancela et vit mille chandelles; le sang commença de couler.

« Ce misérable m'a blessé, dit Monsieur, qui ne craignait rien tant que la vue de son sang.

—Grâce, Monseigneur, s'écria Launois, je courais pour remplir un ordre de Madame; je ne savais pas Votre Altesse si près.

— Ah! mon Dieu! interrompit Madame, vous avèz le visage tout ensanglanté; » et elle le lui enveloppa de son mouchoir en guise de bandeau, tandis que Launois faisait échapper le comte de Guiche.

Monsieur se débarrassa des attentions intéressées de sa femme; et voyant quelqu'un qui s'enfuit: « N'aie pas peur, Launois, dit-il; la faute est à moi de venir à si petit bruit; aussi bien cette saignée me fera du bien; mais, en vérité, Launois a eu tort de se sauver, je ne l'aurais pas battu. »

Mme la Dauphine mourut quelques mois après

la reine d'Espagne, et, jusqu'à ses derniers momens, elle s'imagina que sa maladie provenait de sa troisième couche. J'ai dit à quelle cause j'attribuais sa mort, qui fut à peine pleurée. Toute la famille royale resta autour de son lit jusqu'à la fin, et le duc de Chartres, qui y était, me dit que la pauvre Dauphine était morte bien salement; j'ai présumé que cela sentait mauvais. Cependant le Roi, fort dégoûté de toute odeur, l'embrassa pour lui donner du courage. Les plaisans trouvèrent encore de quoi rire au sujet de son oraison funèbre, qui devait être, selon eux, divisée en trois points, le duc de Bourgogne, le duc d'Anjou et le duc de Berry. L'enterrement fut troublé par une scène des plus grotesques, au beau milieu de l'église de Saint-Denis. Je ne sais quel évêque, mitre en tête et crosse en main, chantait les offices, assis dans une chaise à bras, près du maître-autel. Madame alla à l'offrande avec un cierge tout chargé de pièces d'or: c'était une riche proie pour ceux qui vivent de l'autel. Le digne évêque voulut remettre le cierge aux mains des prêtres de la chapelle du Roi, qui l'assistaient; mais voilà les moines de Saint-Denis

qui s'élancent pour maintenir leur droit et ravoir sinon le cierge, au moins les pièces d'or. « Le cierge! l'argent! criaient-ils. C'est pour nous, disaient les uns; c'est pour nous, » disaient les autres. On ne s'en tint pas à des paroles. Madame n'a que le temps de sortir de la bagarre. Le cierge est rompu en morceaux; les pièces d'or roulent à terre; prêtres et moines de courir après; ils se poussent, ils tombent; le fauteuil de l'évêque chancelle; il crie au secours, sa crosse lui échappe des mains, sa mitre de la tête, et il est lui-même foulé aux pieds. Le Roi envoie des gardes pour ramener l'ordre; le tumulte s'en augmente, et si le catafalque s'était trouvé plus près, la Dauphine n'aurait pas été plus respectée dans sa bière que le cierge et l'évêque. Cependant, les pièces d'or une fois ramassées, les braves combattans se séparèrent, et recommencèrent à chanter le *De profundis* avec plus ou moins d'ardeur, selon la part que chacun avait eue à la curée : je crois que les moines eurent l'avantage. Malheureusement Boileau avait déjà fait son Lutrin : ce sujet-ci l'eût bien valu.

Un an après la mort de sa maîtresse, la Bes-

sola, qui n'y était pas étrangère, repartit pour l'Allemagne, cherchant quelqu'un à tourmenter. Elle criait sur les toits que, malgré ses bons et loyaux services, on la laissait s'en aller comme elle était venue, *gueusant et n'ayant rien*. Mais un coffre à double fond, qu'elle emportait, fut arrêté à la douane, et l'on y trouva pour cinquante mille écus de diamans, produit de ses vols et de ses intrigues. Le Roi affecta encore de la grandeur d'âme avec cette coquine qui jouait tout le monde.

« Mademoiselle, lui dit-il chapeau bas, suivant sa politesse d'habitude, vous aviez tort de vous plaindre de la parcimonie de la Dauphine; elle vous a traitée mieux que vous ne méritez.

—Voilà bien de l'argent, dit Mme de Maintenon, il est fâcheux qu'on ne sache pas d'où il vient. »

Cependant, craignant que la Bessola ne rendît comptedes rapports qui les liaient entre elles, elle insista pour qu'on lui restituât tout, à condition qu'elle ne reparaîtrait plus en France. « Plût à Dieu qu'elle ne fût jamais venue! « dit Madame, qui l'estimait ce qu'elle valait, moins que rien.

Pendant l'hiver de 1691, le marquis de Louvois

commença le siége de Mons, en dépit de tout ce qu'on put faire ou dire pour l'en dissuader; le Roi lui-même n'avait pas bonne opinion de cette campagne d'hiver; mais sachant que le siége s'annonçait bien, il voulut s'y rendre dès que la tranchée fut ouverte. Comme Louvois, par économie, s'était opposé à mettre les dames du voyage, Louis XIV se fit accompagner de Monsieur, de Monseigneur, de M. le Prince, de M. le Duc, du prince de Conti, du duc du Maine et du duc de Chartres. Ce dernier n'avait pas été d'abord désigné, et il me dit d'un air désolé :

« Maudit Dubois, tu n'as fait de moi qu'un libertin qu'on croit incapable de figurer à la guerre! j'ai pourtant dix-sept ans, et bonne envie de m'illustrer.

— Parbleu! lui répondis-je vertement, j'ai fait de vous ce que vous avez voulu, et je suis prêt à vous envoyer à l'armée ou à tous les diables.

— Drôle, je ferais bien de te couper la langue et les oreilles.

— Monseigneur, ce n'est pas les oreilles qu'il faudrait vous couper, si on voulait faire de vous un Caton. »

J'allai me présenter chez Monsieur, qui me reçut sans difficulté :

« Hé bien! l'abbé, me dit-il, quel beau train de vie mène le duc de Chartres! je rougis des sociétés qu'il fréquente !

— Je vous jure, Monseigneur, que je ne le quitte pas, et que je ne le quitterai pas davantage à l'armée des Pays-Bas.

— Quelle folie dis-tu là?

—Comment, Monseigneur, vous ignorez que Sa Majesté a permis à M. le duc de Chartres d'aller au siége de Mons?

— Il n'en est rien, sur ma parole.

— Cependant on en parle ouvertement à la cour, et M. le marquis d'Arcy en a fait ses complimens à Son Altesse royale.

— En vérité, je suis ravi d'apprendre cette bonne nouvelle. Je ne m'étonne pas que le Roi ne m'en ait point dit un mot; depuis la victoire que j'ai remportée devant Saint-Omer, Sa Majesté en agit ainsi avec moi. Merci, l'abbé; tu viendras avec nous faire tes premières armes, et si tu n'es pas tué, tu deviendras quelque chose.

— Si je ne devenais pas un grand person-

nage, Monseigneur, je me tuerais de désespoir.»

Monsieur alla remercier le Roi de la faveur qu'il accordait au duc de Chartres, en l'emmenant à Mons.

« Qui vous a fait ce beau rapport, mon frère? dit le Roi ébahi.

— Il paraît, Sire, que la nouvelle est publique; tout le monde l'a dans la bouche.

— Mais enfin qui vous l'a dite?

— Le précepteur de mon fils, l'abbé Dubois.

— J'ai vu quelque part cet original; Mme de Maintenon m'en a parlé favorablement; mais je vous assure que c'est un effronté menteur, et que je n'ai pas songé au duc de Chartres pour en faire un général.

— Cependant, Sire, quoique ce bruit soit faux, le courage de mon fils ne saurait être contesté, et je vous supplie de le mettre à l'épreuve.

— Mais est-il d'âge à faire une campagne?

— Sire, Turenne a commencé plus jeune que lui.

— Oui; mais Turenne n'était pas un prince du sang. Pourtant je serais bien aise que mon neveu essayât du métier de soldat.

— Ah! Sire, il aura votre exemple pour lui montrer le chemin de l'honneur.

— Où ce Dubois a-t-il pris le conte qu'il vous a fait?

— Permettez-moi, Sire, de lui savoir gré d'avoir deviné juste. »

En effet, mon audace me fut payée des deux mains par Monsieur et le duc de Chartres. Un moins adroit y aurait perdu plus que la récompense.

Je le répète ici comme partout : je ne suis pas fier de ma naissance, sur laquelle je ne me fais point d'illusion ; mais j'ai raison de m'enorgueillir d'être monté si haut sans autre appui que moi-même. Ainsi, lorsque je n'étais encore que précepteur, je sentais déjà ce que je pourrais être un jour. Voilà pourquoi à cette époque je me suis toujours tenu éloigné de quelques parens qui me faisaient honte par leur bêtise et leur rage à se hausser à mes dépens. Plus tard je suis devenu le protecteur des miens, mais avec discernement. Des cousins germains ou à la mode de Bretagne, j'en ai Dieu merci une ample provision. Je les ai reniés les uns après les autres pour ne pas me donner le

ridicule d'avoir tant de sots de mon nom. La veille de mon départ pour Mons, un grand escogriffe qui se fit annoncer Dubois faillit m'étouffer de ses embrassemens. Je me rappelai fort à propos que lorsque j'obtins la principauté du collége S.-Michel, le premier usage que j'en fis fut d'accorder une bourse à un mien cousin, qui se recommanda à ma protection. J'espérais par là en être débarrassé; j'avoue que je conçus de l'humeur de le voir de nouveau sur mes bras.

« Mon cousin, me dit-il familièrement, j'ai passé mes examens de médecine, et il faut que vous m'emmeniez à l'armée avec vous.

— Pensez-vous, monsieur, que j'aie besoin d'un docteur qui me suive comme les seringues de Pourceaugnac?

— C'est un emploi de médecin dans les troupes, que je vous prie de me donner.

— Je le demanderai pour vous, à une seule condition.

— Laquelle, s'il vous plaît?

— Que vous changerez de nom.

— Changer de nom! voilà une plaisante condition! me débaptiser pour vous! Non, mon cou-

sin, je suis trop glorieux de vous appartenir.

—En ce cas, monsieur mon cousin, gardez votre nom, je garde l'emploi. »

Je lui fermai la porte au visage, et je ne l'ai pas revu ; il s'est institué barbier de notre ville natale, et loin de renoncer à notre parenté, il a fait, dit-on, écrire sur sa boutique : « Dubois, cousin-germain du fameux Dubois, cardinal-ministre! » Cela lui procure des chalands.

Néanmoins, je choisis cette occasion de me libérer de toutes les importunités de famille. Ne pouvant changer de nom, je corrigai le mien. Il m'eût été facile de le faire précéder de la particule nobiliaire; mais comme je ne tiens pas plus à la noblesse qu'elle ne tient à moi, je ne métamorphosai qu'une lettre de mon nom, l'*y* grec en *i* simple. Depuis ce moment j'écris *Dubois* au lieu de *Duboys* qui est mon véritable nom. A la cour on s'aperçoit de tout, et ce changement d'une lettre intrigua bien des gens. Dans une réunion, M. de Meaux me demanda pourquoi j'avais altéré le nom de mes pères.

« Il m'a semblé, répliquai-je, que l'*y* grec sentait le collége.

— Croyez-vous en être dehors pour toujours? ajouta Massillon; vous oubliez celui des cardinaux.

— Vous avez raison, repris-je; il faut bien finir par où l'on a commencé. »

Je partis pour Mons, et le voyage me parut long d'impatience. J'étais curieux de voir la guerre à distance d'historiographe, et je me doutais bien que le duc de Chartres ferait autant d'honneur à son précepteur qu'à lui-même. J'avais jeté le petit collet pour m'accoutrer à la guerrière, avec une épée au côté qui me donnait l'air d'un soldat du pape. Cependant je jouais mieux mon personnage que beaucoup de volontaires qui vont à la guerre pour entendre le bruit du canon et ne pas voir le feu. Nous avions, par exemple, le pauvre Racine qui n'était guère content des loisirs de cette vie de camp, bruyante et dangereuse. J'admirais cette manière d'écrire l'histoire d'après le nombre des morts et celui des plats qu'il y avait à la table du Roi. Racine, triste de n'avoir pas avec lui son ami Despréaux, faisait la grimace, crotté jusqu'à l'échine et mouillé jusqu'aux os. Il craignait d'être fait pri-

sonnier dans une sortie, et Dieu sait les prières qu'il a dites. Je n'avais pas une allure aussi piteuse, tout abbé que je fusse; et accoutumé à courir les rues de Paris en toute saison pour faire la chasse aux grisettes, je supportais patiemment les rigueurs de l'hiver et les dangers de chaque jour, jusqu'à ce que la ville fut emportée; ce qui arriva au bout de la semaine. Le duc de Chartres eût souhaité qu'on le laissât faire le Mars au plus fort des échauffourées. Mais son gouverneur, le marquis d'Arcy, brave de tempérament, ne permettait pas à notre élève de le suivre dans la mêlée; le duc de Chartres lui dit d'un ton fâché en présence du Roi :

« Vous agissez, monsieur, comme s'il n'y avait des périls et des lauriers que pour vous.

— Monseigneur, vous êtes si jeune, répondit M. d'Arcy, vous avez le temps de vous faire tuer. »

Le général en chef, M. de Luxembourg, était un composé d'homme de génie et d'homme de plaisir. Il est possible que jeune il ait été bien partagé du côté de la figure; mais à soixante ans il avait l'air inculte et sauvage, tant ses épais

sourcils caractérisaient sa physionomie; sa taille était si contrefaite, que Mme de Grignan lui disait : « Monsieur le maréchal, si vous perdiez un bras ou une jambe à l'armée, on ne s'en apercevrait pas. » Cependant M. de Luxembourg aimait les femmes par esprit de contradiction; et comme il ne s'agissait pas de compter sur son visage pour en triompher, son argent lui procurait de petites bonnes fortunes. C'est à cette manie de *femmelettiser* qu'il dut son emprisonnement à la Bastille et enfin son exil. Louvois, jaloux de ses talens militaires et de quelques altercations un peu vives entre eux, l'avait menacé de le faire périr dans un cul de basse-fosse. Lors de l'affaire des poisons, la Voisin, la Vigoureux et Le Sage accusèrent le maréchal, qui s'était compromis avec ces malheureuses, matrones plus qu'empoisonneuses. M. de Luxembourg avait eu le caprice d'une grisette que son ami Albergotti ne put lui acheter : la Voisin, soit qu'elle usât de philtre, soit qu'elle eût recours aux diableries d'un autre métier, battit en brèche cette pauvre vertu, et M. de Luxembourg en eut tout l'honneur. On l'incrimina; il était innocent; il se rendit pri-

sonnier, et la confrontation ne détruisit pas les charges du procès. On comprend que Louvois parlait à l'oreille des juges; toutefois il ne réussit pas à faire brûler un maréchal de France avec une empoisonneuse. Le Roi, qui savait apprécier les hommes dont il se servait, regardait Luxembourg comme un grand capitaine, et malgré Louvois, il le remit à la tête de ses armées, en lui disant:

« Monsieur, je me fie à vous parce que vous êtes heureux.

—Qui ne le serait pas, Sire, au service de Votre Majesté! »

En effet, ce bonheur, qui ne connaissait pas de défaites, tirait son origine d'une conception à la fois vive, ferme et intrépide. La victoire était dans son coup d'œil; et en présence du danger, sans sortir de son sang-froid, il se surpassait lui-même par ses prévoyances, ses hardiesses et ses inspirations. Ses soldats l'aimaient, parce qu'ils savaient son habitude de vaincre. « Quand M. de Luxembourg nous commande, disaient-ils, nous ne sommes plus les mêmes, chacun en vaut deux! » Dans l'exécution de ses plans si habilement con-

çus, Puységur n'avait pas son égal : les marches, les ordres, les vivres, et tous les menus détails de la stratégie regardaient Puységur, qui était un homme unique d'exactitude et de prudence. Hors des batailles, par exemple, M. de Luxembourg faisait de la vie de camp une vie de Sybarite. Sa tente était comme sa maison, le centre de la bonne compagnie; tout le monde se plaisait dans son commerce agréable, relevé par son esprit, sa politesse, son enjoûment et sa vivacité. Mais ses familiers étaient bien choisis et peu nombreux; alors le général d'armée ne s'occupait pas de ce qui se passait hors de sa société, qui tenait table, jouait et galantisait les femmes, quand on pouvait en avoir de quelque ville voisine. Le prince de Conti et le fils du maréchal présidaient ces fêtes, au sortir d'un combat, et si les ennemis étaient venus déranger ces bons vivans, on les aurait reçus avec tous les égards possibles. C'étaient de charmans intermèdes à la tragédie de la guerre, et je n'y parus qu'une fois, parce qu'un plaisant dénonça mon caractère d'abbé. M. de Luxembourg, qui, par-dessus toutes ses faiblesses, avait celle d'être entiché des prêtres, et surtout

des Jésuites, se trouva gêné en ma présence, et, pour lui donner liberté entière, je laissai le duc de Chartres aller sans précepteur prendre des leçons chez ce grand maître en plaisirs. Les huit ou dix jours que je passai devant Mons à voir attaquer et se défendre, le tout sans me compromettre avec les assiégés, furent entrecoupés de plusieurs faits peu importans pour l'histoire et très-importans pour moi. Louis XIV, qui m'avait à peine regardé dans la galerie de Versailles, m'honora d'une attention particulière. Lorsque nous fûmes repoussés d'un ouvrage à cornes dont la prise devait décider la destinée du siége, on apprit au Roi que Beauregard venait d'être tué dans la retraite. Je me trouvais à portée de répondre, et comme le marquis de La Fare, capitaine des gardes-du-corps de Monsieur, m'avait raconté le fait dont il avait été le témoin, je me hasardai à prendre la parole :

« Sire, dis-je avec chaleur, M. de Beauregard n'est pas mort, à Dieu ne plaise ! il lui reste encore du sang à verser au service de Votre Majesté. Son cheval s'est abattu sur lui, et il a eu le bras cassé dans cette chute; un gros de Brande-

bourgeois le voyant à terre, courut à lui pour le tuer et le dépouiller; mais un officier espagnol, Français de cœur, s'élança l'épée au poing contre ces voleurs, et cria à Beauregard de se rendre: « Je vous demande quartier, répondit celui-ci; je suis blessé et je ne puis me remettre sur pied. — Tue le Français! hurlèrent les Brandebourgeois. — Je casse la tête au premier qui fait un pas, » s'écria l'officier. Un de ces drôles le frappe par-derrière; il se retourne, et l'étend mort à ses pieds. Cette fermeté en impose aux autres, qui le laissent dégager son prisonnier et le conduire dans la ville. On dit qu'il l'a fait panser, et qu'il a mis une garde devant sa maison de peur d'une nouvelle dispute.

— Voilà, dit le Roi, un officier que je voudrais avoir dans mon armée! il y a de l'honneur et de l'humanité dans sa façon d'agir. Et vous, monsieur, qui avez vu cela, ne lui avez-vous pas porté secours?

— Sire, répondis-je, j'ai vu de loin ce beau fait d'armes, et personne n'en eût instruit Votre Majesté si je m'étais fait prendre ou tuer.

— N'importe, reprit le Roi, la manière dont

vous racontez prouve que vous en auriez fait autant. »

Depuis lors, encouragé au métier de narrateur, je ne manquai jamais de décrire toutes les actions qui s'engageaient, et le Roi paraissait plus enchanté de mon travail que s'il était d'un historiographe breveté. Racine crevait de jalousie, et j'imagine qu'il se réjouit dans l'âme de voir le Roi revenir à Versailles aussitôt après le siége et la prise de Mons.

Cependant Louis XIV se refroidit sensiblement pour moi, lorsque des langues charitables me peignirent comme un athée. Sans le mauvais relief, je pense que sa générosité ne se serait pas bornée à quelques rouleaux de louis. Le duc de Chartres, par son air distrait à la messe, continua à décréditer l'éducation religieuse que je lui avais donnée. Il s'en fallait pourtant de la moitié qu'il fût aussi philosophe que moi en pareille matière. Un jour le duc de Chartres se contint si peu à la messe, que le scandale fut grand autour du Roi, qui dit à Monsieur :

« Mon frère, je ne reconnais plus mon neveu : quelle religion a-t-il donc ?

— Faut-il s'en étonner, Sire? répondit Monsieur, il a la religion de son précepteur, qui n'en a pas, ou du moins n'en a guère. »

Le Roi ne se contenta pas de cette explication; il me fit appeler, et m'adressa des reproches, que je rejetai de mon mieux sur le duc de Chartres.

« Sire, que puis-je faire? lui dis-je, jouant mon tartufe à merveille, Son Altesse a moins de dévotion que je lui en souhaiterais; mais j'ai remarqué que plus je le sermonais, plus il tombait dans l'impiété; j'ai jugé plus sage de l'abandonner à la Providence, me contentant de lui proposer tous les jours Votre Majesté pour exemple.

— Monsieur, me dit-il, je prie Dieu qu'il mette plus de persuasion dans vos paroles, et, pour mieux apprécier votre genre de morale, vous nous ferez demain un prône avant la sainte messe. »

Je me retirai tout confus et assez embarrassé du lendemain. Cependant un homme d'esprit ne saurait rester au-dessous de la circonstance, et je brochai un sermon où je remplaçai par des phrases sonores les dogmes sur lesquels

j'étais aussi ignorant qu'un sauvage du Mississipi. Ce qui me chagrinait le plus était de redevenir abbé. Je parodiai la componction d'un aumônier à bénéfices, et de l'affût d'un canon qui me servait de chaire, je débitai le plus étrange discours à tous les généraux, à qui le Roi avait dit : «C'est un beau parleur, nous verrons s'il applique son talent aux choses sacrées comme aux profanes.» Le duc de Chartres, qui se faisait fête de mon embarras, s'était placé en face de moi, et les signes qu'il me fit auraient déconcerté un autre orateur moins impudent. Je sortis avec tant de bonheur de ce pas difficile, que j'en ai gardé long-temps une réputation capable de porter ombrage à Massillon. J'avouerai que je me sauvai par l'esprit, et que je traitai un sujet théologique aussi gaîment qu'une pièce de la foire Saint-Laurent. Le père La Chaise me conseilla de me jeter dans l'éloquence ecclésiastique : c'était mal deviner ma vocation. Lorsque le Roi m'eut témoigné sa satisfaction, et, après lui, tous les assistans, le duc de Chartres, avec trois ou quatre officiers, s'approcha de moi et me dit :

« C'est très-bien, l'abbé, et tu ferais des mis-

sions en Chine; mais je te prie de répondre à ma question : combien y a-t-il de Dieux? »

Je ne sais ce que j'aurais répondu si nous avions été sans témoins.

Ce sermon au camp fit plus de bruit qu'une bonne action, et le jour suivant, de grand matin, le duc de Chartres, pour se venger des réprimandes que je lui avais attirées de la part du Roi, vint me prendre au lit, accompagné de quelques libertins, et m'emporta, tout nu en chemise, dans ses bras, parcourant le camp et disant à ceux qu'il rencontrait : « Voilà le curé! »

J'étais moins honteux de ma singulière toilette que des railleries qu'on me lançait; je ne fis nulle résistance, et j'attendis que le Prince, de lassitude, m'eût remis sur mes jambes. Certain de faire passer les rieurs de mon côté, je saisis la canne d'un des spectateurs, et, me mettant en garde au moment où le duc de Chartres reprenait la sienne : « Monseigneur, lui dis-je, faisons une botte à armes égales. » Il me tourna le dos, car il sentait que sa conduite envers moi m'encourageait à cette familiarité. « Messieurs, ajoutai-je en m'adressant aux assistans tout ébahis, c'est

ainsi qu'il faut être de tous métiers avec ces gens-là, rien de tel qu'une canne pour se faire respecter.» Le duc de Chartres eut mal au cœur de cette insolence.

Le prince de Courtenay, de la maison royale, fut tué dans la tranchée. C'était un beau jeune homme de vingt-un ans; je viens de faire en neuf mots toute son oraison funèbre : à l'armée elles ne sont pas plus longues. L'enterrement militaire que l'on fit à ce prince fut l'origine de ma connaissance avec M. de Cavois. Il m'avait entendu débiter mon sermon, et il me pria d'écrire quelques lieux communs que le père La Chaise prononça sur le corps. Cavois n'avait ni assez de noblesse ni assez d'esprit pour arriver au degré de faveur où on l'a vu, sans y être poussé par la fortune. Il était beau, bien fait et brave pour tout mérite; avec celui-là on va loin dans les bonnes grâces des dames, et voilà tout. Il se battait à tout venant et allait à la Bastille. M^lle^ de Coetlogon, fille d'honneur de la Reine, s'avisa d'aimer Cavois qui ne lui demandait rien. Cette demoiselle avait tous les défauts, c'est-à-dire qu'elle était laide et sage. Cavois la paya en du-

reté de ses avances. Elle ne s'en effaroucha point, et continua ses roulemens d'yeux et ses déclarations. Cavois part pour l'armée; M^lle^ de Coetlogon le suit, déguisée en homme, et le Roi, averti de ces extravagances, la fait ramener à Paris. Cavois y revient, la campagne faite, se bat en duel et va à la Bastille. Sa désolée maîtresse s'épuise en prières et en menaces, si bien que le Roi l'envoie visiter son amant dans la prison et fait grâce à Cavois. « On vous aime trop, lui dit-il un jour; épousez M^lle^ Coetlogon, qui vous apporte en dot la charge de maître-des-logis de ma maison. » Cavois accepta, et il eut le modèle des épouses, au point de n'avoir que faire de ses caresses, qui devenaient plus vives à mesure que la dame vieillissait. Ces détails me furent racontés par Cavois lui-même, avec sa bonhomie qui aurait empêché tout autre de réussir à la cour.

La capitulation fut suivie de l'entrée du Roi dans la ville; il partit le lendemain même, d'après des lettres de M^me^ Maintenon, fort ennuyée, disait-elle, de son absence. Pour moi je n'en crois rien; car je sais que la vieille n'aimait du Roi que la royauté. Il ramena une partie de sa

maison, et le duc de Chartres, qui espérait se distinguer dans le reste de la campagne si on lui en laissait les moyens, demanda la permission de rester sous les ordres de M. de Luxembourg, qui intercéda pour lui. Le Roi lui ordonna de ne point s'exposer, et pria M. d'Arcy, son gouverneur, de veiller à ce qu'il ne courût aucun danger. « Sire, dit le Prince, je suis moins intéressé à ma conservation, puisqu'elle ne tient pas à celle du royaume; d'ailleurs, n'ai-je pas à prouver à l'Europe que je suis votre neveu? » Cet élan de bravoure plut à Louis XIV, qui, dans un redoublement de bienveillance pour mon élève, me recommanda de nouveau le soin de sa religion.

Voici entre mille un trait ou deux qui donnent la portée de notre dévotion réciproque à l'armée. Le Prince, au moment d'entendre la messe, s'aperçut que j'avais jugé à propos de m'en dispenser; il ne voulut pas que je fusse mieux partagé que lui, et il envoya un officier pour m'avertir: tout-à-coup, par ressouvenir, il le rappela en disant: « Non, n'y allez pas; l'abbé une autre fois me rendrait le même mauvais

office. » Une autre fois on avait oublié de mettre un carreau sur le prie-dieu du Prince : « Un carreau pour Monseigneur! » m'écriai-je plus haut que le prêtre. Il ne se trouva là personne pour l'apporter ; et comme le duc de Chartres s'impatientait, je me tournai vers l'assemblée : « Est-il possible, messieurs, qu'il n'y ait pas ici un valet de carreau ? » La plaisanterie était un hors-d'œuvre, et quelques jours après, dans le désordre d'un campement, on m'appliqua un rude coup, comme par mégarde, qui pouvait venir en droite ligne d'un amour propre offensé. Il y a des esprits si mal faits !

La campagne se passa plus rapidement que je n'aurais pensé ; j'avais trouvé de quoi employer mon temps. Comme à Paris, j'avais charge spéciale de recruter pour le Prince des provisions féminines, telles que la disette pouvait me les fournir. Je parcourais les villes et villages voisins, et les bons morceaux n'étaient pas pour moi. Ces distractions n'empêchèrent pas le duc de Chartres de faire ses premières armes avec éclat. M. de Luxembourg, précédé de son heureuse renommée, rencontrait peu de résistance,

et l'armée du prince d'Orange, quoique plus nombreuse que la nôtre, n'osait l'attaquer. Les fortifications de Hall furent rasées, et la campagne se termina glorieusement par le combat de Leuze. J'aurais parié pour une défaite, mais M. de Luxembourg sut tirer si bon parti de *ses* vingt-huit escadrons qu'il en écrasa soixante-quinze de l'armée ennemie. C'est là que le duc de Chartres se distingua à la vue de tous; il se précipita dans la mêlée avec une intrépidité que je n'aurais pas attendue d'un prince du sang: M. d'Arcy, soldat avant d'être gouverneur, ne le quitta pas un instant, et plus d'une fois il para des coups qui lui étaient portés. Je ne pus me dispenser d'aller au feu à la suite du Prince, qui fut étonné de ma bravoure, car un Brandebourgeois s'étant mis à crier: «Au duc de Chartres!» je lui enfonçai mon épée dans la bouche jusqu'à la poignée.

« Monsieur, dit au Prince M. de Luxembourg, après la bataille, vous vous êtes conduit comme un héros.

— Monsieur, reprit le duc de Chartres, les exemples ne m'ont pas manqué. »

Le Prince revint à Versailles pour jouir de ses succès, et le marquis d'Arcy dit, en présentant son élève au Roi: « Sire, Son Altesse, par la victoire de Leuze, vous en promet trente autres ! »

CHAPITRE XIX.

Particularités sur la disgrâce et la mort de Louvois. — Mme de Maintenon veut faire déclarer son mariage. — Le maréchal-ferrant de Salon. — La mauresse de Moret. — Louvois s'oppose à la déclaration du Mariage. — Audace de Louvois. — Le voyage de Mons. — Insolence de Louvois. — Chamlai. — Louvois aux genoux du Roi. — Le médecin Séron. — Mort de Louvois. — Effet de cette mort sur Louis XIV et Mme de Maintenon. — Ouverture du corps. — Le chirurgien La Ligerie. — Procès d'empoisonnement. — Mort de Séron. — M. de Valincourt. — Chronologie galante de Mme d'Olonne. — L'esprit de feue Madame Henriette d'Angleterre. — Les remords de l'empoisonneur. — L'amant-revenant. — La vieille Philippinette.

J'ÉTAIS encore à l'armée des Pays-Bas lorsqu'arriva la mort de Louvois, si subite et si effrayante que les grands politiques ne doutèrent pas de son empoisonnement. La Ligerie, son chirurgien, qui assista à l'ouverture du corps avec d'autres

médecins, confirma tous les soupçons. Je devrais peut-être passer sur un fait que je n'ai pu voir; mais cette mort se rattache à des événemens d'une telle sorte, que les particularités secrètes que je tiens de l'amitié de La Ligerie méritent de ne pas être perdues. J'ai maintenant entre les mains des lettres et des papiers qui jettent un grand jour sur le crime, sans en désigner ouvertement l'auteur; je suis forcé de reprendre mon récit de plus haut.

Le mariage du Roi avec Mme de Maintenon n'avait été contracté que sous la condition expresse de n'être jamais reconnu; Louis XIV en avait donné sa parole royale entre les mains de Louvois et de l'archevêque de Paris. Mais l'ambitieuse Mme de Maintenon s'ennuya bientôt de la sphère étroite de favorite où elle était reléguée; le père La Chaise l'encouragea et l'aida pour obtenir du Roi la déclaration de son mariage. Car de toutes les prérogatives de reine Mme de Maintenon n'en avait qu'une seule: c'était le droit d'occuper à la messe la tribune dorée parallèle à celle du Roi. Le mal qu'elle s'était donnée pour subjuguer Louis XIV avec les

armes de la dévotion, n'aboutissait qu'à la rendre confuse de son existence amphibie à la cour. Elle voulut d'abord jeter dans son parti Louvois, qui avait consenti à partager la maîtresse du Roi et ne consentit pas à partager la honte de cette déclaration à la face de l'Europe : *Louis le Grand a épousé la veuve du poète Scarron.* L'indignation franche et loyale que lui témoigna Louvois, changea en haine un sentiment dont la politique faisait le lien le plus puissant. Toutefois Mme de Maintenon continua ses menées; elle sut tirer parti d'un attachement né de l'ennui et de l'habitude: le père La Chaise la seconda dans son confessionnal, Bossuet lui prêta le secours de son éloquence, et la faiblesse du Roi ne tenait déjà plus contre ces attaques multipliées, lorsqu'un événement merveilleux en apparence le décida à tout ce qu'on voulait.

Un inconnu, qui se disait maréchal-ferrant, de Salon en Provence, se présenta aux portes de Versailles en demandant à voir le Roi. Les gardes le prirent pour un fou, et ses discours ne leur donnèrent pas meilleure opinion de sa raison. Il dit qu'il venait de si loin pour

confier à Sa Majesté un secret de haute importance. On lui rit au nez et on lui répondit que le Roi ne recevait pas le premier venu. « Faites savoir à Sa Majesté, dit-il, que je viens de la part de feu la reine de France. » On rapporta ces étranges paroles au maréchal de Duras, qui voulut entretenir cet homme avant d'en parler au Roi. Ce singulier personnage était un homme de campagne, à figure fausse et aux yeux louches, grossier dans son langage comme dans son individu : il jouait son rôle mieux qu'on n'aurait pu l'attendre d'un lourdaud Provençal. Il raconta à M. de Duras que, revenant la nuit d'un village voisin de Salon, au coin d'un bois, il avait vu comme une lumière blanchâtre; c'était une femme en vêtemens éblouissans, avec un visage brillant comme un soleil : elle lui avait dit qu'elle était l'âme de la feue Reine, et qu'elle lui enjoignait d'aller porter au Roi un avis secret. Cet homme ajoutait qu'il ne devait révéler qu'au Roi lui-même ce qu'elle lui avait confié, et que, pour témoigner de la vérité de son dire, il était prêt à toutes les épreuves. M. de Duras l'interrogea long-temps pour tirer de lui ce que la vision lui

avait appris; mais le rusé compère se retrancha dans cette phrase : « Je ne parlerai qu'au Roi. » On le renvoya assez rudement, en le menaçant de la prison s'il ne gardait le silence. M. de Duras ne jugea pas à propos d'en instruire le Roi; il fut très-étonné que le Roi lui en parlât le premier, d'après une lettre qu'il avait reçue. Louis XIV, d'une nature fort superstitieuse, fit venir cet homme et s'enferma plusieurs heures avec lui. Le prétendu maréchal-ferrant l'entretint d'abord de l'apparition de la Reine, et le Roi fut d'autant plus frappé qu'il avait fait un rêve tout-à-fait semblable, à peu près à la même époque.

« Sire, dit l'inconnu, le fantôme m'a sommé par deux fois de vous aller trouver de sa part, et de vous engager à déclarer votre mariage.

— Malheureux! s'écria le Roi.

— Si vous doutez de ma mission, je puis vous en donner une preuve irrécusable qui ne peut venir que du ciel ou de l'enfer.

— Prends garde, tu paierais un mensonge de ta tête.

— Sire, le spectre que j'ai vu m'a dit encore

de vous en prier au nom de la Mauresse de Moret.

—Silence! je reconnais l'entremise divine; compte sur ma munificence, mais un mot peut te perdre à jamais. »

Cette Mauresse était réellement une religieuse à Moret, que l'on prétend avoir été fille naturelle de Marie-Thérèse d'Autriche. Je me souviens que l'on en parlait à la cour, et que la duchesse de Bourgogne allait souvent la visiter avec M^me^ de Maintenon. Bontemps lui portait tous les ans une grosse somme en or et un collier de corail. Voici ce que je sais de sa naissance. La Reine avait un petit Maure dont lui avait fait présent Duquesne lors du bombardement d'Alger. Ce Maure, nommé Nabo, avait été élevé à faire des tours d'adresse, et lorsqu'il commença à parler le français, il amusait la Reine par ses saillies naïves. Elle ne s'aperçut du sentiment que lui avait inspiré ce bouffon d'Afrique, qu'au moment où elle ne pouvait plus en triompher. Le Maure mourut, et très-subitement; la Reine, peu de temps après, accoucha d'une fille si noire de peau, que Félix, son chirurgien, prit sur lui de

là faire passer pour morte, et de l'envoyer à Moret dans un couvent, où elle fut élevée dans l'ignorance de son origine. Ce n'est qu'à son lit de mort que la Reine avoua l'existence de cet enfant à Louis XIV, et les médecins lui persuadèrent que la couleur de la Mauresse n'avait d'autre cause qu'un regard du Maure. Depuis cette révélation, le Roi n'alla qu'une seule fois à Moret pour s'assurer de ce fatal mystère, et jamais personne n'osa en parler devant lui. Tout n'est pas vrai, sans doute, dans ces détails, mais il est certain que pour ce motif ou pour tout autre, une fille de la Reine, connue sous le nom de la Mauresse, vécut et mourut obscurément au couvent de Moret.

Le lendemain de l'entrevue du visionnaire avec le Roi, il fut arrêté par ordre de Louvois, et mis à la Bastille, où le chagrin altéra tout-à-fait sa raison. Cependant je ne doute pas qu'il n'eût été dressé par la Maintenon à jouer cette farce, qui aboutit à déterminer le Roi à déclarer son mariage, à l'étonnement de la France. Cette intrigue serait venue à bien, si Louvois, qui avait en principe de sacrifier le secret de la poste

à la sûreté de son maître, n'eût trouvé toute l'aventure dans une lettre de la Maintenon à son ami Godet, l'évêque de Chartres et le *pape de Saint-Cyr*, comme on l'appelait par dérision.

Louvois, tout consterné de cette nouvelle, court chez le Roi, qui sortait de sa garde-robe, fait éloigner les valets, et, resté seul avec Sa Majesté, se met à pleurer.

« Qu'avez-vous, Louvois? lui dit Louis XIV, dont l'amitié se ressentait déjà de l'influence de la Maintenon.

— Ah! Sire, pour l'honneur de votre règne, ne reconnaissez pas ce mariage!

— Que voulez-vous dire, Monsieur, et qui vous a rendu si audacieux de me dicter des ordres?

— Sire, je vous parle en ami, en sujet; en déclarant ce mariage, auquel je me repens d'avoir prêté les mains, vous perdez le fruit de vingt années de gloire, vous exposez votre nom au mépris; Louis le Grand disparaîtra : on ne verra plus que l'époux de la veuve de Scarron.

— Louvois, taisez-vous! je vous l'ordonne.

— Non, Sire, je défendrai votre promesse royale contre les ennemis de Votre Majesté; tant

que je vivrai vous ne reconnaîtrez pas ce mariage, contre lequel je protesterai hautement.

— Insolent! si je vous faisais conduire à la Bastille?

— Sire! s'écria Louvois en tirant son épée et la présentant par la poignée, ma vie vous appartient, tuez-moi plutôt que de compromettre votre honneur.

— Laissez-moi, Louvois.

— Non, répétait le ministre avec un noble désespoir, percez-moi le cœur avant ce déplorable oubli de vos sermens.

— Hé bien! tu l'emportes; ce mariage me couvrirait de honte, de ridicule; les personnes qui me pressent de le déclarer entendent bien mal les intérêts de ma réputation: seul tu es mon véritable ami!»

L'archevêque de Paris, que Louvois avait fait prévenir à la hâte de ce qui se tramait dans l'arsenal de la Maintenon, vint se joindre au premier ministre pour dissuader le Roi de céder à des conseils pernicieux. « Messieurs, leur dit Louis XIV, je vous donne une seconde fois ma parole de roi que jamais ce mariage ne sera pu-

blié; je vous le jure sur ma couronne et sur mon salut éternel. »

Mme de Maintenon ne pardonna jamais cette courageuse protestation. Louvois se jeta de lui-même dans la disgrâce qu'elle lui souhaitait. Les incendies du Palatinat, qu'il avait ordonnés, déversèrent un reflet de blâme sur le caractère de Louis XIV, dont l'humanité sembla suspecte. Madame lui avait dit énergiquement : « Sire, à quoi bon disputer mes Etats du Palatinat, si vous permettez à Louvois de les changer en déserts? la guerre est juste, mais les moyens ne le sont pas. On s'aperçoit bien que vos ennemis sont protestans, vous ne leur faites pas grâce! »

Louvois ne se contenta pas de ces rigueurs peut-être nécessaires; il se mit en tête de brûler la ville de Trèves, et en conféra avec le Roi, qui lui dit devant Mme de Maintenon : « En vérité, vous êtes possédé de l'amour du mal; vous ordonnez le sac d'une ville comme une partie de chasse; mais je vous défends d'y songer davantage. » Louvois ne se tint pas pour battu. Le lendemain il dit à son fidèle Chamlay : « Le Roi ne veut pas que je brûle Trèves; mais ce sera

éteindre la guerre sous les cendres de cette place d'armes, et je suis obstiné à en faire à ma tête, quitte à tout dire au Roi quand tout sera fait. »

Il signa une dépêche qui ordonnait l'incendie, et par bonheur il fallut attendre un courrier sûr. Ce retard le sauva. Lorsqu'il alla travailler avec le Roi chez Mme de Maintenon, celle-ci lui dit en riant :

« Les rêves sont de grands menteurs; cette nuit j'ai songé que, nonobstant l'ordre exprès du Roi, Trèves était en flammes.

— Vous l'avez deviné, madame; je sais servir le Roi, même malgré lui.

— Sur ta tête, Louvois, dis-tu vrai?

—Oui, Sire, cette terrible mesure est nécessaire, et le courrier est parti ce matin pour en porter l'ordre décisif.

— Insolent! s'écria le Roi en se précipitant sur les pincettes, se jouer ainsi de moi!

—Qu'allez-vous faire? s'écria Mme de Maintenon, en l'arrêtant.

— Châtier ce valet impudent, dit Louis XIV, et le faire expirer sous les coups.

— Sire, répondit Louvois d'une voix tran-

quille, un jour, à l'armée, vous faisiez à cheval la revue des troupes; un voleur fut assez audacieux pour fouiller dans la poche de M. de Villars; la colère vous transporta, et vous frappâtes ce misérable avec la canne que vous aviez à la main. Quels regrets vous avez eus de cet excès condamnable, dont cent mille hommes furent témoins! « Je me suis conduit comme un valet! » disiez-vous dans un temps où j'étais encore votre ami. Hé bien! Sire, vous allez contre votre premier ministre vous servir des mêmes armes! Respectez-vous pour qu'on vous respecte.

— Sire, je vous en supplie, dit M^me^ de Maintenon en déguisant mal sa joie, appelez vos gardes-du-corps et faites conduire Louvois à la Bastille.

— Louvois, reprit le Roi après avoir déposé les pincettes qu'il levait déjà, envoie un second courrier; mais malheur à toi s'il n'arrive pas à temps! une seule maison brûlée sera ton arrêt: songe au masque de fer! »

—Louvois se retira en silence, et son contre-ordre arriva dans l'instant que le courrier montait à

cheval. Il reprit ses dépêches, et le Roi ne lui reparla jamais de cette vive altercation.

Lorsque le siége de Mons commença au milieu de l'hiver, Louis XIV, qui aimait à représenter dans tous les grands événemens de son règne, ne fût-ce que de loin, voulut assister à ce siége mémorable et y mener les dames par forme d'amusement.

« Sire, lui dit Louvois, cela ne se peut; les finances sont bien basses, et le voyage des dames coûte des sommes énormes.

— Hé bien! on les dépensera.

—Non, Sire, les constructions que vous faites épuisent assez l'Etat, sans doubler les impôts pour traîner après vous une suite embarrassante de femmes et d'hommes inutiles.

— Mais, Louvois, je l'ai promis à Mme de Maintenon.

— Vous avez eu tort; la fin de cette campagne peut être malheureuse, et la retraite difficile.

— Si ce n'est que cela, je vois les choses sous de meilleurs auspices.

— Non, Sire, ce voyage est impossible; la cherté des blés menace d'une disette, et le peuple

se plaint des taxes; vous ne devez pas les augmenter.

— N'en parlons donc plus; mais Mme de Maintenon ne s'en prendra qu'à toi seul.

— Soit; je fais mon devoir sans m'arrêter à ces mesquines considérations. »

Mme de Maintenon, en effet, s'imagina que Louvois voulait la séparer du Roi, et sa haine prit de nouvelles forces.

Au siége de Mons, Louvois acheva de perdre son crédit par un entêtement maladroit. Le Roi, qui se piquait avant tout d'être grand capitaine, plaça lui-même dans un poste important une troupe de cavalerie. Louvois, non moins entiché de son mérite militaire, passa et contraria les plans du Roi en changeant le poste qu'il avait disposé. Dans l'après-dînée le Roi, trouvant cette garde dérangée, demanda au capitaine pourquoi il avait quitté son poste. Celui-ci répondit que le ministre de la guerre l'avait mis à cet endroit.

« Vous ne lui avez donc pas dit, répliqua le Roi, que c'était moi qui vous avais placé?

— Je le lui ai dit, Sire.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Qu'il savait son métier, et que le vôtre était d'être roi, voilà tout.

— Parbleu! messieurs, ce Louvois est un grand faquin; il oublie aussi que c'est moi qui l'ai fait ce qu'il est! »

Louis XIV, outré de cette insolence publique, aperçut Louvois qui relevait les gardes; il le fit appeler, et lui dit devant tout le monde :

« M. Louvois, qui est le maître de nous deux?

— Vous assurément, Sire.

— Or donc, d'où vient que vous vous permettez de corriger mes actions?

— Sire, comme les malheurs qui surviendraient me seraient attribués, il est bien juste que je ne sois pas responsable des fautes de Votre Majesté.

— M. Louvois, je m'aperçois qu'il ne peut y avoir deux chefs dans une armée.

— Sire, c'est à moi à me retirer, et, le siége fini, je quitte le commandement si vous le trouvez bon. »

Louis XIV fit une pirouette, et le laissa là sans réponse, avec un hochement de tête que les plus sagaces traduisirent en signe de disgrâce.

Depuis lors le Roi évita de se rencontrer avec Louvois, et quand ils étaient en présence, il se renfermait dans une froide majesté. Le ministre était assez homme de cour pour deviner la position fausse et intenable où ses ennemis l'avaient conduit. Il tenta un dernier effort pour reconquérir l'amitié de son maître, et employa l'entremise de Chamlai. C'était une sorte de parvenu, brutal comme Louvois, et rustique de naissance; avec cela de l'esprit, non du plus fin, mais du meilleur pour faire fortune. Il était poli, respectueux, grossier, selon la circonstance et les personnes. De maréchal-des-logis, il s'était par degrés élevé à la plus haute faveur par le canal de Turenne, et ensuite de Louvois, qui le poussa dans le conseil secret. Il s'était lié avec Barbezieux, un des fils de Louvois, puis avec M^me^ de Maintenon, de sorte qu'il demeura comme un anneau entre deux haines. Louvois envoya Chamlai sonder M^me^ de Maintenon et lui proposer un rapprochement de sa part; mais celle-ci refusa nettement en ce peu de mots: « Il ne peut y avoir deux soleils au ciel. » Je crois que c'était une répétition d'une rodomontade de Charles-Quint;

au reste, il n'est si petit qui n'ait trouvé à se l'appliquer dans la sphère où il gravite.

Chamlai, dévoué à Louvois comme à son bienfaiteur, se tourna du côté du Roi, mais sans espoir. Louis XIV écouta froidement ce qu'il put lui dire en invoquant des souvenirs morts dans son cœur, et le congédia par cette déclaration :

« M. Chamlai, vous n'êtes pas si vieux que vous ne puissiez parler pour vous-même.

— Sire, je serai content de gagner la cause de M. de Louvois.

— Ne prononcez plus ce nom ; celui qui le portait ne vit plus pour moi. Dites seulement, voulez-vous le département de la guerre?

— Quoi ! Sire, les dépouilles de mon ami, de mon protecteur !...

— C'est son héritage que je vous donne. »

Il sourit d'un air indécis, et sortit sous un frivole prétexte. Louvois, qui attendait le résultat de cette dernière tentative, se frappa le front en s'écriant : « Je suis perdu ! » Cependant il se dirigea machinalement vers les jardins où le Roi faisait sa promenade, accompagné seulement de

deux gardes; il alla se jeter à ses pieds avec des sanglots qui lui coupaient la parole.

« Qu'avez-vous, monsieur? lui dit le Roi.

— Sire, je préfère la mort à la défaveur dont vous m'accablez; ordonnez-moi plutôt de renoncer à votre service.

— Gardez-vous-en bien; je vous déclare que vous ne le quitterez que pour une prison d'État, car je ne veux pas que mes ennemis s'enrichissent de mes pertes.

— Quoi! Sire, Votre Majesté peut penser que je la trahirais! ce soupçon me fait bien du mal.

— Ce n'est pas un soupçon, reprit le Roi en le regardant fixement. Mais levez-vous, voici du monde, et je serais mécontent que l'on vous vît en cette posture.

— Sire, Sire, permettez-moi de me justifier.

— Demain, oui, peut-être..... Eloignez-vous, qu'on ne nous rencontre pas ensemble. »

L'arrivée de M^me^ de Maintenon les sépara.

Le lendemain, Louvois, malade de chagrin et de fatigue, continua ses travaux du matin en prenant les eaux de Balaruc; son médecin le visita : c'était un nommé Séron, élève et créature de

Fagon, le grand-prêtre de Mme de Maintenon. Je me souviens de l'avoir vu avec sa figure blafarde, percée de deux petits yeux, sans regard, à larges paupières; je le fis même remarquer au duc de Chartres, qui me dit : « Je me défie de ces aveugles qui feraient semblant de ne pas distinguer du poison d'autre chose. »Ce Séron avait été mandé le matin même chez la Maintenon, et le peu de temps qu'il resta avec Louvois ne fut pas inutile. « Montrez-moi, lui dit-il, le plan des bâtimens que vous ferez construire près des Tuileries pour y réunir les ministères et les dépôts?» Louvois, sans penser à mal, se leva, chercha dans ses papiers, et se rassit en buvant un grand verre d'eau de Balaruc. Séron prétexta une affaire soudaine, et s'en alla chez Mme de Maintenon attendre l'événement. Louvois se sentit saisi de douleurs d'entrailles qui prirent bientôt une violence convulsive. « Je suis empoisonné! » s'écria-t-il. Les médecins ne furent pas appelés, et les coliques d'augmenter de moment en moment. Lavienne, ancien baigneur et valet-de-chambre du Roi, s'étant trouvé là on ne sait comment, imagina de donner à Louvois un lavement pour tout

remède. Louvois était à l'agonie. « Mon fils, que je le voie ! messieurs, mon fils ! » Tout-à-coup il fit sortir tout le monde, se leva de son lit, se traîna jusqu'à certaine armoire, y prit des papiers qu'il entassa au milieu de la chambre, et y mit le feu; on accourut lorsque tout était déjà consumé. Barbezieux s'élança dans l'appartement : Louvois n'existait plus.

Quand on annonça cette mort à Louis XIV, il se promena à grands pas, prononçant des paroles entrecoupées, et, par un mouvement d'inspiration, il tira une lettre de cachet et la déchira en mille pièces. « Le malheureux ! dit-il tout haut, il aura craint le sort de Fouquet ! » Puis il ajouta : « Mais si ce n'était pas lui. » Il passa chez Mme de Maintenon, et en sortit plus triste qu'il n'y était entré. Il descendit dans les jardins, fort préoccupé, longeant la terrasse de l'Orangerie, et levant les yeux vers la Surintendance, où Louvois venait de mourir. Chamlai passa, les yeux noyés de larmes.

« As-tu réfléchi, Chamlai ? lui dit le Roi : acceptes-tu ?

— Non, Sire; le fils doit hériter du père; » et

il se retira avec des signes d'un grand désespoir.

Arriva de Saint-Germain un officier du roi d'Angleterre pour faire compliment à Sa Majesté sur la perte qu'il venait de faire de son ministre. « Monsieur, répondit le Roi, la perte peut se réparer; dites à Sa Majesté que pour moi je m'en console, et que ce qui la regarde n'en ira pas moins bien à cause de cette mort. »

Comme la fenêtre du mort était ouverte, le Roi se pencha à l'oreille de M. de Lauzun, et lui dit : « J'ai cru voir la figure de M. de Louvois; voyez ce que c'est que l'imagination ! » M^me^ de Maintenon parut d'une indifférence de marbre; et quelqu'un lui demandant si elle prierait pour l'âme du défunt, elle répondit en riant qu'elle avait assez de péchés à racheter pour sa part. Le père La Chaise passa tout le jour enfermé avec elle, occupé, j'imagine, à chanter leur *Te Deum*. Le soir, elle manda Barbezieux, lui fit de grands éloges de son père, et l'encouragea à solliciter sa place. Le Roi entra sur ces entrefaites, et dit à Chamlai qui l'accompagnait : « Il suffit; M. de Barbezieux est nommé comme vous le désirez. » On prétend que le Roi a dit à Monseigneur : « Le

maréchal de La Feuillade, le marquis de Seignelai et le marquis de Louvois sont en terre ; je ne souhaite plus la mort de personne. »

Cependant des bruits d'empoisonnement coururent au milieu de la stupéfaction produite par cette mort subite. La famille de Louvois fit faire l'ouverture du corps, et La Ligerie osa seul se joindre à Séron et à Fagon qui s'en chargèrent.

« Monsieur, lui dit Séron, si vous êtes sage vous ferez comme nous, et vous laisserez l'affaire s'assoupir.

— Messieurs, dit La Ligerie en portant le premier coup de scalpel, si M. de Louvois a été empoisonné, en serai-je plus coupable pour cela ?

— Non, lui répliqua Fagon ; mais vous aurez plus d'ennemis, et à votre place je me renfermerais dans la négative. »

Les traces du poison étaient manifestes ; et sur cette déclaration de La Ligerie, qui ne fut pas inquiété, une enquête fut faite, après quoi on arrêta un frotteur qui était entré dans la chambre de Louvois le jour de son empoisonnement. Mais cette affaire donnant lieu aux pensées les plus sinistres, Barbezieux l'abandonna le premier, et

personne de sa famille n'osa lutter contre la volonté du Roi.

Quatre mois après cette mort, Louvois étant déjà oublié de ses ennemis et de ses créatures, il se fit un bruit de cris et de plaintes dans la chambre de Séron, qui logeait à Versailles dans la Surintendance. J'accourus un des premiers, et je heurtai à la porte, l'appelant par son nom. J'avais fait une demi-connaissance avec Séron dans un cabaret où la conversation étant tombée sur la mort de Louvois, étourdi par les santés qu'il portait aux vivans et aux morts, Séron s'aventura à dire que les empoisonneurs lui étaient bien connus. Ce fut deux jours après ce propos qu'on le trouva enfermé dans sa chambre. Il ne répondait aux questions qu'on lui adressait que par des soupirs et des cris de démoniaque; on essaya d'enfoncer la porte, mais elle était assujétie et barricadée en dedans ; on voulut briser la fenêtre, mais celui qui s'y hasarda entendit une voix qui lui commanda de n'en rien faire. La foule était grande, et pas de secours pour le pauvre médecin. J'invitai les assistans au silence, et nous entendîmes ces paroles, qui nous glacè-

rent d'horreur : « Ah ! mon pauvre maître ! je l'ai bien mérité ! ah ! je ne me plains pas de mourir, mais de souffrir. » En disant cela, il se roulait sur le carreau jusqu'à ce que, exténué de convulsions, il resta roide et immobile. Quand on parvint à renverser la porte, on le trouva mort, les lèvres violettes et les membres contractés. On ne donna aucune suite à cet empoisonnement.

Cette horrible scène avait influé sur l'irritation de mes nerfs, et, pour me remettre, j'eus recours au changement de lieu ; je retournai à Saint-Cloud dans la compagnie de M. de Valincour, qui n'était pas encore historiographe de France. Le duc de Chartres avait beaucoup d'affections pour ce véritable honnête homme, et je n'en avais pas moins. J'appréciais surtout ses accommodemens de conscience. Par exemple, il devait sa fortune à M^me^ de Montespan, et loin d'imiter tant d'ingrats qui s'étaient tournés contre leur bienfaitrice, il lui demeurait attaché, sans toutefois se priver des ressources qu'il tirait de la faveur de M^me^ de Maintenon. Ainsi voyait-il alternativement les deux rivales sans avoir de

préférence pour la plus puissante. Il était doux de caractère, gai d'habitude et mordant sans le vouloir. Il avait la manie de vouloir primer dans la conversation; et comme je maintenais la même prétention, c'était entre nous deux un assaut d'esprit, un feu roulant de bons mots. Il savait tout ce qui s'était passé à la cour, et j'ai entendu Mme d'Olonne lui demander naïvement :

« Valincour, quel était mon dixième amant?

— M. de Manicamp, répliqua-t-il, qui succéda à M. de Vardes. »

Je goûtais un charme inexprimable dans sa conversation, qui était un tableau vivant de l'ancienne cour. Boileau et Racine étaient ses meilleurs amis, et jamais il ne partagea leur défavorable opinion à mon égard. Il répondait à tout par ces mots : « Dubois est né d'un adultère de l'esprit avec la raison. » C'est à lui que je dois une foule des détails de la première partie de ces Mémoires. Valincour me faisait honte quelquefois par sa vertu, et cependant s'il croyait en Dieu, il n'y croyait guère.

Un jour que nous étions à nous entretenir sur le bord du grand bassin, nous vîmes accourir

tout effrayé un domestique du chevalier de Lorraine, qui regardait derrière lui; il s'arrêta en nous voyant: « Messieurs, l'âme de Madame! à la fontaine! je l'ai vue! elle m'a parlée! » Le pauvre garçon tomba en faiblesse, et deux jours après il mourut. On me raconta que depuis la mort de Madame Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur, son fantôme, vêtu de blanc, apparaissait souvent près de la fontaine du bois où, de son vivant, elle allait respirer le frais. C'était surtout le jour de l'anniversaire de cette mort que cette apparition avait lieu. La terreur panique du domestique fut le sujet des entretiens du château, et Monsieur consulta son confesseur pour savoir ce que la défunte demandait; l'autre ne trouva rien de plus désirable pour un mort que des prières, et Monsieur, plus craintif que dévot, paya des messes et des cierges. Le chevalier de Lorraine surtout, qui n'avait pas la conscience tout-à-fait nette de l'empoisonnement de Madame, s'épouvanta de ce fantôme habillé de blanc comme tous les fantômes. Madame, qui le détestait et n'en avait pas peur, lui dit, en présence de Monsieur: « Je vous croyais plus

brave, M. d'Armagnac; au moins vous n'appréhendez pas que la défunte vous empoisonne. » Ces mots tombèrent comme un coup de foudre sur le pauvre chevalier, qui s'en alla prendre l'air sur l'esplanade. Le duc de Chartres, Lastera, Valincour et moi, nous nous promenions alors dans le jardin. Lastera, capitaine du château, n'avait pas son pareil en bravoure et en bravade. « Puisque nous sommes en force, dit-il, que n'allons-nous rendre visite au revenant?

— Parbleu! dit le duc de Chartres, on m'a tant vanté la beauté de la première femme de Monsieur, que je serai bien aise de voir si on flatte les gens même après leur mort.

— Monseigneur, m'écriai-je, il ne faut pas rire des morts; ils n'auraient qu'à s'en fâcher!

— Messieurs, ajouta Valincour, je n'ai pas vu d'âme, et l'occasion vaut bien le chemin de la fontaine.

— Venez avec nous, M. de Lorraine, dit le duc de Chartres à celui-ci, qui se retourna brusquement, nous allons rendre visite au revenant.

— Bien volontiers, répondit le chevalier; en si bonne compagnie où n'irais-je pas?»

Nous marchâmes, en continuant notre entretien au bruit des feuilles sèches que nous froissions sous nos pas. «Vous avez ouï parler du revenant de M^me^ Deshoulières? nous dit Valincour. Cette dame, quoique sur le retour, mène encore sa barque amoureuse; elle alla habiter le château de la Garde, à huit lieues de Paris; on lui dit qu'il y avait un revenant toutes les nuits dans une salle basse. Elle, qui se flattait de ne trouver que de bons vivans, pria ses hôtes de la laisser coucher à la merci du revenant; elle coucha trois nuits dans cette salle, et le sabbat de cesser tout-à-coup. Enfin, elle aurait nié l'existence du revenant, si une porte ouverte et des vases brisés ne l'eussent trahie: «Cette nuit, dit-elle, réveillée par un affreux vacarme, j'entends marcher; les bras tendus en avant, je saisis quelque chose de velu qui soupire et ne dit mot; devinez à quelle espèce de fantôme j'avais affaire? c'était à un gros chien de basse-cour!...

— Qui venait coucher avec elle? interrompis-je.

— Ce chien, messieurs, ajouta Valincour, n'est qu'une figure de rhétorique pour exprimer doucement ce je ne sais quoi qu'on nomme amant.

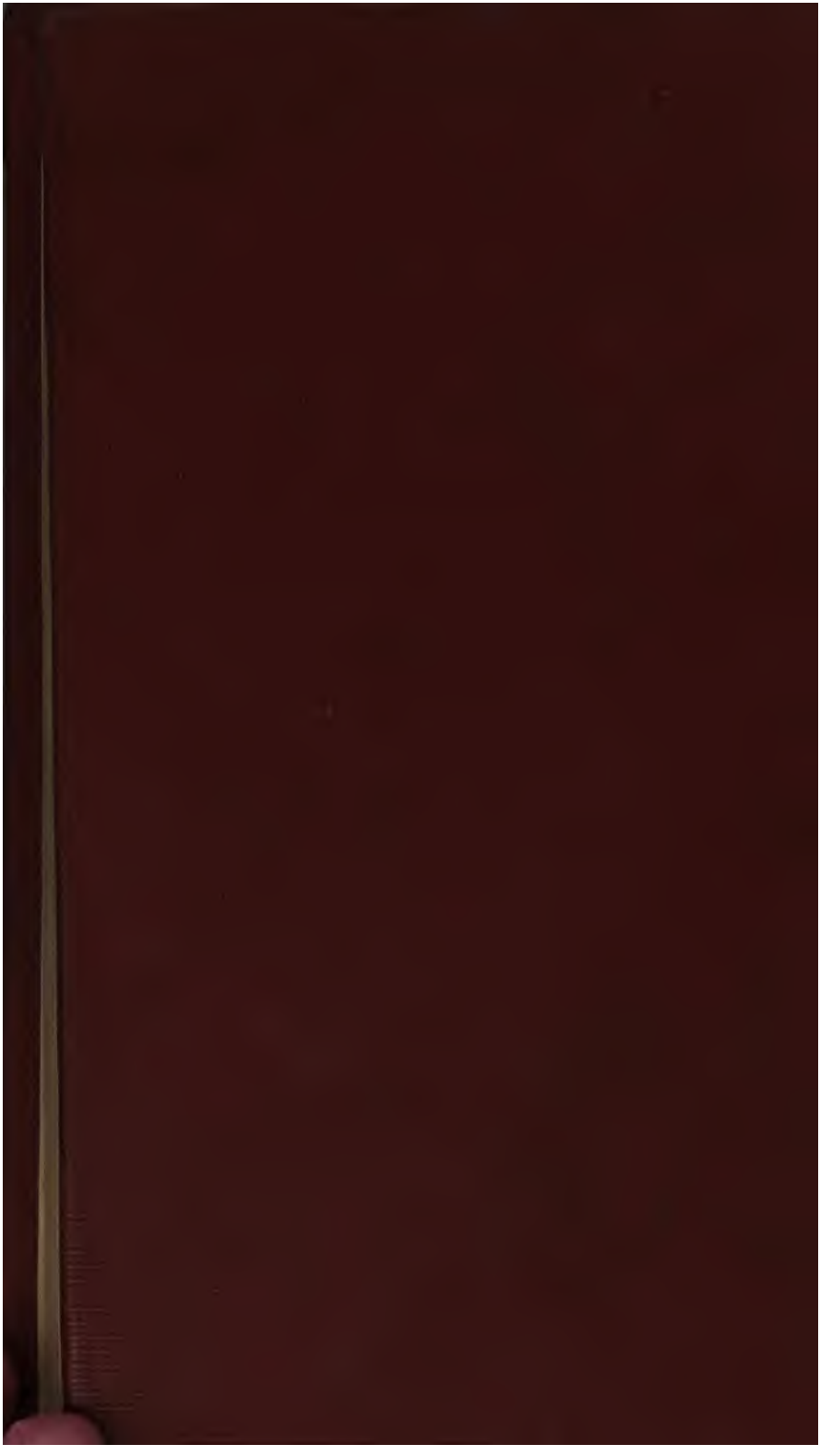
— Quelle est cette figure? s'écria le chevalier de Lorraine, désignant du doigt un corps blanchâtre qui se remuait le long de la fontaine.»

Nous nous arrêtâmes, les yeux fixés sur l'objet équivoque, qui poussa un grand éclat de rire.

« Le fantôme se moque de nous, dit M. de Lastera en tirant son épée, et je vais lui apprendre à vivre.

— Prenez garde à quelque quiproquo, répondit Valincour; souvenez-vous du chien de Mme Deshoulières?

— Messieurs, disait à voix basse le chevalier de Lorraine, retirons-nous, ceci passe le naturel; il y a là dedans de la magie.

— J'entame la connaissance, » s'écria le duc de Chartres.»

Et il fut bientôt près du fantôme, qui se jeta à genoux en demandant grâce: « Ah! Monsieur, ne me faites point de mal, je suis Philippinette! » Valincour, qui s'était approché, reconnut une